

@

KIEN-LONG

**ÉLOGE
DE LA VILLE
DE MOUKDEN**

Traduit par
J.- M. AMIOT

Éloge de la ville de Moukden

à partir de :

ÉLOGE DE LA VILLE DE MOUKDEN et de ses environs

Poème composé par KIEN-LONG (1711-1799)
empereur de la Chine & de la Tartarie

accompagné de notes curieuses sur la géographie, sur l'histoire naturelle de la Tartarie orientale, & sur les anciens usages des Chinois ; composées par les éditeurs chinois & tartares.

On y a joint une pièce de vers sur le thé, composé par le même empereur.

traduit par le père Amiot, missionnaire à Péking,
& publié par M. Deguignes.

Tillard, libraire, Paris, 1770.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juillet 2013

Éloge de la ville de Moukden

TABLE DES MATIÈRES

[Avis de l'éditeur.](#)

[Préface du traducteur.](#)

[Discours des éditeurs chinois & tartares.](#)

[Édit de l'empereur à l'occasion de son poème.](#)

Noms des princes, des grands & des mandarins, de différents grades, qui ont contribué à cet ouvrage.

[Préface de l'empereur.](#)

*

[Poème de l'empereur de la Chine, pour célébrer Moukden, capitale de ses anciens États :](#)

Foutchouroun — Toukiétchoun.

[Origine des différentes sortes de caractères chinois,](#) dont on voit le modèle dans les trente-deux volumes de l'édition chinoise.

Figures : 8 des 32 sortes de caractères

[Notes sur l'Éloge de la ville de Moukden.](#)

*

[Notice des pays de la Tartarie,](#) d'où sont sortis les Tartares-Mantchous.

[Vers sur le thé.](#)

Éloge de la ville de Moukden

Avis

@

a.III Quoique je sois persuadé que ceux qui liront ce poème, ne le prendront point pour un de ces ouvrages faits à Paris, & qui sont annoncés comme traduits de l'arabe, du tartare de l'indien, &c. j'ai cru cependant qu'il était nécessaire pour prévenir toute erreur à ce sujet, & pour établir son authenticité, de rendre compte de la manière dont il est parvenu en France.

La Bibliothèque du roi, comme on le sait, possède une nombreuse collection de livres orientaux dans tous les genres, mais principalement en livres chinois. L'année dernière le père Amiot, missionnaire à Pé-king, dans le dessein d'augmenter ces a.IV richesses, a adressé à M. Bignon, bibliothécaire du roi, une caisse qui contient plusieurs livres très curieux.

Parmi ces livres, était l'original chinois & tartare du poème de l'empereur Kien-long, actuellement régnant, avec la traduction faite par le même père Amiot ; mais des difficultés survenues à la douane de Canton, à l'occasion de ces livres, parce que les Chinois ne veulent pas que les étrangers s'instruisent de leur langue ni de leur littérature, ces difficultés, dis-je, ont fait retenir la caisse qui n'arrivera que dans le courant de cette année. En attendant, le directeur de la Compagnie des Indes à Canton a cru devoir retirer a.V de la caisse la traduction française du poème qu'il a envoyée à sa destination, c'est-à-dire, à M. Bignon, avec promesse de faire passer en France l'année suivante (en 1770), la caisse entière,

M. Bignon, toujours occupé d'étendre nos connaissances, & qui ne néglige aucune occasion d'enrichir la Bibliothèque du roi, m'a remis ce manuscrit pour l'examiner & le publier, s'il était possible. Je me suis acquitté de cette commission avec toute l'attention dont je suis capable ; & persuadé qu'il serait reçu favorablement du public, j'ai apporté le plus grand soin afin qu'il fût imprimé avec exactitude. J'ai

Éloge de la ville de Moukden

rejeté à la fin de l'ouvrage une grande partie des notes qui ne pouvaient dans ^{a.VI} l'imprimé entrer sous le texte, à cause de leur longueur. Ces notes qui ont pour objet l'histoire naturelle & la géographie de la Tartarie orientale, & qui contiennent des détails sur plusieurs anciens usages des Chinois, sont très curieuses ; elles font partie de l'ouvrage, & ont été composées par les éditeurs. Le père Amiot en a pris la substance, & les a accompagnées de quelques éclaircissements qui lui ont paru nécessaires à des Européens. Ainsi cet ouvrage entier avec les notes est traduit d'après la seconde édition faite à Pé-king, qui est celle que le père Amiot envoie à la Bibliothèque du roi.

Relativement à l'histoire naturelle, ce poème avec les notes qui l'accompagnent est d'une très ^{a.VII} grande utilité, parce qu'il nous fait connaître quantité de productions d'un pays sur lequel nous n'avons que très peu de mémoires. Quant au second objet, elles nous instruisent d'une foule d'anciens usages singuliers des Chinois, parce que l'empereur a affecté dans son poème d'imiter toujours les anciennes coutumes de son empire. Cet ouvrage, à cet égard, fournira de nouveaux éclaircissements sur la traduction du *Chou-king*, un des livres sacrés des Chinois, que je fais imprimer & qui paraîtra incessamment ; les notes géographiques nous font connaître la situation des lieux de cette partie de la Tartarie. C'est afin que les savants & les curieux puissent profiter ^{a.VIII} davantage des connaissances que ce poème peut nous donner, que j'ai cru devoir y joindre une table des matières assez étendue. On connaîtra par ces deux ouvrages, c'est-à-dire, par le *Chou-king* qui est le plus ancien que les Chinois possèdent, & par celui-ci qui est un des plus modernes, quel a été leur manière de penser sur plusieurs objets depuis le commencement de l'empire jusqu'à présent.

Quant au style de cette traduction, il ne faut pas oublier que le traducteur demeure à la Chine depuis plus de vingt ans, & qu'ainsi on doit être porté à excuser quelques négligences qu'on pourrait y rencontrer. N'ayant point le texte sous ^{a.IX} les yeux, je n'ai osé faire que

Éloge de la ville de Moukden

de légères corrections dans les endroits où j'ai cru qu'elles ne pouvaient altérer le fond de l'ouvrage : elles se réduisent à quelques mots que j'ai substitués, & elles ne méritent pas que j'en fasse mention. J'ai laissé cette expression *ma petite personne*, quoiqu'elle ne soit pas noble en français ; mais elle caractérise le respect des Chinois, & surtout celui de l'empereur, lorsqu'il l'emploie après avoir parlé des empereurs ses prédécesseurs.

J'aurais désiré épargner au lecteur français cette foule de noms tartares & chinois qui se trouvent dans la description de la Tartarie ; mais la plupart des choses qu'ils ^{a.X} désignent n'existant point en France, il était impossible de substituer le nom français ; les formules des botanistes auraient été encore plus désagréables. Je ne pouvais pas, d'un autre côté, supprimer ces noms, parce que l'empereur fait souvent une courte description des choses qu'ils désignent, & que cette description est quelquefois accompagnée de réflexions qu'il aurait fallu retrancher. D'ailleurs, le détail de toutes ces productions est une partie essentielle de l'ouvrage. Le père Amiot a traduit, autant qu'il a pu, de ces noms. Si la délicatesse de nos oreilles en est choquée, j'ose me flatter qu'on en sera dédommagé par la noblesse des sentiments & par la sagesse ^{a.XI} des maximes qui sont répandues dans le poème.

Le monarque, auteur de cet ouvrage, n'a point promené son imagination sur des objets frivoles, ou de pur agrément ; son poème n'eût été alors qu'un délassement d'esprit. Comme empereur, Kien-long a voulu donner à ses sujets des préceptes sur un devoir que les Chinois regardent comme un des plus essentiels de l'homme, c'est-à-dire, sur le respect que l'on doit à ses père & mère & à ses ancêtres, dont la vertueuse simplicité doit toujours servir de modèle : il s'acquitte lui-même de ce devoir. Il a voulu encore les instruire en y répandant une foule de maximes qui sont presque ^{a.XII} toutes puisées dans le *Chou-king* ; elles concernent le gouvernement ou la conduite que les hommes doivent tenir. Mais, pour jeter plus d'agrément dans son ouvrage, il n'invente point de fables, il n'a point recours à des fictions qui nous amusent en les lisant, & dont souvent nous sommes trop heureux que

Éloge de la ville de Moukden

la trace puisse s'effacer de notre mémoire. Kien-long fait connaître en peu de mots à ses lecteurs le pays où sont les tombeaux qu'il va visiter & tout ce que ce pays produit de plus rare. Sa principale fiction consiste à retracer sous les yeux la marche & la conduite des empereurs chinois qui vivaient, il y a près de trois mille ans, & de se ^{a.XIII} montrer sous cet appareil antique ; c'est ainsi que les Grecs se sont conduits dans leurs ouvrages de poésie, puisque leurs dieux étaient les anciens héros de la nation, & les ancêtres de diverses familles.

Par une suite de cette fiction, le palais que Kien-long décrit n'est pas celui qui existe actuellement, mais celui des anciens empereurs chinois ; le festin de cérémonie qu'il donne est également copié d'après les usages antiques. Les Chinois instruits de leur ancienne histoire n'ont pas besoin qu'on les prévienne à cet égard, mais un lecteur français ne sentira pas les beautés de ce genre de fiction, & n'y apercevra que des détails historiques.

^{a.XIV} On remarquera dans ce poème, que l'empereur s'attache à relever sa nation, & à lui donner une antiquité pareille à celle des Chinois, ce qui ne doit être attribué qu'à son amour pour le peuple qui a aidé ses ancêtres à conquérir la Chine. On regardera comme un excès de vanité que ce prince ait fait imprimer le même ouvrage soixante-quatre fois, chacune en autant de caractères différents. Nous ne voyons, dans cette conduite, aucun objet d'utilité. Les Chinois sont bien éloignés de penser ainsi. La connaissance des anciens caractères est difficile à acquérir, & cet ouvrage en facilite les moyens, en ce que l'on y a déterminé le rapport que le ^{a.XV} caractère de chaque siècle doit avoir avec celui d'un autre siècle. D'ailleurs la collection de tant de caractères différents ne peut être que très utile aux Chinois, surtout quand ces caractères sont pris d'après les monuments mêmes. C'est une espèce de diplomatie à cet égard. Cette collection est d'autant plus précieuse que l'empereur n'a pas dédaigné d'y joindre un morceau particulier qui contient des recherches curieuses sur les inventeurs de ces caractères, & sur le temps dans lequel on s'en servait ; ce traité est imprimé à la suite du poème. On s'apercevra en le lisant, qu'il a dû

Éloge de la ville de Moukden

coûter beaucoup de travail, & que l'empereur ne néglige pas dans ses a.XVI amusements littéraires, l'érudition, ni les discussions relatives à l'antiquité. J'avoue que, pour les lettres tartares, dont on a multiplié les formes en trente-deux façons différentes, afin de ne le céder en rien aux Chinois, j'avoue, dis-je, que ce travail me paraît beaucoup moins utile, & peut-être propre à rendre la lecture du tartare plus difficile.

Je pourrais m'étendre davantage sur cet ouvrage ; mais la préface du père Amiot, le discours des éditeurs chinois & tartares qui contient un résumé de tout l'ouvrage ; la préface de l'empereur & son édit, instruiront assez le lecteur. La liste des princes & des ministres qui ont aidé Kien-long, fait voir combien a.XVII les lettres sont en honneur à la Chine ; en effet, on y a souvent fait imprimer, par ordre de différents empereurs, plusieurs grands ouvrages destinés à l'instruction des princes leurs enfants. L'empereur Kang-hi a ajouté, de sa propre main, des notes qui accompagnent une magnifique collection d'édits & de remontrances faites sous les règnes antérieurs.

On trouvera à la fin de cet ouvrage, c'est-à-dire, de l'*Éloge de Moukden*, une petite pièce de vers sur le thé, qui a été aussi composée par l'empereur Kien-long en 1746, comme on le voit par la date Ping-yn, qui est dans l'avant-dernier vers. Ces vers sont écrits sur des tasses d'une porcelaine particulière. M. Bertin, a.XVIII ministre & secrétaire d'État, possède deux de ces tasses. Le père Amiot a envoyé ici la traduction de ces vers ; j'ai cru devoir l'ajouter à la suite de l'*Éloge de Moukden* ; elle servira à nous faire connaître davantage la poésie chinoise, & surtout le goût de l'empereur Kien-long pour ce genre de littérature. Ce prince a composé plusieurs autres pièces de poésie qui ont été imprimées à Pé-king, & qui forment un recueil intitulé *Yu-tché-tsi*, en 14 volumes. Kien-long ne s'est pas uniquement occupé de la poésie, il a encore composé un ouvrage qui a pour titre *Yu-tché-kang-kien* : c'est un abrégé de l'histoire de la dynastie des Ming qui occupait le trône de la Chine avant la famille régnante. Ces deux a.XIX ouvrages doivent arriver à la Bibliothèque du roi dans le cours de cette année 1770.

Éloge de la ville de Moukden

Kien-long a fait encore recueillir en un seul corps, qui contient plus de cent volumes, tous les anciens monuments de la nation chinoise, il les a fait graver, & on y a joint des explications ; cet ouvrage sorti de l'imprimerie impériale de Pé-king, est intitulé *Kou-kin-tou-chou-tsie-tching*, c'est-à-dire, recueil des figures ou monuments anciens & modernes. Comme la langue tartare est encore imparfaite, Kien-long a rassemblé plusieurs savants qui s'occupent à l'enrichir, à augmenter le nombre de ses expressions, & qui en composent un grand dictionnaire que ce prince doit faire ^{a.XX} imprimer lorsqu'il sera achevé. Ainsi il ne néglige aucune partie de littérature, il s'occupe par lui-même dans ses moments de délassement, de la poésie, de l'histoire & des recherches sur l'antiquité ; &, conformément à son goût, il occupe les premiers savants de la cour à l'explication des monuments, & à la perfection de la langue tartare. Nous n'ignorons pas ici que c'est ce même prince qui a envoyé à Paris plusieurs dessins de batailles gagnées sur les ennemis, & que nos plus habiles graveurs sont occupés à fixer sur le cuivre pour être ensuite renvoyées à Pé-king où ce genre de gravure est inconnu.

Le père Amiot, qui a traduit les deux morceaux que je fais imprimer, ^{a.XXI} a traduit encore un autre morceau intitulé *Ancienne tactique chinoise* qui paraîtra dans le courant de cette année ; il y a apparence qu'un autre petit ouvrage, imprimé dans les *Variétés littéraires*, sur l'ancienne musique chinoise, est encore de lui, puisque, dans ses notes sur Moukden, il dit avoir envoyé en Europe un traité sur cette matière. Il a été très abrégé dans l'imprimé qu'on en a fait, & même assez défiguré. Pour faciliter l'intelligence de ce poème, j'ajoute ici la liste des empereurs mantchous, tirée de mon ouvrage intitulé *Histoire générale des Huns* ¹. Je ne parle ici que de ceux qui ont commencé la ^{a.XXII} conquête de la Chine, & qui se sont rendus maîtres de cet empire. Ceux que l'on nomme avant cette époque, ne sont que des ancêtres auxquels on a donné, suivant l'usage des Chinois, le titre de Hoang-ti ou d'empereur : on peut voir ces derniers dans les notes, page 202 du poème. Dans ce pays, le mérite particulier d'un homme qui se rend

¹ Tome I, partie première, p. 211.

Éloge de la ville de Moukden

célèbre, rejaillit sur ses ancêtres : s'il est né dans l'obscurité, on donne des titres distingués à ceux-ci, on les ennoblit pour ainsi dire, c'est un témoignage de la reconnaissance publique ; mais cette noblesse ne passe pas aux descendants, à moins que ceux-ci ne s'en rendent dignes eux-mêmes, autrement ils rentrent dans l'obscurité. Les empereurs tartares ont profité ^{a.XXIII} de cette coutume pour donner le titre d'empereur à leurs ancêtres qui n'étaient que de simples chefs de horde.

Liste des empereurs tartares-chinois, depuis leur établissement à la Chine

1. Tay-tsou, ainsi nommé après sa mort ; pendant sa vie, il était appelé Tien-ming, c'est-à-dire, *la Providence du Ciel*. Il commença en 1616, & finit en 1626.

2. Tay-tsoung, ainsi nommé après sa mort, & pendant sa vie, Tsoung-te ou Tien-tsoung, mort en 1636 ; il était fils de Tay-tsou.

3. Chi-tsou, ainsi nommé après sa mort, & pendant sa vie, Chun-tché ; il était neveu de Tay-tsoung, il est mort en 1661.

4. Ching-tsou, nommé Kang-hi, pendant sa vie ; il était fils de Chi-tsou, il est mort le 20 décembre 1722.

5. Young-tching, nommé ainsi pendant sa vie, il était fils de Ching-tsou, il est mort en 1735.

6. Kien-long, c'est le nom qu'il porte pendant son règne ; il est fils d'Young-tching ; cette année 1770 est la trente-cinquième de son règne. C'est en 1743 qu'il se rendit à Moukden.

@

Éloge de la ville de Moukden

Préface du traducteur

@

^{p.I} L'ouvrage de l'empereur de la Chine peut être considéré sous deux points de vue différents ; je veux dire, comme poétique & comme historique. Comme poétique, il est fait pour plaire, & il plaît en effet par les peintures vives, par les descriptions brillantes, par les allégories fines & par tous les ornements qui l'accompagnent, & dont il est embelli : comme historique, il a pour but d'instruire & il instruit avec succès de tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir sur la nation des Mantchous dont il rapporte les principaux usages & les événements qui les ont illustrés.

On comprend assez comment il est arrivé qu'un empereur de la Chine, gouvernant par lui-même un des plus vastes États de l'univers, ait pu composer, dans ses moments de loisir, & par manière de délassement, un ouvrage qui exige des connaissances plus qu'ordinaires dans tous les genres de littérature. Ceux qui ont ramassé pour lui les ^{p.II} matériaux qu'il voulait employer ; ceux qui les ont rédigés, rangés & digérés ; ceux qui ont tenu le pinceau sous sa dictée ; ceux enfin qui ont revu, qui ont corrigé, effacé & ajouté, ont tous été des savants & des littérateurs du premier ordre, lesquels, au désir de plaire à un maître absolu, qui pouvait les punir ou les récompenser à son gré, joignaient l'intérêt personnel de lui procurer une gloire dont l'éclat devait rejallir sur eux, jusque dans les siècles à venir ; car qui ne sait dans l'empire, que les docteurs qui approchent le plus près de la personne de Sa Majesté, ne sont placés là que pour faire en sorte qu'il ne tombe rien de son pinceau qui ne soit excellent ou bon ? Pour donner à mon explication une partie des grâces de l'original, il m'eut fallu les mêmes secours, ou tout au moins une partie des secours que le très illustre auteur a eus.

Je sens qu'il y a bien des choses que j'aurais dû expliquer plus clairement que je ne l'ai fait ; qu'il y en a d'autres que je n'ai pas dites, & que j'aurais dû dire ; que souvent j'ai affaibli ou énervé le texte ;

Éloge de la ville de Moukden

que, dans plusieurs occasions je ne l'ai pas rendu assez exactement, soit faute d'expression propre, soit parce que ^{p.III} l'expression française eût été trop basse pour pouvoir l'employer décemment. Je sens bien d'autres défauts encore. J'ai fait de mon mieux ; voilà toute mon excuse. Si j'avais eu un peu plus de temps, j'aurais peut-être un peu moins mal fait ; peut-être aussi qu'en voulant trop bien faire, j'aurais tout gâté. Ma principale attention a été de suivre l'original d'aussi près qu'il m'a été possible : je l'ai suivi page par page, phrase par phrase, ligne par ligne ; j'ai presque tout dit ; mais je n'ose encore me flatter que ma traduction soit sans défaut. Quoi qu'il en soit, je crois en dire assez pour donner au lecteur une idée, telle quelle, d'un *foutchouroun* & d'un *toukietchoun*.

La seconde partie de cet ouvrage roule sur l'origine des différentes sortes de caractères chinois depuis le temps de Hoang-ti jusqu'à celui de l'empereur régnant, qui a enrichi la République des lettres d'un monument qui lui manquait, en rassemblant, sous un même point de vue, tout ce qu'il y a de sûr dans la tradition sur les caractères dont on fait mention. On y verra que les Chinois ne s'en font point accroire, qu'ils donnent pour certain ce qui leur paraît certain, suivant ^{p.IV} les règles d'une bonne critique ; & pour douteux, ce qui leur paraît douteux, suivant les mêmes règles. Pour l'entière satisfaction des savants, j'aurais dû assigner les temps où vivaient les auteurs dont il est parlé ; mais je ne les connais pas, & je n'ai tiré des lettrés que j'ai consultés, que des à-peu-près qui m'ont paru fort équivoques. Je pourrai donner dans la suite toutes les explications qu'on souhaitera là-dessus.

Tous les caractères, tant chinois que mantchous, ne sont gravés qu'en bois : c'est une curiosité de plus pour l'Europe. Il ne m'a pas été possible de me procurer un exemplaire plus correct, parce que, hors du palais de l'empereur, & de ceux des régulos & de quelques grands, en fort petit nombre, cet ouvrage ne se trouve nulle autre part ailleurs. Les mandarins qui ont présidé à l'impression ont eu pour eux toutes les feuilles qui avaient ou quelques taches, ou quelques caractères d'une

Éloge de la ville de Moukden

empreinte peu nette ou tel autre petit défaut semblable. De ces feuilles, mises à part, on a formé plusieurs exemplaires complets ; & c'est un de ces exemplaires que j'ai acquis, non sans beaucoup de peine, parce que j'avais plus ^{p.V} d'un concurrent parmi les curieux du pays.

Si l'on veut consulter les [cartes du père du Halde](#), en lisant le poème de l'empereur, on pourra suivre ces conquérants, depuis leur origine, jusqu'à leur entrée à Pé-king. On sera surpris, sans doute, de voir le chef de la race des *Kioro*, faire d'abord un personnage particulier, & en faire tout à coup un autre qui est celui de plusieurs de ses successeurs. La raison pour laquelle le poète en a ainsi agi, est que les ancêtres, pris en général, sont regardés dans son poème, comme s'ils ne constituaient qu'un seul & même personnage, sous plusieurs dénominations. L'*Enfant Céleste*, ainsi qu'il est appelé, est censé animer de son esprit tous ses descendants, soit d'une manière purement mystique, comme on pourrait le supposer, soit plus réellement encore par la métempsycose, sur laquelle les Mantchous d'aujourd'hui ne sont pas tout à fait incroyables.

Il serait à souhaiter, pour la perfection des sciences & des arts, qu'il prît envie à quelques-uns de nos savants d'Europe, d'apprendre la langue de ces Tartares ; la connaissance de cette langue ouvrirait ^{p.VI} une libre entrée dans la littérature chinoise de tous les siècles. Il n'est aucun bon livre chinois qui n'ait été traduit en mantchou : ces traductions ont été faites par de savantes académies, par ordre & sous les auspices des souverains, depuis Chun-tché, jusqu'à Kien-long, aujourd'hui sur le trône ; elles ont été revues & corrigées par d'autres académies, non moins instruites, dont les membres savaient parfaitement & la langue chinoise, & la langue des Mantchous. Quelle différence entre de pareilles traductions, & les traductions faites par des étrangers qui ne sauraient avoir que des connaissances bien imparfaites de la langue sur laquelle ils s'exercent ! Pour moi, j'avoue que si je n'avais su que mon chinois, je n'aurais pu me tirer d'affaire dans ce que j'avais entrepris. La langue mantchou est dans le goût de nos langues d'Europe ; elle a sa méthode & ses règles ; en un mot, on

Éloge de la ville de Moukden

y voit clair. Je pourrais envoyer d'ici, & une grammaire, & des dictionnaires qui mettraient à portée de l'apprendre, & qui en faciliteraient l'intelligence. Du reste, cinq ou six années d'étude suffiraient à un homme appliqué pour se mettre en état de lire avec profit tous les livres écrits en mantchou.

@

Discours des éditeurs chinois & tartares

@

p.VII Nous pensons avec toute la modestie qui nous convient, que les lettres ou caractères qui nous viennent par Ché-tcheou ont une origine très ancienne, & que c'est par une tradition immémoriale que, de génération en génération, elles sont enfin parvenues jusqu'à nous.

Fou-hi, en formant les figures qu'on appelle *koua*, a fait naître l'idée de la composition des lettres, dont on se servit d'abord pour désigner les choses les plus essentielles ; & Tsang-kié, par les six différentes espèces de signes, dont il enrichit cette première invention, la rendit d'un usage plus facile & plus étendu. Ceux qui vinrent après, faisant attention à ce qu'avaient fait leurs devanciers, s'appliquèrent à pénétrer leurs idées, à les développer, à les embellir & à les étendre. Ce n'est qu'à force de soins & peu à peu, qu'on est enfin venu à bout, par d'heureuses combinaisons, de perfectionner un art auquel nous sommes redevables de nos plus belles connaissances. C'est par les lettres, que nous p.VIII avons connu les lettres mêmes : leur origine, leur variété, leur progression & leurs différents usages nous ont été transmis par leur secours. Les premières & les mieux faites qu'on ait trouvées étaient gravées sur la pierre & sur le fer.

Jusqu'à ce jour, ceux qui avaient consacré leur vie à étudier l'antiquité, ceux qui avaient eu le talent, le loisir, les secours & tout ce qui était nécessaire pour pouvoir déchiffrer, analyser ou expliquer ce qui se trouve encore dans les anciens monuments, n'avaient guère travaillé que pour eux-mêmes ; d'ailleurs, leurs recherches n'avaient été ni exactes ni universelles. Eh ! comment auraient-elles pu avoir ces qualités ? la petite gloire de savoir seuls ce que le commun ignorait leur tenait lieu de tout ; ils n'étudiaient que le genre particulier qui était le plus de leur goût ; & ce qu'ils avaient appris, ils ne l'avaient, pour ainsi dire, appris que pour eux-mêmes ils ne l'avaient appris que superficiellement & avaient presque toujours ajouté du leur, quand ils avaient tant fait que de communiquer le fruit de leurs études. Quel fond

Éloge de la ville de Moukden

pouvait-on faire sur de pareilles recherches, & sur les ouvrages qui en résultaient ? Il fallait une critique ^{p.IX} éclairée & exempte de prévention ; il fallait n'avoir que la vérité pour objet ; il fallait des secours, des aisances & des facilités que très peu de personnes sont en état de se procurer ; il fallait enfin un travail plus confiant, plus étendu & plus désintéressé que celui de la plupart des auteurs qui se sont exercés sur cette matière, pour pouvoir l'épuiser, en découvrant les différentes espèces de caractères chinois, & en constatant leur tradition de manière à ne laisser aucun doute.

Pour ce qui est de nous Mantchous, & des lettres dont nous nous servons pour écrire les mots qui composent notre langue ; quoiqu'anciennement nous ne manquassions pas de ces signes merveilleux, au moyen desquels on peut communiquer & transmettre ses idées ; quoique nos lettres aient une origine toute céleste, que leurs figures, l'assemblage des traits qui les forment, & les différentes positions des uns par rapport aux autres, aient une méthode admirable, des règles sûres & un sens très profond ; il est vrai néanmoins de dire qu'elles n'étaient point encore parvenues à ce degré de perfection, dont elles sont susceptibles. Les mêmes lettres ou, pour mieux dire, la même sorte de lettres était employée ^{p.X} indifféremment pour tout. On la voyait sur les sceaux, sur les patentes, sur les cachets, sur la pierre & sur l'airain, comme dans les livres les plus ordinaires & les plus communs.

Tel était l'état où se trouvaient les caractères de l'une & l'autre nation. Les caractères chinois étaient dispersés dans une multitude de livres ou sur différents monuments, dont plusieurs n'étaient connus que d'un petit nombre de savants distingués, dont quelques-uns étaient même entièrement ignorés ; & les caractères mantchous étaient restreints & comme renfermés dans la sphère étroite de l'écriture ordinaire.

L'empereur, toujours occupé de ce qui peut être utile, cultivant les sciences au milieu des affaires innombrables qu'attire après soi le gouvernement de ses vastes États, a conçu, le premier, le double

Éloge de la ville de Moukden

projet, & de rassembler, sous un même point de vue, tout ce qui avait été imaginé, en fait d'écriture, par la vénérable antiquité, & de former, sur ce modèle, l'écriture de notre nation mantchou. Son goût pour la recherche des anciens monuments, lui a fait découvrir tout ceux qui ont échappé à l'injure des temps ; son application constante lui a procuré la connaissance certaine ^{p.XI} de tous ceux qu'une tradition bien prouvée assure avoir existé ; & la profondeur de son génie, qui est tout à la fois des plus sublimes & des plus pénétrants, lui a fait imaginer la manière de pouvoir donner à nos caractères mantchous toute la variété qui se trouve dans les caractères chinois. Après avoir rassemblé, examiné, comparé tous les caractères primitifs qui ont été inventés & mis en usage par les Chinois de tous les temps, que nous pouvons regarder aujourd'hui comme les temps anciens, il s'en est trouvé de trente-deux espèces différentes qui forment chacune un genre particulier d'écriture chinoise ; & en employant les règles & la méthode indiquées par l'empereur, on a fait, à leur imitation, tout autant de genres particuliers d'écriture mantchou. C'est ainsi que s'est perfectionné, de nos jours, cet art sublime de composer, de tracer & de varier ces merveilleux signes qui peuvent transmettre nos idées & les perpétuer.

Nous, grands de l'empire, Mantchous & Chinois, Fouheng, Ouang-yeou-toun, Akdoun & Tsiang-pou, chargés des ordres de Sa Majesté, tant pour nous instruire nous-mêmes de tout ce qui a rapport aux caractères nouvellement rassemblés & nouvellement ^{p.XII} inventés, que pour veiller à ce que tout s'exécutât suivant ses intentions, & conformément aux instructions qui nous ont été données, nous avons obéi avec respect. Nous avons donné toute l'attention, & employé tous les soins dont nous sommes capables, pour faire écrire les caractères qui sont la matière de cet ouvrage, d'une manière qui fût digne de son illustre auteur ; & après l'avoir vu, rangé & distribué dans toutes ses parties, comme le sont les livres, nous nous sommes prosternés humblement & avons frappé la terre du front, en signe de reconnaissance & de remerciement.

Éloge de la ville de Moukden

Qu'il nous soit permis de dire ici notre faible sentiment sur l'immortel ouvrage que nous admirons. Nous sommes persuadés que les modèles des différents genres de lettres, tant anciens que modernes, sont un des plus précieux monuments qu'on puisse laisser à la postérité ; monument d'autant plus estimable, qu'il est unique en son espèce, & jusqu'ici sans exemple.

La Chine a eu de tout temps des savants du premier ordre, des hommes habiles dans tous les genres de littérature, qui ont laissé un grand nombre d'ouvrages capables de les immortaliser ; mais, nous osons le dire, ^{p.XIII} ils n'en ont laissé aucun dans le goût de celui-ci, plus complet, & qui méritât mieux d'être conservé. Nous ne doutons point qu'il ne passe jusqu'à la postérité la plus reculée, & que les générations à venir ne lui prodiguent les plus brillants éloges.

Nous sommes convaincus que le poème, fait par l'empereur, pour célébrer Moukden, lieu de son origine, est un vrai chef-d'œuvre, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. Si l'on fait attention au style, il est tout à la fois naturel, brillant & sublime ; si l'on considère le sujet en lui-même, il n'en est aucun de plus grand ; si l'on réfléchit sur les maximes qu'il renferme, on y trouvera les plus solides instructions pour tous ceux qui sont appelés au gouvernement des peuples ; on y verra les modèles des principales vertus, dans la personne des fondateurs des plus célèbres dynasties, dont on rappelle les noms. Si l'on examine le total de l'ouvrage, on en admirera la précision, l'élégance, la distribution & l'arrangement des parties, enfin tout ce qui peut contribuer à le rendre parfait. Si on veut s'attacher à pénétrer dans toute la profondeur des pensées, dont l'auteur a su l'enrichir, on y découvrira tout ce qui peut éclairer solidement ^{p.XIV} l'esprit & nourrir utilement le cœur, la vérité mise dans son plus beau jour, les motifs les plus attrayants pour l'embrasser. Si, abstraction faite de tout le reste, on se borne à la seule inspection des caractères, tant mantchous que chinois, on y remarquera tous les genres de perfection dont ils sont susceptibles. Les caractères, ou pour mieux dire, les mots mantchous renferment en eux-mêmes les éléments & la méthode de 32 alphabets,

Éloge de la ville de Moukden

pour pouvoir écrire tout ce qui est possible, en autant de manières différentes ; & les caractères chinois, quoiqu'en nombre seulement de trois mille trois cent quatre-vingt-dix, sont plus que suffisant pour servir de modèles à ceux qui voudraient en composer de nouveaux pour exprimer tout ce dont il n'est fait aucune mention dans cet ouvrage. C'est ce que nous avons observé nous-mêmes, & ce qui nous a engagés à supplier très humblement Sa Majesté de vouloir bien ordonner qu'on imprimât son poème à la louange de Moukden, en y employant les trente-deux espèces de lettres chinoises, & les trente-deux espèces de lettres mantchou.

Les trente-deux koua, lui avons-nous dit, furent trouvés sous la dynastie des ^{p.XV} Tcheou ; les trente-deux espèces de lettres primitives ont été trouvées sous la dynastie des Tay-tsing: en combinant les huit koua de Fou-hi, le sage Ouen-ouang les porta jusqu'au nombre de trente-deux ; en combinant les lettres primitives des Mantchous, notre auguste monarque les a diversifiées de trente-deux façons. Si les trente-deux koua ont mérité à Ouen-ouang les justes éloges de la postérité, de quelle gloire les trente-deux espèces de lettres primitives ne couvriront-elles pas notre grand monarque ? Oui, la gloire de l'illustre souverain des Mantchous est semblable à la clarté des plus brillantes étoiles, la longueur des temps ne saurait l'obscurcir.

Ly-yang-ping, qui vivait sous Tang, en parlant des anciens caractères s'exprimait ainsi :

« Le ciel, la terre, les montagnes & les rivières ont fourni des modèles pour la représentation des angles, du rond, de ce qui est immobile & de ce qui est dans un mouvement continu. Le soleil, la lune & les étoiles ont servi de prototypes pour désigner tout ce qui a de l'éclat, tout ce qui est poli, tout ce qui est tissu avec art, tout ce qui est travaillé avec industrie. On a trouvé dans les nuages, dans les arbres & dans les plantes, de quoi ^{p.XVI} pouvoir représenter les couleurs, l'extension, l'accroissement & les différentes manières de publier ce qu'on veut que personne n'ignore. On a choisi les

Éloge de la ville de Moukden

poissons, les insectes, les volatiles & les quadrupèdes, comme des signaux suffisants pour faire reconnaître tout ce qui a rapport aux différentes manières de se mouvoir, à l'agilité & à la lenteur, à la diligence & à la paresse.

C'est ainsi qu'au moyen des choses les plus ordinaires, de celles que tout le monde est à portée de voir, les sages de l'antiquité & ceux qui ont marché sur leurs traces ont trouvé l'art de donner une figure aux choses purement intellectuelles, de représenter ce qui ne saurait tomber sous les sens, & de mettre sous les yeux toutes les productions naturelles & la manière d'opérer des trois principes actifs, le ciel, la terre & l'homme. C'est ainsi que le pinceau, dirigé successivement par des mains intelligentes, a pu perfectionner, a pu varier à son gré ce que les anciens sages n'avaient, pour ainsi dire, fait encore qu'ébaucher.

Si Ly-yang-ping était en droit de parler ainsi de son temps, que ne pouvons nous pas dire nous-mêmes aujourd'hui ?

p.XVII L'empereur, par la sublimité de son génie, & par la profondeur de ses réflexions, a tout pénétré, tout connu, tout analysé. Exempt de préjugés, il n'a cherché, dans l'éloignement des temps, qu'à connaître le vrai, qu'à le dépouiller des vains ornements qui le défiguraient, qu'à le saisir dans son entier, pour pouvoir nous le représenter tel qu'il est. Doué d'une sagacité merveilleuse, il a su circonscrire, dans leurs vraies limites, le mérite des anciens & celui des modernes : n'ignorant aucun des mystères de la nature ; instruit de tout ce que peuvent les trois principes actifs, le ciel, la terre & l'homme, il a imaginé, il a entrepris, il a conduit à sa fin l'ouvrage admirable, après lequel il semble qu'il ne reste plus rien à désirer, puisqu'il est parfait en son genre. Pour nous, grands de l'empire, quoique nous ayons eu l'avantage de recevoir les instructions lumineuses du plus éclairé des maîtres, nous sentons bien que nous sommes restés infiniment au-dessous de ce qu'il avait droit d'attendre de notre application & de nos soins. Cependant, comme malgré notre insuffisance il a bien voulu se servir de nous ; & que, par

Éloge de la ville de Moukden

un bienfait qui nous couvre à jamais de gloire, il nous a ordonné de p.XVIII mettre nos noms au bas de l'ouvrage, nous ne pouvons nous dispenser d'obéir. C'est pourquoi, nous, Fouheng & Ouang-yeou-toun, nommés pour examinateurs & réviseurs ; nous, Akdoun & Tsiang-pou, réviseurs en second, prosternés humblement, avons souscrit, avec respect, de notre propre main.

@

Édit de l'empereur à l'occasion de son poème

@

p.XIX Le douzième de la neuvième lune de la treizième année du règne de Kien-long, ce prince donna l'édit suivant au tribunal suprême de l'intérieur de son palais :

« Les lettres de notre nation (des Tartares-Mantchous) suffisent pour rendre tous les sons de notre langue. Elles doivent leur origine à la sagacité d'un très sage personnage qui a su, par l'addition & la suppression de quelques points & de certains traits, y mettre tout l'accord & toutes les différences dont elles sont susceptibles, soit en les écrivant séparément, soit en les mariant les unes aux autres pour en former des mots ([001](#)).

Cependant, aux éléments de cette écriture il manquait encore quelques degrés de perfection, faute desquels nous étions obligés d'employer les mêmes lettres indifféremment pour tout. Les lettres qui étaient pour être gravées en inscriptions, celles qui étaient pour les différents sceaux de l'empire, & pour les cachets particuliers, ne p.XX différaient des lettres ordinaires que par leurs dimensions. Les points, les traits & tout le reste de leur composition étaient précisément les mêmes ¹.

Dans mes moments de loisir, m'amusant un jour à fouiller dans les antiquités qui se trouvent rassemblées dans mon palais, j'aperçus, dans la manière d'écrire les mêmes caractères une variété dont je fus surpris. Je la fis observer aux grands de ma cour : je leur enjoignis en même temps

¹ On peut consulter les quatre volumes des anciennes lettres des Mantchous, dans lesquels l'empereur régnant a fait rassembler tous les mots primitifs de la langue, tels qu'on les écrivait du temps de ses ancêtres. Les mêmes mots sont écrits à la moderne, & placés les uns sous les autres pour pouvoir en faire la comparaison. Je joindrai ces quatre volumes manuscrits avec ceux des autres langues.

Éloge de la ville de Moukden

de poursuivre cette recherche, & d'extraire des différents livres & des monuments antiques, tout ce qu'ils trouveraient de singulier en fait de lettres ou de caractères chinois, afin qu'en les, rassemblant ensuite, on put en faire un ouvrage complet. Ils ont exécuté mes ordres avec soin ; & un heureux succès a ^{p.XXI} couronné leur travail. Ils ont trouvé que les mêmes caractères pouvaient s'écrire de trente-deux manières différentes, puisqu'ils en avaient recueilli un très grand nombre, écrits en autant de manières. En conséquence, ils m'ont supplié de vouloir bien permettre, & de donner des ordres pour qu'on écrivît de trente-deux façons différentes le poème que j'avais fait autrefois pour célébrer Moukden ([002](#)). Ce poème était dans les deux langues, chinoise & mantchou ; il convenait qu'on pût l'écrire en mantchou d'autant de façons différentes qu'on pouvait l'écrire en chinois. Il a fallu pour cela composer des lettres pour exprimer tous les sons mantchous, dans le goût des trente-deux espèces de caractères qui expriment les sons chinois.

Afin que la postérité pût avoir la satisfaction de trouver, sous un même point de vue, tous ces différents caractères rassemblés, j'ai ordonné que les caractères de la langue mantchou, nouvellement inventés, fussent mis en parallèle avec ceux de la langue chinoise nouvellement rassemblés, & j'ai ^{p.XXII} permis que les uns & les autres fussent employés conformément à la demande qu'on m'en avait faite.

Je nommai les ministres Fouheng & Ouang-yeou-toun pour être chefs de l'entreprise, je leur assignai Akdoun et Tsiang-pou pour leur servir de seconds, & j'ordonnai aux uns & aux autres de faire choix de ceux qu'ils croiraient être les plus habiles & les plus en état d'écrire exactement, correctement & avec grâce, les différentes sortes de caractères, afin de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il est

Éloge de la ville de Moukden

susceptible. Je leur recommandai surtout de ne pas traîner cette affaire en longueur ¹.

@

¹ Quoiqu'il soit assez indifférent pour un lecteur français de savoir les noms & les qualités de tous ceux qui ont eu quelque part à l'entreprise littéraire dont je tâche de lui donner une idée, j'ai cru néanmoins que, pour l'honneur des lettres mêmes, je ne devais rien omettre de ce qui a rapport à ce sujet ; ainsi noms, préfaces, récapitulation, notes, commentaires, je dirai tout.

Éloge de la ville de Moukden

Noms des princes, des grands & des mandarins, de différents grades, qui ont contribué à cet ouvrage

@

Princes qui ont eu l'inspection générale

p.XXIII Yun-lou, prince du titre de tsin-ouang ou de regulo du premier ordre, connu sous le nom de seizième regulo, parce qu'il était le seizième fils de l'empereur Kang-hi ¹.

p.XXIV Houng-yen, prince du titre de tsin-ouang. C'est le septième fils de l'empereur Yong-tcheng & le frère cadet de l'empereur régnant.

Grands qui ont eu l'inspection générale

Fouheng, ministre principal, grand du titre de tay-pao, comte du titre de vaillant, premier président de la plupart des grands tribunaux de l'empire.

Ouang-yeou toun, second ministre, grand du titre de tay-tsee-tay-fou, président du tribunal des Mandarins, &c. &c.

Grands, sous-inspecteurs généraux

Akdoun, grand du titre de tay-tsee-chao-pao, un des présidents du tribunal des Docteurs, dits Han-lin, président du tribunal des Crimes, &c. &c.

Tsiang-pou, grand du titre de tay-tsee-chao-pao, un des présidents du tribunal des Docteurs, président du tribunal des Finances, &c. &c. p.XXV

¹ Les noms qui sont composés de monosyllabes jointes par un petit tiret, sont des noms chinois qui expriment tout à la fois & le nom propre & le petit nom. Ceux qui sont écrits de suite sont des noms mantchous.

Je n'ai point traduit les titres des différentes dignités ou emplois dont sont revêtus ceux dont je viens d'écrire les noms ; il m'eût fallu trop de temps, & employer trop de paroles pour pouvoir me faire entendre.

La préface qui suit a été composée par l'empereur lui-même, pour être mise à la tête de son poème. On ne l'a écrite qu'en caractères *yu-tchou-tchouen* (les pierres précieuses), qui sont les plus anciens de tous.

Éloge de la ville de Moukden

Mandarins dépositaires

Ifan, conseiller d'un des tribunaux de l'intérieur du Palais, &c. &c.

Fouki, mandarin du titre de toung-tché.

Mandarins réviseurs

Elguingue, mandarin d'un des tribunaux de l'intérieur du Palais, &c.

Tetchi, mandarin d'un des tribunaux de l'intérieur du Palais.

Mingtê, maître en second dans le tribunal des Mandarins qui ont soin de l'éducation des fils de l'empire.

Tsougmin, Tchangyu, Tounmin, Etengue, Lerguin, Atchanga, Alinga, Ilinga, Foulounga (mandarins dans différents tribunaux).

Mandarins copistes des lettres mantchoues

Fouhintai, Eltengue, Koanimpao, Touotchou, Leangkoung, Kingue, Yutsoun, Erentei, Elguingue, Haitchou, Ouintchou, Mangueri, Soutcheng, Taiki, Mingfou. p.XXVI

Mandarins, copistes des caractères chinois

Toung-yun-king, Toung-ping, Kouo-tcheng.

Mandarins surveillants

Antai, Soultounga, Sélé, Kioke.

@

Éloge de la ville de Moukden

Préface de l'empereur

@

p.XXVII J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père & mère, les frères vivront toujours en bonne intelligence entre eux ; que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles ; & que, si l'on conforme son cœur aux cœurs du Ciel & de la Terre, l'univers entier jouira d'une paix profonde & l'abondance de toutes choses ne laissera rien à désirer.

Quoique tout le monde en général doive faire un grand cas de ces paroles, ceux qui sont chargés du gouvernement y doivent faire une bien plus grande attention encore, parce qu'elles sont de la dernière importance, & pour leur bonheur particulier, & pour le bonheur de ceux qu'ils gouvernent. C'est pourquoi des trois membres qui composent cette maxime, j'en ai p.XXVIII pris le second, & j'en ai fait l'objet de mes recherches, & le sujet de mes réflexions les plus constantes & les plus sérieuses ([003](#)).

Quand je pense à mes ancêtres, & que j'entre dans le fond de leurs cœurs pour les faire servir de modèles au mien, j'y vois les difficultés immenses qu'ils ont été obligés de vaincre, afin de devenir tels qu'ils ont été ; j'y découvre tous les obstacles qu'ils ont été contraints de surmonter, pour se frayer une route à l'empire, pour le bien gouverner, après y être parvenus, & pour le transmettre à des descendants qui pussent le gouverner paisiblement après eux. Je sais alors qu'une attention continuelle sur moi-même, qu'un respect constant pour le Ciel, qu'une union intime avec mes frères, qu'un amour sans bornes pour les peuples qui me sont soumis, sont les seuls moyens par où je puis rendre mon cœur semblable aux cœurs de mes ancêtres, à ceux du Ciel & de la Terre ; & que ce ne peut être qu'autant que mon cœur p.XXIX sera tel, que je gouvernerai bien ma famille & l'empire & que je procurerai à mes sujets la joie, l'abondance & tous les avantages que je voudrais avoir

Éloge de la ville de Moukden

pour moi-même. Pour acquérir cette précieuse conformité, de quelle application, de quels efforts ne me sens-je pas alors capable ?

Confucius dit :

« Celui qui sait faire à propos les cérémonies déterminées pour honorer le Ciel & la Terre dans les sacrifices qui se font au solstice d'été & à l'équinoxe d'automne, & qui pénètre le sens de tout ce qu'elles renferment, peut gouverner un royaume avec autant de facilité qu'il peut en avoir à regarder dans sa main.

Les sacrifices qui se font pendant l'été & en automne, ainsi que les cérémonies qui se pratiquent pour honorer les ancêtres, nous ont été transmis par les anciens rois, pour nous instruire de nos obligations les plus importantes, tant envers le Ciel & la Terre, qu'envers tous ceux à qui nous devons la vie. Ce que les sages de p.XXX l'antiquité avaient établi pour les sépultures, pour leur décoration, pour leur forme principale, pour les arbres qu'on y plantait, pour les monceaux de terre qu'on y élevait, nous le devons aux empereurs de la dynastie des Han, qui n'ont rien oublié pour en perpétuer le souvenir.

C'est encore aux soins de ces mêmes empereurs que nous sommes redevables de tous les monuments littéraires qui mettent sous nos yeux la plupart des autres usages de la vénérable antiquité. C'est dans ces usages, c'est dans les éloges qui y sont donnés aux premiers fondateurs de l'empire, c'est dans ce qu'on y dit des pays qui les ont vu naître, ou d'où ils ont commencé à donner des lois, que j'ai reconnu cette ville illustre où mes ancêtres ont jeté les premiers fondements de leur grandeur. Oui je reconnais Moukden dans les pays de Pin & de Ki, je reconnais ma patrie dans la montagne de Kiao-chan ¹.

p.XXXI L'empereur, mon grand-père, durant le cours de son règne, qui a été de soixante-un ans, s'est rendu trois fois à Moukden ; trois fois il est

¹ Suivant ce que dit le *Ché-ki*, la montagne de Kiao-chan est le lieu d'où Hoang-ti a commencé à s'élever, & les pays de Pin & de Ki sont les berceaux des illustres fondateurs de la dynastie des Tcheou. Je n'ai point lu cette anecdote dans le *Ché-ki*, mais dans les notes de ceux qui ont expliqué le poème de l'empereur ; je cite mes garants. S'il était vrai que Hoang-ti & les Mantchous eussent une même origine, ceux-ci

Éloge de la ville de Moukden

allé visiter les tombeaux de ses ancêtres, sur lesquels chaque fois il a fait, en l'honneur de ces grands personnages, toutes les cérémonies funèbres avec cette attention scrupuleuse, ce respect profond & cet attendrissement véritable, qui sont une preuve non équivoque que la piété filiale était gravée dans son cœur d'un manière ineffaçable ¹. p.XXXII

L'empereur, mon père, en prenant en main les rênes de l'empire, eut d'abord les affaires les plus importantes à régler ; & il leur donna toute son attention. Il eut ensuite à pacifier les peuples de l'Occident, qui non contents d'avoir secoué le joug, se détruisaient mutuellement par des guerres cruelles ² ; & à force de soins, il en vint heureusement à bout, en les faisant rentrer dans leur devoir. Presque tous ses moments se trouvant ainsi absorbés dans ces sortes d'occupations, indispensables pour p.XXXIII le bon gouvernement de ses États, il ne lui en resta pas assez, pendant les treize années qu'il a été sur le trône, pour pouvoir les consacrer à faire le voyage de Moukden ; mais, par ordre de mon aïeul, il avait déjà rempli ce devoir, lorsqu'il n'était encore que simple regulo ³. p.XXXIV

n'auraient pas tort de s'estimer autant que les Chinois s'estiment eux-mêmes. Il faut regarder tout ceci comme dit allégoriquement.

¹ Les trois fois que Kang hi est allé à Moukden, sont la dixième année de son règne (en 1672), la vingt-unième année (en 1683), & la trente-septième année (1699). Dans les livres tant mantchous que chinois, tous les noms qui désignent le Ciel, l'empereur & toutes les choses qui méritent du respect, commencent toujours une ligne & sont placés un peu plus haut que les mots ordinaires qui commencent les autres lignes. C'est ici un usage sacré auquel on ne pourrait manquer sans crime. Je fais cette remarque pour ceux qui auront la curiosité de jeter les yeux sur les livres chinois & mantchous.

² Par les peuples de l'Occident, on désigne ici les Tartares Éleuths qui recommencèrent du temps d'Yong-tcheng, à vouloir se rendre indépendants de la Chine, & qui subjuguèrent peu à peu les petites hordes voisines, quoiqu'elles fussent sous la protection de l'empire.

³ La dernière année de son règne, l'empereur Kang-hi envoya son quatrième fils, (c'est celui qui lui succéda, & qui régna sous le nom d'Yong-tcheng), pour faire en son nom les cérémonies sur le tombeau de ses ancêtres. Ce doit être sur la fin de l'année 1722.

La manière dont l'empereur excuse son père d'avoir omis un devoir que les Mantchous & les Chinois regardent également comme indispensable, est très plausible ; mais il n'apporte pas les véritables raisons pour lesquelles Yong-tcheng n'osa jamais s'absenter de Péking ou de ses environs. Il ne lui convenait pas de le dire, peut-être même les ignore-t il ; les voici : celui des fils de Kang-hi qui croyait qu'Yong-tcheng, son frère, lui avait enlevé le trône, avait un fort parti parmi les princes & les grands. Yong-tcheng, qui en était instruit, & dont l'imagination alarmée faisait peut-être le mal plus grand qu'il n'était, craignait que quelqu'un de ses frères ne fût pendant son absence, ce qu'on l'accuse d'avoir fait lui-même quand il fut question de remplacer Kang-hi.

Éloge de la ville de Moukden

L'empire étant transmis à ma petite personne ¹ je ne dois rien oublier pour tâcher de faire revivre la vertu de mes ancêtres ; mais je crains avec raison de ne pouvoir jamais les égaler ! Chaque jour je médite profondément sur les moyens que je dois employer pour venir à bout de les imiter & de leur témoigner une partie de ma reconnaissance : chaque jour prosterné ^{p.XXXV} devant leur représentation, je leur rends les plus sincères hommages. C'est alors surtout que je me transporte en esprit jusqu'à Moukden, jusqu'à ces lieux vénérables, les plus illustres, les plus glorieux selon moi, de tout ceux que le Ciel a formés.

Sépultures dont le nom ne doit jamais périr ! Sépultures fortunées ! Sépultures rayonnantes de gloire ! Je devrais sans cesse vous avoir sous les yeux, je ne devrais penser qu'à vous ([004](#))!

Si je ne me soustrais pendant quelques jours à la multitude des affaires dont je suis chargé ; comment pourrai-je me rendre sur ces tombeaux, pour m'y prosterner devant les cendres qu'ils renferment ? comment pourrai-je laisser à la postérité des témoignages extérieurs de la tendresse & du respect dont je suis pénétré pour ceux à qui je dois le jour ?

C'est pour m'acquitter d'un devoir si essentiel, que la huitième année de mon règne, l'automne étant déjà commencé, & l'impératrice ma mère, voulant bien ^{p.XXXVI} permettre que je lui servisse respectueusement d'appui pendant le voyage, je partis de Pé-king. Arrivé dans ces lieux, où mes ancêtres ont tenu autrefois leur cour, je sentis que la piété filiale remplissait toute l'étendue de mon cœur, & j'en donnai à l'extérieur toutes les preuves dont je fus capable. J'y révérai jusqu'aux moindres choses qui pouvaient me représenter les vestiges mêmes de mes aïeux. J'y vis avec une joie inexprimable ces

¹ Les termes modestes qu'emploie ici l'empereur, en disant *ma petite personne*, lui sont ordinaires dans toutes les occasions où il parle de lui-même à la suite de son père ou de ses ancêtres. Il dira, par exemple, *l'empereur mon grand-père, l'empereur mon père faisaient ceci ou cela, dans telle ou telle circonstance, &c. ma petite personne voulant marcher sur leurs traces, &c.*

Pour ne laisser rien à désirer sur ce qui doit suivre, je dois dire que Moukden est par la latitude de 41° 50' 30", & que sa longitude est de 7° 11' 50" à l'orient de Péking. Je dois ajouter que *Foung-tien-fou* est un des noms chinois de Moukden, & qu'ainsi soit que je me serve de *Moukden*, de *Foung-tien-fou*, de *Cheng-king*, de *Chen-yang*, comme terme de comparaison pour faire connaître la position des lieux, on doit se souvenir que ces différents noms ne désignent qu'une même ville.

Éloge de la ville de Moukden

montagnes couvertes de verdure, ces rivières où roule une onde pure ces campagnes fertiles, lieux enchantés qui semblent se ressentir encore de la présence de leurs anciens maîtres. J'y admirai surtout ce peuple sincère & bon, qui vit heureux, parce qu'il vit content de son sort, qui vit sans inquiétude parce qu'il vit dans l'honnête abondance de tout. Voilà, dis-je alors en moi-même avec transport, voilà véritablement un royaume que le Ciel favorise, c'est à présent que je suis pénétré de ce qui fait le vrai bonheur d'un souverain ; c'est à présent que je puis me flatter de ^{p.XXXVII} connaître ces lieux augustes qui ont été le berceau de ceux qu'on peut regarder comme véritablement rois. Oui, c'est de ces mêmes lieux dont l'antiquité la plus reculée a parlé avec tant d'éloges, sous les noms de Pin & de Ki.

Il suffisait d'avoir été élevé à Pin ou à Ki, ou seulement d'y avoir fait quelque séjour, pour être réputé savoir gouverner les hommes. *Il a demeuré à Pin*, disait Chao-kang-koung pour prouver que Koung-lieou devait être un bon souverain (005). Enfin, disait-on, en finissant les pièces de poésie qui se chantaient sous les Tcheou (006), en l'honneur de Tay-ouang ¹, *enfin il tint sa cour dans le pays de Ki*. L'on ne cessait de dire : *le souverain maître du Ciel protège, d'une manière spéciale, le pays de Pin, & le pays de Ki ; c'est de là qu'il gouverne* ^{p.XXXVIII} *lui-même les peuples, & qu'il les comble de tous ses dons*.

Instruit de tout ce qui a été dit allégoriquement en l'honneur de ma patrie, & de tous les éloges qu'on lui a donnés sous différents noms, pourquoi ne joindrais-je pas ma faible voix à celle de la vénérable antiquité ?

En faisant l'éloge d'un lieu, on peut l'envisager sous deux points de vue différents ; célébrer les affaires qui s'y traitent, & alors c'est l'objet du *toukietchoun* (007) ; chanter les choses qu'il produit, ou qu'il renferme ; c'est sur quoi principalement doit rouler le *foutchouroun*. Je commence par ce dernier. En voici les paroles :

¹ Tay-ouang est le titre honorifique de Ouen-ouang. C'était comme si nous disions, en français, *le grand roi* ; car *tay* signifie *grand*, & *ouang*, *roi*.

Éloge de la ville de Moukden

Poème de l'empereur de la Chine pour célébrer Moukden capitale de ses anciens États

@

p.001 La révolution des années ayant ramené celle qui porte le nom du sanglier ¹ ; dans le cours de ce mois, où l'étoile Lieou ² se trouvant le matin, vers le p.002 milieu de cette partie du Ciel qu'elle doit parcourir, est d'accord avec le *lu-ou-y* (008) ; & où la lune dirigeant sa course dans la voie blanche ³, semble vouloir seconder le soleil, & concourir avec lui pour ranimer dans la nature ce reste de fécondité dont il semble qu'elle va se dépouiller ; le jour fixé, comme n'ayant rien que d'heureux ⁴ étant arrivé, on déploya le grand étendard ⁵ à franges rouges ; on équipa mes coursiers, dont la p.003 marche fière & légère n'est point inférieure à la majestueuse vitesse du dragon qui vole. On les attela à celui de mes chars ⁶, dont les brillantes peintures qui l'embellissent au dehors représentent avec les plus vives couleurs des phénix, des nuages, des dragons, & dont les moelleuses étoffes qui le parent en dedans, ne servent pas moins à la commodité qu'à l'élégance. Revêtu moi-même de ces habits ⁷ qui inspirent à ceux p.004

¹ L'année qui porte le nom du *sanglier* est la dernière du cycle de 60. Elle s'appelle autrement Kouei-hai, & termine la période. J'ai substitué le mot de sanglier à celui de cochon, à cause de la délicatesse de notre langue. Cette année répond à l'an 1743 de l'ère chrétienne, & à la huitième du règne de Kien long.

² Dans la partie du *Ly-ki*, intitulée *Yué-ling*, il est dit que l'étoile Lieou, pendant celui des mois d'automne qui va terminer cette saison, se trouve le matin au milieu de sa course, c'est-à-dire, à son méridien. Suivant le Ché-ki, l'étoile Lieou est celle qui se trouve à la bouche de la constellation Niao (de l'oiseau).

³ C'est-à-dire la voie lactée.

⁴ Un auteur nommé Siang-jou, dit qu'anciennement *le jour fixé comme n'ayant rien que d'heureux, était celui auquel on s'était préparé par les purifications & par l'abstinence.*

⁵ Quand l'empereur doit aller quelque part, on arbore un grand étendard pour faire savoir au peuple que le Fils du Ciel va se mettre en voyage. Suivant les usages qui s'observaient du temps des Han, on arborait cinq sortes d'étendards, ou, comme l'expliquent quelques-uns, un seul étendard, sur lequel étaient les cinq couleurs.

⁶ Au lieu de toutes les paroles que j'ai été obligé d'employer pour donner quelque idée de ce char, de ces chevaux, &c., les Chinois n'emploient que quelques caractères, & les Mantchous que quelques mots. La raison de cela est toute simple : en nommant seulement l'espèce de char, l'espèce de chevaux, &c., les Chinois & les Mantchous s'en forment d'abord l'idée ; ils se les représentent tels qu'ils sont, parce qu'ils les ont vus ou qu'ils en ont lu cent & cent fois la description.

⁷ Les habits dont on veut parler, sont des habits de cérémonie, tels que ceux que les empereurs des premières dynasties employaient dans des circonstances pareilles. Du

Éloge de la ville de Moukden

qui les voient un profond respect pour celui qui les porte, je montai dans ce char.

À l'instant tous les petits drapeaux auxquels les différentes couleurs, dont ils sont ornés, donnaient un merveilleux éclat, flottèrent au gré des vents, & firent entendre des sons qu'on aurait pris pour le gazouillement des *yuen* ¹. Je partis ; je dirigeai ma route vers ces lieux vénérables que les esprits protègent, que les plus brillants nuages couvrent, que les étoiles Ki & Ouei (009) inondent de leurs bénignes influences, & que le Ciel _{p.005} & la Terre embellissent à l'envi, & comblent de leurs dons les plus précieux. J'arrivai enfin dans l'ancien séjour de mes respectables ancêtres. Pénétré de l'idée de leurs vertus sublimes, plein d'admiration pour les bons exemples qu'ils m'ont transmis, enflammé du noble désir de les imiter, j'immolai sur leur tombeau une victime que j'offris en leur honneur. Je fis avec les sentiments les plus tendres au-dedans, & avec tout l'appareil de la vénération la plus profonde au-dehors, ces augustes cérémonies, au moyen desquelles je tachai de leur donner des preuves de mon respect, de ma reconnaissance & de mon amour (010). Ce premier de mes devoirs étant ainsi accompli, je m'assis sur mon trône ; & en présence des grands & des différents mandarins dont j'avais ordonné l'assemblée, je m'exprimai en ces termes.

Quelles difficultés immenses n'ont pas eu à surmonter ces grands hommes, ces hommes d'un ordre supérieur qui ont _{p.006} fondé les différentes dynasties ! Quand je pense en particulier à tous les travaux que mes ancêtres ont entrepris, pour se frayer une route sûre vers le premier trône de l'univers, je ne trouve rien qui soit comparable à leur gloire. Oui, la gloire qui les distingue est véritablement sublime ; c'est

reste, la description du char, des chevaux & de tout le reste n'est ici que pour l'ornement du poème, & pour conformer ce voyage aux voyages des anciens rois chinois. Toutes les fictions de la poésie de ces contrées, ont trait aux usages de l'antiquité, à ceux surtout des premiers empereurs de la dynastie des Tcheou.

¹ Le *yuen* est un oiseau fabuleux qui, dit-on, ne vole que pendant la nuit, & pronostique les vents & la pluie. Son ramage n'est autre qu'un petit sifflement qui ne ressemble en rien au chant des oiseaux. Il est dit dans le *Ché-king* que *le cri du yuen appelle le vent & excite la poussière*, & dans le *Ly-ki*, que *cet oiseau ne chante & ne vole que lorsqu'il fait du vent*.

Éloge de la ville de Moukden

dans le pays de Po ¹ qu'elle a commencé ; dans ce pays d'où Tsée ², fondateur de la dynastie des Yu, répandit les premiers p.007 rayons de cette vive lumière, dont ses successeurs éclairèrent ensuite l'univers ; c'est dans la ville de Hao-king, séjour fortuné de ce fameux Ki, auquel la race des Tcheou remonte comme à sa source ([011](#)).

Je sais que Ping-hiu disait autrefois que la faiblesse était toute entière du côté de l'Orient : je n'ignore pas que Ngan-tchou célébrait le côté de l'Occident, comme étant le séjour de la force ; mais paroles vagues, éloges déplacés ; ou, pour mieux dire, froides ironies, sarcasmes outrés ³. La Chine n'était plus alors p.008 qu'un vain fantôme de ce qu'elle avait été, ses beaux jours avaient disparu, elle était dans les tristes temps de ses crises. Aux troubles qui l'agitèrent d'abord succédèrent les révoltes, & aux révoltes, les guerres cruelles. Douze royaumes indépendants l'un de l'autre, s'élevèrent sur les débris de l'empire abattu ; six princes des moins incapables, ou, si l'on veut, des plus habiles parmi ceux qui régnaient alors, auxquels se joignit peu après un septième ([012](#)), crurent avoir fait un effort merveilleux en le réunifiant sous leurs puissances respectives. Si, comme le Ting ⁴, si,

¹ Le pays de Po était dans le Ho-nan. On prétend qu'il faisait partie du district de Kouei-tê-fou d'aujourd'hui. Kouei-tê-fou est, par la latitude, de 34° 28' 40", sa longitude est de 37' 30" à l'occident de Péking.

² Tsée est le même que Sié, auquel l'empereur Chun, dont il était ministre, donna en souveraineté le pays de Chang, dont Po était la capitale. Treize des descendants de Sié gouvernèrent successivement ce petit État, qui était dans le Ho-nan, jusqu'à Tchengtang, que la voix des grands & du peuple placèrent de concert sur le trône de l'empire. Nous avons pris notre commencement dans le pays de Po, dit le *Chou-king* dans l'article *Y-hiun*. Suivant le *Ché-king*, on donna à Sié le nom de Tsée en même temps qu'on lui donna la souveraineté du pays de Chang.

³ Les Chinois, en composant leurs pièces de poésie qu'ils appellent *fou*, choisissent, comme je l'ai dit ailleurs, tout ce qui peut faire valoir le lieu qu'ils veulent célébrer. Une des figures qu'ils employent de préférence, est celle qu'ils appellent *comparaison* ou *opposition* ; c'est-à-dire qu'ils comparent ou opposent le lieu dont ils ont entrepris de faire l'éloge, à quelqu'autre lieu célèbre, qui aura déjà été chanté. Ainsi ils opposent climat à climat, situation à situation, édifices à édifices, campagnes à campagnes, forêts à forêts, montagnes à montagnes, &c. & si l'endroit, en l'honneur duquel on a déjà fait quelque *fou*, a quelques défauts qui le déparent, ils ne manquent pas de le relever & d'en faire une critique quelquefois outrée, surtout si le moral, le politique ou le civil y entrent pour quelque chose, comme dans l'occasion présente, où l'empereur relève Ping-hiu, Ngan-tchou & les autres, dont on va voir les noms dans le moment.

⁴ Ting est le nom de ces anciens vases de métal que le grand Yu fit construire, & sur lesquels il fit graver la carte de l'empire, divisé en ses neuf provinces, telles qu'il les avait déterminées lui-même, après avoir réparé les ravages faits par le déluge arrivé du temps de Yao. On prétend que ces antiques vases subsistaient encore du temps des Han. Les poètes chinois s'en servent souvent pour objet de comparaison.

Éloge de la ville de Moukden

comme ce vase antique qui ^{p.009} n'est qu'une seule & même masse posant sur plusieurs pieds, l'empire paraissait alors ne faire qu'un seul & même gouvernement, sous l'autorité de plusieurs chefs, il était réellement partagé comme les griffes du tigre, ou les serres de l'oiseau de proie.

C'est en vain que Meng-kien, Ping-tsee, Tay-tchoung & quelques autres auteurs de la même espèce ont employé les termes les plus pompeux, les fictions les plus brillantes & tous les ornements qu'ils ont pu imaginer, pour faire valoir, à l'envi, la cour des rois qu'ils chantaient : c'est en vain qu'ils ont célébré les embellissements de leurs villes, la magnificence de leurs palais, la richesse de leurs appartements, la fertilité de leurs jardins & de leurs campagnes ; ils ne ^{p.010} sauraient faire illusion qu'à ceux qui ignorent l'histoire.

Les merveilles de ce brillant lac, produisant un sel aussi pur que le plus beau cristal ; celles de ce riche puits, source abondante d'une encre de la plus belle teinte ; ces trois larges chemins, ces cinq commodes sentiers par où on aboutissait à un même terme ; tout cela, paroles vagues, discours sans fondement, exagérations outrées ! Je ne m'amuserai pas à les relever ou à les contredire ; encore moins entreprendrai-je de les réfuter. Aux éloges qu'ils ont cru devoir prodiguer à ceux qu'ils regardaient comme des grands hommes, comme des hommes qui illustraient leur patrie & leur siècle, je ne reconnais point un Tchang-houng ni un Ouei-chou ¹. Ce n'est point sur de ^{p.011} pareils fondements que j'appuierai ce que je dois dire. La carte sûre du pays, l'exacte description des lieux, la simplicité de l'histoire, voilà quels seront mes guides ; la candeur des vrais savants, leur éloignement de toute affectation & leur retenue, voilà les modèles que

¹ Il est dit dans le *Koue-yu*, qu'à la dixième année de King-ouang, (l'an 529 avant J.-C.) Lieou-ouen-koung, de concert avec Tchang-houng, voulant bâtir une ville pour les Tcheou, en donnèrent avis aux Tchîn. Il est dit dans le *Tso-tchouen*, que Ouei-chou, du royaume de Tchîn, assembla les grands & les mandarins pour les engager à bâtir une ville pour les Tcheou. Je ne suis pas au fait de l'histoire de Tchang-houng & de Ouei-chou ; mais, par les deux citations que je viens de rapporter, d'après les commentateurs, il me semble que ces deux hommes étaient des traîtres, ou du moins qu'on peut le conclure ainsi : quoi qu'il en soit, l'empereur ne les regarde pas comme des hommes qui méritent des éloges.

Éloge de la ville de Moukden

je tacherai d'imiter. Je sens toutes les difficultés de mon entreprise ; mais je n'en suis point effrayé. L'application & les efforts suppléeront aux talents ; la vérité n'a pas besoin de parure. Si je n'expose quelquefois qu'une seule chose, lorsque je pourrais ou que je devrais en dire cent, ce ne sera certainement pas le sujet qui m'aura ^{p.012} manqué ; c'est moi seul qui manquerai à mon sujet. Ce n'est ici qu'un essai ; le *simple à peu près* doit suffire ¹.

Pour remonter jusqu'à la source primitive de l'auguste race qui a fondé notre empire des Tay-tsing ², il faut se ^{p.013} transporter sur cette montagne que sa figure & la couleur dont elle brille, désignent également (013). Le fameux lac Tamoun occupe une partie de son sommet, les fleuves Yalou, Hountoung & Aihou (014) sortent de son sein pour porter la fécondité dans les campagnes qu'ils vont parcourir ; & les douces vapeurs qui s'élèvent sans cesse de ce lieu charmant, sont sans contredit, celles de la véritable gloire & du solide bonheur. C'est là, c'est sur cette montagne fortunée qu'une vierge céleste, sœur cadette du Ciel (015), ayant goûté d'un fruit que la plus éclatante des couleurs faisait remarquer entre tous les autres, conçut, après l'avoir avalé, & devint mère d'un fils céleste comme elle. Le Ciel lui-même lui donna le nom de Kioro, auquel il ajouta par distinction celui du métal ^{p.014} précieux, & voulut qu'il fut appelé Aisin Kioro ou *Kioro d'or*.

Ou par lui-même, ou par ses illustres descendants, cet enfant merveilleux ne fut pas longtemps sans travailler à l'accomplissement de ses destinées. D'abord il s'occupa tout entier à purifier, à nettoyer, à

¹ Il ne faut pas prendre à la rigueur ce terme de *simple à-peu-près*, dont il semble que l'empereur veut qualifier son poème. Il serait difficile d'ajouter quelque chose à l'éloge qu'il fait de sa patrie ; on en jugera par ce qui suit ; car ce qu'on vient de lire n'est encore que l'introduction ou une espèce d'exorde.

Je prie le lecteur de donner quelque attention à ce que je dirai en notes : Peut-être y trouvera-t-il plusieurs articles qui ne seront pas tout à fait indignes de sa curiosité. Je tacherai d'y faire entrer tout ce qui regarde la nation des Tartares-Mantchous. Elle est assez célèbre aujourd'hui pour mériter d'être connue autrement que par des histoires fondées uniquement sur des bruits populaires, ou sur des satires que quelques auteurs chinois auront faites pour la décrier. À travers les fictions poétiques, on démêlera sans peine les vérités de l'histoire ; parce que c'est sur l'histoire que les fictions ont été faites. Je ne dirai rien que d'après des auteurs dont le témoignage n'est point suspect.

² Le nom de Tay-tsing est celui que les Mantchous ont donné à leur dynastie. *Tay* signifie *grand*, & *tsing* signifie *propre, qui brille, qui est exempt de toute tache*.

Éloge de la ville de Moukden

émonder. Sans se donner aucun relâche, sans prendre aucun repos, il avança sans cesse vers le glorieux terme qui l'attendait. Il se rendit maître de Yéhé (016), de Houifa, de Tchaisien, de Fousi & de quelques autres lieux voisins, bâtit une ville dans le pays de Leao-yang, dont il fit la capitale de son nouveau royaume, & assura, sur ses propres conquêtes, les premiers fondements de tout l'empire oriental (017).

Le Ciel continuant à répandre sur lui ses bienfaits, il continua de sa part à s'en rendre digne. Il mit toujours à profit toute sa fortune, & augmenta le nombre de ses mérites, en même temps que celui de ses belles actions.

p.015 Parvenu à la dixième année de son règne, auquel il avait donné le beau nom de *Providence du Ciel* (018), tous les dangers auxquels son bonheur devait être exposé, se présentèrent à son esprit. Il les supputa, il en chercha les causes, il prit des mesures efficaces pour les éviter. *Cherchons, dit-il, cherchons un lieu où les vapeurs de la mauvaise fortune ne puissent pas m'infester* (019). *C'est en avançant vers le Milieu que je les empêcherai de me nuire. Le pays de Chen-yang m'invite ; c'est là que se trouvent rassemblées les plus bénignes influences ; c'est là que je dois fixer ma cour.* L'exécution suivit de près le projet, la ville de Moukden fut bâtie, & devint un rempart assuré contre toutes les forces de l'Occident (020).

Quoiqu'il soit hors de doute que, dans l'étendue qu'occupent ces lieux, il y ait eu anciennement des villes, des provinces, & même des royaumes ; quoiqu'il soit vrai de dire que, du temps des Tsin & des Han, il s'y établit une forme de p.016 gouvernement qui fut à peu près la même pendant ce grand nombre de siècles qui s'écoulèrent jusqu'au règne des Soui ; quoique, sous l'empire des Tang, encore plus sous celui des Leao & des Kin, ils aient répandu un éclat qui les faisait admirer ; cependant le temps de leur plus grand bonheur, celui de leur plus brillante gloire n'étaient pas encore arrivés. C'est sous les Kioro, c'est sous l'auguste règne de ma famille qu'ils ont commencé ; c'est à Moukden qu'ils ont pris leur accroissement & leur perfection. Oui, c'est en plaçant Moukden sous l'aspect immédiat du dixième degré de la

Éloge de la ville de Moukden

constellation Ouei ([021](#)), que cette heureuse ville a pu recevoir toutes les influences, de la demeure du Tigre, du fleuve de lumière, & enfin de tous les astres bienfaisants qui s'étendent jusqu'aux environs de celle d'entre les étoiles du Nord qui semble fixée dans la partie du Ciel qu'elle occupe. Tel fut, dans les plus beaux jours des Tcheous, le choix qu'on fit du pays p.017 de Lo ; tel fut celui de Tchang-ngan, sous l'illustre fondateur des Han ([022](#)).

J'ai cherché, j'ai supputé, j'ai comparé, disait Chao-pê, c'est le pays de Lo qui s'est offert ; & après plusieurs opérations réitérées, c'est toujours le pays de Lo. C'est à Tchang-ngan, disait au contraire Fong-tsun-kiun, après avoir consulté plusieurs fois les sorts ; c'est à Tchang-ngan que les grandes destinées de Lieou-heou doivent s'accomplir. Quelle différence pourrait-on assigner entre la conduite de mes ancêtres, lorsqu'ils transportèrent leur cour à Moukden, & celle des grands personnages des Han & des Tcheous, lorsqu'ils fixèrent la leur à Tchang-ngan & au pays de Lo ¹ ?

Après avoir porté nos regards jusques dans la région des astres pour connaître p.018 ceux qui dominent sur nous, si nous les abaissons sur la terre, pour examiner les lieux sur lesquels nous dominons ; quels objets agréables pour nos yeux ! quelle douce satisfaction pour nos cœurs !

À gauche, se présente le royaume de Tchao-sien, que nous retenons dans les bornes étroites du devoir, en même temps qu'il nous sert de digue contre les irruptions subites des peuples voisins. À droite, c'est Chanahan qui nous appuie & que nous défendons ² : la montagne de Tchang-pê-chan, comme un rempart inébranlable, nous met à couvert par derrière : mieux qu'un large & profond fossé, la rivière de Leao-choui nous garantit par devant ([023](#)) : la mer, la vaste mer, qui, rétrécissant peu à peu ses bords, s'avance dans nos terres pour y former un p.019

¹ J'ai déjà dit que Tchang-ngan était dans le Chen-si, près de l'endroit où est aujourd'hui Si-ngan-fou, & que le pays de Lo était ce qui forme aujourd'hui le district ou une partie du district de Kai-foung-fou du Ho-nan.

² Le royaume de Tchao-sien est connu sous plusieurs noms ; les Chinois l'appellent Kao-kiu-ly & plus communément Kao-ly-koue les Tartares Mantchous l'appellent indifféremment Tchao-sien & Solho, & nous l'appelons en français le royaume de Corée.

Éloge de la ville de Moukden

golfe non moins fécond en richesses qu'en agréments, est, à elle seule, un des plus ravissants spectacles que la nature puisse offrir. Tantôt, comme un étang tranquille, elle ne laisse voir sur sa surface unie que le plus gracieux azur ; tantôt, avec un léger murmure qui imite les sons encore un peu sombres d'un vent qui veut fraîchir, elle avance & retire alternativement ses eaux ; quelquefois, se courrouçant avec fureur, elle mugit, se gonfle, écume & vient avec précipitation frapper le rivage qu'elle ne peut engloutir ; souvent, par des ondulations successives, dont la forme & l'agitation sont au-dessus de l'art du pinceau, elle semble vouloir fuir & s'épancher en entier, pour se procurer un lit différent de celui qu'elle occupe. Si elle monte, c'est pour descendre ; si elle descend, c'est pour remonter, jusqu'à ce qu'après les changements les plus variés, elle redevienne encore ce qu'elle était auparavant. On dirait qu'elle ne reprend ainsi sa première tranquillité, que ^{p.020} parce que l'astre qui nous éclaire pendant le jour, & les étoiles qui brillent pendant la nuit, sont sur le point de se plonger dans son sein, pour s'y purifier & s'y rafraîchir. Qui pourrait assigner l'origine & les causes de tant de merveilles ! Mais, sans vouloir pénétrer ce qu'il nous serait impossible de décrire, laissons les ondes amères, dans l'immense étendue qu'elles occupent, se jouer ou s'irriter à leur gré, & ramenons notre esprit & nos yeux vers des objets qui ne sont pas moins dignes de notre attention.

Tournés vers la partie du monde par où le soleil commence sa course, nous pouvons parcourir tout ce qui est entre Moukden & le séjour de la nation renommée qui, par une industrie qui lui est propre, sait si bien employer les chiens (024). Si nous nous dirigeons vers l'étoile du Nord, nous pouvons aller jusqu'aux régions fortunées qu'honora le plus illustre des pasteurs (025). Si, partant de nos déserts d'Omohoi, ou des ^{p.021} derniers de nos hameaux d'Otoli, nous nous transportons jusqu'aux extrémités de notre domaine ¹ : que de beautés, que de richesses, que

¹ Dans le livre des véritables usages de Tay-tsou, il est dit :
« À l'est de la montagne de Tchang-pê-chan, est le désert d'Omohoi ; dans le désert d'Omohoi, il y a la fameuse ville d'Otoli, dans laquelle il siégea sur son trône pour la première fois, & appela son royaume du nom de Mantcheou ou Mantchou. C'est proprement dans ce lieu qu'est l'origine de notre empire.

Éloge de la ville de Moukden

d'objets variés ! Dans l'espace de plus de dix mille ly qu'occupent nos possessions, nous trouverons des endroits qui sont remarquables par leur élévation, & d'autres qui le sont par leur profondeur ; nous verrons des lieux où règne une salubre sécheresse, & des lieux qu'une humidité féconde rend fertiles en tout temps ; nous contemplerons des fleuves & des rivières qui roulent majestueusement leurs eaux, des torrents rapides qui se précipitent du haut des montagnes, d'agréables ruisseaux qui serpentent dans ^{p.022} les plaines, des forêts épaisses, impénétrables aux rayons du soleil, des bois touffus qui inspirent une douce mélancolie, de vertes collines, de riantes campagnes qui font naître la joie, & enfin tout ce que la nature a coutume de prodiguer à la terre, sous un ciel tel que celui dont nous avons l'avantage de jouir. Nous admirerons l'étonnante variété des quadrupèdes, des volatiles & des poissons, & plus encore cette diversité merveilleuse qui se trouve dans les arbres, les plantes & les simples de toute espèce. Ne pouvant parler en détail de toutes ces choses, je me contenterai d'en rappeler quelques-unes, & en les rappelant, je ne suivrai d'autre ordre que celui qui se présentera de lui-même à mon esprit.

Montagnes ! c'est par vous que je commence. *Montagne de fer, montagne brodée*, vous ne vous montrez de si loin, que pour diriger les pas du voyageur ; vous ne présentez une forme & des ^{p.023} couleurs si singulières, que pour suspendre sa fatigue & le récréer ; vous êtes un signal non équivoque de la route qu'il doit tenir pour parvenir sans obstacle au doux terme de son repos. *Montagne au sommet uni, montagne du dragon qui se rend, montagne au pic boisé, montagne porte de pierre, montagne mère des eaux orientales, montagnes couple du midi*, vous ferai-je envisager par tout ce que vous offrez de majestueux, de brillant, de gracieux & de tendre, ou par ceux de vos spectacles qui inspirent la tristesse ou la terreur ? Non, il suffit de vous nommer pour vous faire connaître ([026](#)). C'est en vain que je voudrais essayer de décrire ces amphithéâtres couverts d'une agréable verdure,

Du reste, la fameuse ville d'Otoli était un simple hameau que les Mantchous entourèrent de murailles.

Éloge de la ville de Moukden

qui vous décorent presque en tout temps, ces perspectives ravissantes qui présentent dans le lointain une pente presque insensible, sur laquelle les yeux peuvent se promener sans cesse, avec un plaisir toujours nouveau, ces monticules groupés qui semblent se reproduire de distance ^{p.024} en distance ; ces eaux pures qui, tombant par cascades multipliées, vont par diverses routes se rejoindre enfin dans la plaine pour y former des fleuves, des rivières & une multitude infinie de ruisseaux ; c'est en vain que je voudrais représenter ces hautes & épaisses croupes qui cachent au loin la lumière du soleil pendant le jour, & la clarté de la lune pendant la nuit ; ces pointes orgueilleuses, qui, après avoir percé les nues, s'élèvent encore pour pouvoir atteindre à la hauteur du ciel : c'est bien plus inutilement encore que je m'efforcerais à tracer l'image de ces creux enfoncés, de ces cavernes ténébreuses, de ces fentes énormes, de ces rochers hérissés, de ces précipices affreux dont on n'ose approcher, de ces gorges dangereuses qui inspirent la crainte, & de ces gouffres profonds qui font horreur à voir. Quelle éloquence assez vive, quel pinceau assez hardi, pourraient ébaucher, pourraient désigner même une partie de ce que vous offrez dans les deux ^{p.025} genres ? Vous êtes au-dessus de toute expression ; seules, vous pouvez, en vous montrant, nous donner l'idée de ce que vous êtes.

Si les beautés qui vous distinguent sont contrastées par des objets qui semblent vous dégrader à nos yeux, c'est parce que vous n'êtes pas uniquement pour le plaisir & l'utilité de l'homme. La brute qui presse la terre avec ses pieds, le reptile qui se traîne, le volatile qui fend les airs, doivent aussi trouver chez vous où se retirer & de quoi se nourrir : enfants de la nature, de cette mère universelle qui veille sur tout, ils ont tous également droit d'en être protégés. Ouvrez-leur donc, ô montagnes, ouvrez-leur votre sein ; que vos précipices & vos cavernes soient le repaire des plus féroces d'entre eux ; que vos creux & vos rochers escarpés servent de retraite aux autres ; soyez un asile pour tous ; multipliez vos productions pour leur nourriture ; laissez couler

Éloge de la ville de Moukden

vos claires eaux pour les désaltérer. ^{p.026} Nous n'en sommes point jaloux ; nous vous en admirons davantage.

Mais, quels sont ces hôtes farouches qui préfèrent un pareil séjour à celui de nos plus riantes campagnes ? Il en est de toutes les figures, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de toutes les espèces : nommons-en quelques-uns.

Le Tigre ; à ce nom, qui ne reconnaît le roi des quadrupèdes (027) ? sa force, son adresse, son agilité, sa démarche fière, ses yeux étincelants, tout dénote en lui qu'il est fait pour dominer sur tous.

Moins fort, moins gros, moins agile, mais plus féroce & plus cruel que le tigre, le léopard tient le second rang (028). Après lui, viennent les deux espèces d'ours, le levou & le nasin (029). Le premier, après s'être tenu caché pendant tout l'hiver, ose enfin se montrer au commencement du printemps, pour aller chercher une nourriture dont il ne peut plus se passer, après une abstinence de plusieurs mois. Sa figure a quelque chose de celle du ^{p.027} sanglier. Le second : quel monstre ! il fait horreur. Il a le corps épais, la tête longue, les jambes hautes ; des taches manuelles & rousses marquent irrégulièrement son rude poil ; une force prodigieuse, une férocité sans égale le distinguent des autres animaux. Assez fort pour abattre les arbres, il les met en pièces, & trop féroce, il ne se plaît qu'avec lui-même. Mais écartons un pareil objet ; il ne saurait faire naître que de tristes idées.

Le cheval & le mulet sauvages nous en fourniront de plus agréables (030). Voyons-les s'élancer dans la plaine, grimper sur les montagnes, descendre dans les vallons, ambler, trotter, courir à perte d'haleine, puis se reposer, paître & bondir de mille manières, en se jouant sur l'herbe. Dans ce manège naturel, quelle finesse, quelle légèreté, quelle grâce ! Ah ! pourquoi faut-il qu'ils soient indomptables ? pourquoi ne sauraient-ils s'accoutumer à recevoir un frein ? Nous aurions dans les ^{p.028} uns des chevaux sans prix, & dans les autres, des mulets infatigables. Le cerf, le daim, le kio & cette espèce de civette (031), que nous voyons si souvent se transporter d'un lieu à un autre avec tant de

Éloge de la ville de Moukden

rapidité, ne les surpassent point en vitesse ; ils ne les égalent pas, & restent bien loin derrière eux. J'ai déjà prévenu sur le peu d'ordre que je devais garder, en rappelant les productions de tous les genres qui se trouvent dans ces climats. Je ne me contrains donc plus, & je vais indiquer le reste des quadrupèdes, tels qu'ils se présenteront.

Les deux espèces de loups, le niohe & le tcharhou (032). Ce chameau singulier, que sa petite taille distingue des autres, & auquel on donne un nom qui semble le ranger encore parmi les habitants des forêts (033) : une seule éminence ronde & charnue s'élève sur son dos en forme de bosse ; il est léger à la course ; infatigable dans le travail, il peut, sans ^{p.029} épuiser ses forces, supporter une longue faim.

Le solitaire renard qui ne se fie pas même à ceux de son espèce ; le dormeur malahi, le manguisou & l'elpihé (034). Le lièvre qui ne saurait marcher autrement que par bonds (035). Ce rat qui s'ensevelit dans la terre dont il fait son unique élément (036) ; cet autre rat, émule des oiseaux, qui, avec des ailes sans plumes, se soutient dans les airs suffisamment, pour pouvoir, malgré la pesanteur de son corps, voltiger d'arbre en arbre, de rocher en rocher (037). Le kourené qui fait la guerre aux rats ; la magnifique zibeline, dont la brillante parure fait tant de plaisir à voir (038).

Finissons cette énumération déjà trop longue. Je sais que je n'ai pas fait mention encore de ces animaux utiles, familiers & bons, dont il n'est personne qui ne connaisse la figure, l'usage & les qualités. Ils sont dans nos villes & dans nos villages, dans nos campagnes & dans ^{p.030} nos hameaux ; ils sont dans nos maisons mêmes & au milieu de nous ; ils peuplent sous nos yeux, ils se multiplient pour nos besoins ; ils nous servent, ils veillent à notre sûreté, ils nous habillent, ils nous nourrissent. À ces lignes qui ne reconnaît le bœuf, le mouton, le cheval & tous les animaux domestiques. Je passe aux volatiles.

Si je nomme le faisan & le noutourou (039) avant les autres, ce n'est pas que je croie que, par la beauté de leur plumage ou le parfum exquis de leur chair, ils méritent la préférence sur tous. Le grand

Éloge de la ville de Moukden

nombre qu'on m'en offre chaque année en tribut, joint au plaisir & à l'utilité que retirent mes vassaux de la chasse qui leur procure ces animaux, est un souvenir que je me rappelle toujours avec la plus douce satisfaction.

Je ne fais pas moins de cas des différentes espèces d'oiseaux aquatiques, qui fréquentent nos lacs, nos rivières & nos ruisseaux. Les oies (040) les canards (041) ^{p.031} & les hérons de couleur d'azur (042) qui, par leurs cris perçants & leurs battements d'ailes réitérés, semblent vouloir intimider ou mettre en fuite les autres ; mais le ouëitchoun (043), le pouléhen (044) & le tigre d'eau (045) ne s'en épouvantent point. Le koutan au grand jabot (046), & le ouakan au cou tortueux (047) n'en sont que plus attentifs à épier leur proie.

Non loin de ces lieux humides, on voit la tourterelle (048) qui semble toujours se plaindre, le tchipin (049), qu'on prendrait pour une hirondelle, s'il était d'une couleur moins sombre, le pivert (050) qui perce avec son bec l'écorce des arbres, la pie, si connue par son plumage & par son caquet, cette espèce de cigogne au plumage cendré, qui ne saurait prendre son vol, sans en avertir par des cris étourdissants (051), cette espèce d'épervier qui chasse si bien le lièvre (052), le silmen qui ne fait la guerre qu'aux petits oiseaux (053).

^{p.032} Plus près des montagnes, on voit le tamin (054), dont les plumes nous sont si utiles pour aider nos flèches à fendre les airs. On voit aussi l'Itoulhen (055) qui peut le disputer à l'épervier, le hoo-han (056) qui serait un véritable héron, si la couleur de ses ailes & de presque tout son plumage n'était d'un blanc mêlé de rouge, & le koulin (057) qui ne quitte jamais sa compagne. Les bords humides des rivières, les environs des étangs & des lacs sont les délices de la plupart de ces oiseaux ; mais la caille jaune (058) n'a pas renoncé à ses anciennes inclinations ; elle aimait la terre, elle y creusait sa demeure ordinaire, lorsqu'elle n'était encore que rat ; elle se plaît encore dans la terre, elle ne la quitte presque jamais, quoiqu'elle soit devenue oiseau.

Éloge de la ville de Moukden

Le niongniaha blanc (059), au contraire, semble dédaigner la terre, il s'en éloigne le plus qu'il peut, & ne vole jamais si bien que lorsqu'une abondante ^{p.033} rosée se change en petits glaçons sur la surface de son duvet.

Le terrible chonkon (060) qui se plaît surtout sur les bords du fleuve du Dragon Noir, & ne craint pas de se frayer des sentiers à travers les plus épaisses forêts. C'est en vain que les oies & les lièvres s'y réfugient comme dans un asile sûr contre ses poursuites ; par son adresse & par son agilité, par le bruit qu'il excite avec ses ailes, il les pénètre d'effroi, & leur fait prendre la fuite vers des lieux où il lui est plus aisé de les atteindre & d'en faire sa proie.

Je ne parlerai point des différentes sortes de pigeons, ni des moineaux, ni des autres oiseaux d'une plus petite espèce. Le bec de cuivre (061), le trompeur des roseaux (062) & le mal-peigné (063) sont les derniers que je nomme. Je sais qu'il en est d'autres encore, tels sont ceux qui ne font, pour ainsi dire, que raser la terre, ceux qui, par un vol hardi s'élèvent jusqu'au plus haut des ^{p.034} airs, ceux qui fréquentent les eaux, & ceux enfin qui ne se plaisent que dans les montagnes & dans les forêts dont je n'ai fait aucune mention : on peut y suppléer sans peine. Je vais entrer dans un autre détail, celui des plantes.

L'auronne (064) qui couvrirait bientôt toutes nos campagnes, si on ne la reléguait dans les terres incultes & dans les déserts, quoique très commune, n'en mérite pas moins notre estime. La douce odeur qu'elle répand, les bons effets qu'elle opère, devraient, ce me semble, la mettre à couvert de l'extrême rigueur qu'on exerce à son égard.

La caustique armoise (065), qu'on n'emploie jamais inutilement. La savoureuse oktchiha (066) ; l'utile roseau (067) dont on fait des nattes si bien tissées ; le tarhoua qui ne lui cède en rien (068) ; les deux espèces de flûtes, qu'une tige droite, unie & légère, ont sans doute fait ainsi nommer (069) ; le jonc dont on couvre avec tant d'avantage les ^{p.035} rustiques toits de nos hameaux (070) ; le nono qui ressemble si

Éloge de la ville de Moukden

fort à l'oignon, quoiqu'il ne croisse que dans les eaux (071) ; le tchi, non moins utile à l'art de donner les couleurs, qu'à celui dont l'objet est de rendre la santé (072) ; le gracieux pouilha, dont les épis, en forme de houppes, sont agréablement variés par des taches de différentes couleurs (073) ; le mailan qui sait le jour & l'heure (074) ; & le moukin qui n'oublie point les saisons (075) ; telles sont les plantes les plus ordinaires qui croissent d'elles-mêmes dans nos climats.

Il en est une que je n'ai pas encore nommée, parce qu'elle n'a point de nom propre (076) ; de sa tige sortent des branches qui, en se partageant, ne forment des rameaux que de trois en trois ; & ces rameaux, toujours triples, sont ornés de feuilles, qui ne croissent jamais que de cinq en cinq. La plus précieuse substance de la terre se ramasse autour d'elle pour la nourrir ; c'est la reine des p.036 plantes, c'est cette plante dont la vertu serait de rendre l'homme immortel, s'il avait été donné à l'homme de pouvoir l'être.

Moins précieuses, moins salutaires, mais plus communes, une foule d'autres concourent de concert à nous préserver des maux cruels qui n'empoisonnent que trop souvent nos jours. Les maladies dont elles nous délivrent, la santé qu'elles nous procurent, me rappellent en particulier le fiélésou (077) qu'on ne distingue qu'à peine du *pied de taureau*, & qu'on confond presque toujours avec la *queue de cheval* ; le niantchiri (078), cette espèce d'absinthe, dont la fleur printanière semble remettre sous nos yeux celle du froid nénuphar ; le pien-hiu (079) qui borde nos chemins ; le ting-ly (080) dont les graines servent à tant d'usages ; le li-ché (081), cette utile semence du mailan ; & enfin cette parasite (082) affamée, qui dédaignant la terre, dont elle méprise les sucs, va chercher au-dessus d'elle une nourriture plus abondante & mieux p.037 préparée : des filaments innombrables qu'on prendrait pour autant de fils d'or, la lient indissolublement aux plantes qu'elle dévore.

Après avoir parcouru les campagnes, après avoir erré sur les bords humides des rivières & des étangs, entrons un moment dans nos forêts, pour y admirer les merveilles d'un autre genre, que la nature nous offre dans quelques-uns des arbres qui les embellissent. Le tchaktan (083),

Éloge de la ville de Moukden

de la classe des hauts pins, nous invite à observer, en passant, la singularité de ses feuilles pointues, qui sortent d'une même gaine, toujours au nombre de cinq. Le sombre mailasoun (084), cette espèce de cyprès, qui pousse sa vie jusqu'au-delà de cent siècles, fixera plus longtemps nos regards. Ses branches touffues s'étendent horizontalement ; placées les unes au-dessus des autres, à distance toujours égale, elles forment des couches symétriques, qui paraissent autant de cercles, dont les rayons, partant du tronc, p.038 comme de leur centre commun, vont tracer en s'écartant, les différents points d'une même circonférence. La lumière du jour ne saurait pénétrer à travers son épais feuillage ; il garantit des ardeurs du soleil le vert acacia (085), il embellit le pâle saule, en le couvrant de son ombre (086), & la terre autour de son pied n'est jamais sans une moite fraîcheur. Plus loin, nous trouverons le frêne altier (087) qui, après quatre-vingts siècles, n'est encore que dans son printemps ; le mousiha qui doit à son inutilité (088) la longue vie dont il jouit ; l'abricotier & le pêcher (089) qui présentent tout à la fois des couleurs si vives & si tendres ; le blanchâtre hang-ki (090) qui ne vient jamais seul ; le jaune korkin (091) dont le bois nous est si utile ; l'enirhen (092) dont les tiges flexibles peuvent être autant de ces instruments qui entretiennent ou qui réveillent la diligence de nos chevaux ; le mûrier (093) qui, avec ses feuilles tendres, nourrit délicieusement les insectes qui font la soie ; & p.039 une foule d'autres dont je ferais ici mention, si d'autres objets ne me rappelaient ailleurs : car ce n'est pas la terre seule qui nous prodigue ses dons ; le liquide élément ne répand pas moins sur nous ses bienfaits, & nous n'avons pas moins de sujets à observer & à admirer dans les productions qu'il nous offre, que dans celles dont je viens de retracer un léger souvenir.

Poissons, coquillages, monstres marins, sortez, s'il se peut, de votre humide séjour, & montrez-vous sans crainte, pour fixer un moment nos regards... Mais non : le spectacle que vous formeriez n'est pas fait pour être vu dans son ensemble. Indiquons-en du moins quelques-uns rapidement.

Éloge de la ville de Moukden

Le moutchouhou (094), avec ses écailles dorées au nombre de six fois six, passera pour cette fois le premier. Serait-ce donc en vain qu'on l'aurait décoré du titre de roi des poissons ? Le haihoua (095) auquel une graisse trop abondante n'ôte rien ^{p.040} de son goût exquis ; le tchêlou (096) qui a les yeux rouges, & l'anvouan (097), remarquable par son corps mince & plat, mais plus encore par la finesse de ses écailles & par les taches de différentes couleurs dont elles sont parsemées, lui céderont sans peine une prééminence qu'ils ne sauraient lui disputer.

Après eux, nous pouvons faire connaître le sarhantchi (098) qui a ses temps fixes pour son arrivée & pour son retour ; l'ongochon (099) à qui la rivière de Mei-to-ho doit sa célébrité ; le takou & le tafaha (100), que quelques légères différences font appeler de différents noms, quoiqu'ils soient de la même espèce ; l'argentin nisiha (101) qui se plaît tant sur la surface des eaux, & le disgracieux ootcha qu'on prendrait pour un tronçon flottant (102).

Le houara (103) mérite de notre part une plus particulière attention ; les écailles qui couvrent son corps ont des taches noirâtres dispersées irrégulièrement, les ^{p.041} deux côtés de sa tête sont percés de sept trous, qui gardent entre eux un arrangement semblable à celui des sept étoiles du Nord ; sa force n'est rien moins qu'ordinaire ; & parce qu'il la met en usage, conjointement avec la ruse, elle lui assure un certain empire parmi les habitants des eaux. Toujours d'accord, toujours intimement unis, le mâle & la femelle, accompagnés de leurs petits, font une guerre cruelle aux autres poissons. Ils les attirent & les repoussent alternativement ; ils leur donnent la chasse, les poursuivent, les pressent, les resserrent, les enveloppent ; ils s'élancent sur eux & les dévorent de concert, comme une proie qui leur appartient en commun. Par un instinct qui leur est propre, ils ne manquent jamais, pendant la nuit, de se tourner vers a partie du monde qui est opposée au midi : on dirait que c'est pour rendre hommage aux sept étoiles du Nord dont ils portent l'ineffaçable empreinte.

Éloge de la ville de Moukden

Moins singulier que le houara, & connu ^{p.042} de tout le monde l'atchin (104) ne doit pas nous arrêter ; mais le laha (105), l'ouyachan (106), le touara (107) & le meihetou qui ressemble au serpent (108), nous rappelleront un souvenir qui doit nous être cher ; c'est celui des heureux temps de notre simplicité primitive. En offrant à nos yeux leur peau sans écailles, souple, mais forte, lisse & même un peu luisante, ils nous font voir l'utile matière dont nos ancêtres se servaient pour faire les plus précieux de leurs vêtements. Ô vous qui ne dédaignez pas de les imiter, puissiez-vous les prendre encore longtemps pour vos modèles !

Combien d'autres poissons utiles ou singuliers nos rivières & nos mers ne nous offrent-elles pas encore ? J'y vois le calfini (109) qui n'est que la moitié de lui-même ; le toubéhé (110), qu'une marche inégale & des sauts souvent réitérés montrent & font disparaître dans un même instant ; le toulan (111) dont les dures nageoires & la peau raboteuse ^{p.043} servent à polir & à orner nos armes ; le niomochon (112), qu'on ne doit offrir aux ancêtres qu'après que le maître des cérémonies, l'ayant enfilé dans du bois de saule, l'aura mystérieusement fait rôtir ; l'ihan (113) à tête de bœuf, dont la mesure de dix pieds n'excède pas la longueur ; le kialtou (114), qu'on prendrait pour un long ruban ; le chevelu nioméré (115) qui peut s'attacher aux rochers ; & le hataha, dont la bouche paraît armée d'un crochet de fer (116). J'y vois encore le sangoutchi (117), le cheval marin (118), l'âne de mer, le keouchen (119), le marsouin (120), le lekerhi (121), le houetchi (122) & tant d'autres qui se jouent au milieu des flots, qui les traversent lorsqu'ils sont le plus courroucés, qui s'élèvent avec les vagues & se précipitent de même dans les profonds abîmes qu'elles ouvrent. Quel spectacle ! quels objets ! ils sont plus que suffisants, sans doute, pour exciter notre curiosité, pour la contenter & la satisfaire ; mais ^{p.044} le dragon vert, lorsqu'avec sa crinière hérissée, il forme des nuages sur la surface des eaux (123), mais le rouge mahoulou (124), quand, avec sa queue tortueuse, il soulève ou abaisse les ondes, les apaise ou les irrite à son gré, nous étonneront, nous raviront d'admiration.

Éloge de la ville de Moukden

Ce serait ici le lieu de parler des coquillages ; tout ce qui les constitue, leur solidité, leur éclat, leur variété, leur grand nombre, n'embellissent pas moins la nature dans les lieux que nous possédons, que tout ce dont j'ai fait mention jusqu'à présent. Brillante nacre (125), vous représenterez pour tous les testacées ! Ouvrez vos précieuses écailles, & laissez-nous voir les globes plus précieux encore que vous renfermez ; vous, surtout, qui pouvez compter une longue suite d'années d'une tranquille vie, montrez-nous ces magnifiques perles que vous avez travaillées avec tant de succès.

Telles sont à peu près les principales productions dont la nature daigne nous enrichir. Le Ciel qui nous couvre brille des neuf sortes d'éclats ¹ ; la Terre qui nous porte renferme, dans son sein, les principes de tous les trésors ; elle les met en œuvre, elle les perfectionne, elle nous les distribue libéralement, suivant nos besoins ou nos désirs. La cultive-t-on, pour en obtenir ce qu'elle ne produirait pas d'elle-même ? elle rend toujours au centuple ce qu'on lui confie, & ce qu'elle rend n'est jamais au-dessous du bon ². Elle embrasse Hai-tcheng (126) ; elle s'appuie sur Kai-ping (127) elle s'étend sur Leao-yang ; elle s'unit avec p.046 Siuen-tcheng ³. La rivière de Kounéhé (127) lui sert de ceinture, & le pays d'Inden (128) est le pan le plus précieux de sa robe d'honneur ⁴. Les chemins qui la traversent sont droits, spacieux, unis & bien distribués ; les sentiers qui la bordent sont commodes, utiles & pleins d'agréments. Tout ce qu'il y a de bon, tout ce qui est excellent se trouve là rassemblé. C'est le foyer où se réunifient les éléments de la gloire & du bonheur ; c'est la forge où ils

¹ Je ne trouve nulle part ce que c'est que ces neuf sortes d'éclats. C'est une allusion aux paroles d'un poète, citées dans le *Chou-king*, & rapportées dans le commentaire. Les voici : *Les nuages de différentes couleurs font paraître différemment le soleil : le rouge qui borde l'horizon répand neuf sortes d'éclats.*

² *Pour ce qui est des terres de labour*, dit le texte expliqué à la lettre, *elles produisent abondamment, &c. le premier & le second degré de bon, &c.*

³ Je ne sais trop si l'auteur personnifie ici la terre de Moukden. Le lecteur donnera à la figure qui est employée le nom qu'il jugera à propos ; j'ai taché de traduire à la lettre.

⁴ *Le pan le plus précieux de sa robe d'honneur* est appelé en manchou atasoun, & en chinois kin. C'est la partie de l'habit qui est en devant. Il est impossible de l'exprimer en notre langue.

Éloge de la ville de Moukden

se purifient ; c'est le canal par où ils sont distribués dans le reste de l'univers.

Le roi suprême qui domine sur tout, voulant donner aux hommes des marques de sa tendresse pour eux, jeta du haut ^{p.047} des cieux quelques regards sur la terre. Tourné vers l'orient, il vit cette aimable région, la rétablit dans son ancienne splendeur, & en fit le premier apanage de la race des Tay-tsing. C'est ainsi que, par une faveur semblable, il distingua autrefois l'illustre race des Han, lorsqu'il leur accorda le pays de Pei-foung ¹.

Comblé des bienfaits du Ciel, l'auguste fondateur de notre empire mesura son nouvel héritage dans toutes ses dimensions. Un style, posé perpendiculairement sur une surface unie, lui fit connaître, par la longueur de son ombre, la hauteur de l'astre qui nous éclaire ; & il en conclut l'élévation du pôle sur ^{p.048} l'horizon. Au moyen de la toise, de la sonde, de l'équerre & du compas ([129](#)), il fixa la position des lieux, il désigna la valeur intermédiaire de leurs distances mutuelles ; il détermina la largeur des fleuves & de rivières, la profondeur de leurs eaux, la direction & la rapidité de leurs différents cours. Il avait commencé ces opérations utiles par des hymnes propitiatoires ; il les termina par des cantiques d'acclamations ².

^{p.049} Sous son règne fortuné, les différents usages furent établis, les lois furent promulguées, on perfectionna la forme du gouvernement. Dès lors la cour orientale parut comme un nouveau soleil qui se levait du milieu des plus brillants nuages, & qui, en commençant sa course,

¹ Le pays de Pei-foung est celui où Lieou-pang, fondateur de la dynastie des Han, commença sa fortune. C'est Kao-tsou ou Kao-ty qui monta sur le trône, l'an 206 avant Jésus-Christ, après avoir détruit la dynastie des Tsin & toute la foule des prétendants à l'empire. Pei-foung était près de l'endroit où est aujourd'hui Houei-tcheou-fou du Kiang-nan.

² Tout ce qui est dit dans le texte fait allusion aux anciens usages que pratiquaient les fondateurs de dynasties, après qu'ils étaient paisibles possesseurs du pays qu'ils regardaient comme le fondement sur lequel ils voulaient élever leur empire. Ils se mettaient au fait de la position des lieux, de la bonté du terrain, de la profondeur & de la largeur des rivières, ils observaient le soleil & les étoiles pour déterminer l'élévation du pôle sur l'horizon, ils mesuraient géométriquement, ils se conduisaient en un mot de la même manière qu'ils auraient pu faire, s'ils étaient arrivés dans un pays totalement inconnu. Ils commençaient leurs opérations par des hymnes & les finissaient par des cantiques. C'est alors seulement qu'ils le regardaient comme leur appartenant en propre.

Éloge de la ville de Moukden

éclairait déjà l'univers de la plus vive lumière. Je l'ai déjà dit, & je le répète avec plaisir. La dixième année de la *Providence du Ciel* était marquée pour servir d'époque au plus mémorable de tous les événements, à celui du moins dont je rappelle, avec plus de tendresse, le précieux souvenir (130). Le grand Tay-tsou l'avait prévu, il s'y était préparé, il n'attendait que les circonstances favorables pour le faire éclore. Les vues sublimes qui le dirigent, les puissants motifs qui l'animent lui font abandonner un lieu dont il faisait ses plus chères délices. Il s'avance vers Chen-yang, il y arrive, il y fixe sa cour. N'en soyez point jaloux, aimable Ynden, pays p.050 fortuné auquel nous sommes redevables des prémices de notre bonheur ! C'est pour vous rendre encore plus illustre ; c'est pour affermir & perpétuer votre puissance, c'est pour vous rendre toujours plus digne du nom que vous portez (131) qu'il s'éloigne de vous. Oui, c'est à pas de géant que mes augustes ancêtres vont désormais courir dans la carrière de la gloire. Ils commenceront, ils ébaucheront, ils perfectionneront, ils conduiront à sa fin le grand ouvrage auquel ils sont destinés. C'est à l'illustre Tay-tsong qu'il est réservé de le couronner (132).

La cinquième année de son règne, il mesure de nouveau le Ciel & la Terre ; il les prend l'un & l'autre pour règle dans ce qu'il entreprend ; il parcourt des yeux Chen-yang, il le considère avec attention, il le détruit, il le relève, il l'augmente, il l'agrandit, il en dirige l'aspect. Sur des fondements solides, il bâtit de nouveaux murs, il les embellit, il les fortifie, il élève des bastions & des tours ; p.051 c'est une nouvelle ville, c'est Moukden qui paraît ¹. Huit grandes portes qu'il fait ouvrir dans la totalité du contour des murs, y donnent une entrée libre aux huit principaux vents ; neuf grands chemins, disposés avec avantage, en rendent les avenues pleines d'agréments & de commodités ². Du côté

¹ Suivant ce qu'on vient de voir, Moukden ne date que de la cinquième année de Tien-tsong, c'est-à-dire de l'an 1631 de l'ère chrétienne.

² Houai-nan-tsee dit que les huit portes désignaient les huit principaux vents, chez les anciens dont il parle. Dans le livre des usages de la dynastie des Tay-tsing, il est dit : La ville de Moukden a huit portes, deux au midi dont l'une s'appelle *la porte par où s'introduit la multitude des vertus*, & l'autre, *la porte qui donne entrée à la protection du Ciel* ; deux à l'est, dont l'une est appelée *la porte des attentions pour ce qui est près*, & l'autre, *la porte des soins de l'intérieur* ; deux à l'ouest, dont la première est la

Éloge de la ville de Moukden

du midi, un ^{p.052} peu plus loin que le faubourg, il érige, dans un vaste terrain, un temple en l'honneur du Ciel. Les hautes & solides murailles dont il l'entoure ont une forme ronde, l'autel qu'il y dresse, est un autel rond. D'un côté, sont les appartements du jeûne & des expiations ; de l'autre sont ceux où l'on dépose ce qu'on doit offrir ¹. Tout y est propre, tout y est auguste, tout y est conforme à la majesté du lieu.

On dispose, on range par ordre les instruments sacrés ; on prépare les soieries & les vases précieux ; on apporte les matières combustibles dont on fait un monceau ; déjà la fumée s'élève dans les ^{p.053} airs, la flamme brille, les sons mélodieux de la musique yun-ho se font entendre, la victime paraît. Ornée de guirlandes, elle s'avance à pas lents, elle mugit, elle arrive ; on l'immole, on l'offre, on brûle les parfums. Daignez, ô Ciel, daignez recevoir ce sacrifice en odeur de suavité ².

porte de la tendresse pour ceux qui sont éloignés, & la seconde, la porte qui introduit les peuples étrangers qui viennent rendre hommage ; deux au nord, dont l'une est appelée la porte des victoires qu'ont remportées le bonheur & la force, & l'autre, la porte honorable de la terre. Il est dit dans le Eulh-ya, les neuf endroits par où l'on peut aboutir aux neuf points principaux de la terre s'appellent les neuf grands chemins. Tout ceci fait allusion aux anciennes poésies.

¹ Il est dit, dans le *Tcheou-ly*, que le temple dans lequel on veut honorer le Ciel, & l'autel sur lequel on doit offrir, doivent être ronds. La raison de cela, disent ceux qui ont expliqué le *Tcheou-ly*, est que le temple dans lequel on veut honorer le Ciel doit être une espèce de représentation du Ciel.

² Il parle ici de l'établissement du Tien-tan, à l'imitation du Tien-tan des anciens Chinois, des cérémonies qu'on y fait, & de ce qui a rapport au sacrifice qu'on offre au Ciel. Je vais rapporter ce que disent les commentateurs.

« C'est pour honorer le Ciel que les fondateurs des anciennes dynasties élevèrent un autel rond, & c'est sur cet autel qu'ils lui offrirent des sacrifices, le propre jour du solstice d'hiver.

Il est dit dans l'article Ki-fa du Ly-ki :

« Faire consumer par le feu des matières combustibles en l'honneur du Ciel, c'est offrir un sacrifice au Ciel.

Dans le *Tcheou-ly*, il est dit qu'il y avait dans le Tien-tan,

« six ustensiles de pierre de yu qui avaient chacune leur couleur particulière ; ils étaient d'usage pour les sacrifices qu'on offrait au Ciel, à la Terre & aux quatre parties du monde. La pierre verte était consacrée pour les sacrifices qu'on offrait au Ciel ; la jaune, pour les sacrifices offerts à la Terre ; la pierre violette était pour l'est, la blanche, pour l'ouest, la noire, pour la partie du nord, & la rouge, pour celle du midi. Sur chacune de ces pierres, on mettait une victime de même couleur.

Ce qui vient d'être rapporté n'est pas tiré du texte du *Tcheou-ly*, mais de l'explication ou du commentaire de ce livre. Dans l'article *Ta-see-yo* du même *Tcheou-ly*, il est dit :

« On employait une flûte faite d'un seul tuyau de bambou, un kin & un ché de yun ho ; on dansait la yun-men, & sur un autel rond, élevé sur la terre, on offrait au Ciel le jour du solstice d'hiver.

Le kin & le ché sont deux instruments de musique à cordes de soie. Yun-ho est le nom d'un pays. Yun-men (portes des nues) est le nom d'une danse.

Il est dit dans le *Ly-ki* que

Éloge de la ville de Moukden

p.054 À ce premier hommage, il en ajoute un second ; c'est celui qu'il rend à ses ancêtres. Une salle particulière est uniquement destinée à ce pieux usage. Il s'y transporte avec respect ; dans un profond recueillement, il tâche de se représenter tous ceux qui lui ont transmis successivement la vie dont il jouit ; &, comme s'ils étaient présents & qu'il les vît de ses yeux, il se prosterne à leurs pieds, pour leur témoigner sa reconnaissance. Ce n'est encore là qu'un p.055 commencement des marques de tendresse qu'il veut leur donner. Il doit marcher sur la rosée, il doit fouler la gelée blanche ¹. Au printemps & en automne, il ira sur leurs tombeaux faire, en l'honneur des cendres qu'ils renferment, les lugubres cérémonies qui peuvent les honorer. Quand il leur offrira le bouillon d'une chair proprement lavée & cuite dans une eau sans mélange ; quand il versera p.056 ce vin pur, non encore fermenté ; ah ! c'est alors que Ouen-tsou, que Chen-tsong ne dédaigneront pas de descendre eux-mêmes pour témoigner leur satisfaction ².

« lorsqu'on offrait au Ciel & à la Terre, on ornait les cornes du bœuf avec des guirlandes faites en forme de châtaignes, & que ces guirlandes étaient faites avec de la soie non travaillée. Le propre terme est, avec le cocon des vers à soie, &c.

¹ — Dans l'article *Ki-y* du *Ly-ki*, il est dit :

« lorsque la brume & la rosée tombent, le sage va les fouler aux pieds, & il montre au-dehors la tristesse dont il est pénétré au fond du cœur...

Lorsque la gelée blanche couvre la surface de la terre,

« le sage va marcher dessus, & à chaque pas qu'il fait, son cœur est aussi touché que s'il voyait de ses propres yeux tous ses ancêtres expirant.

Tout cela signifie qu'au printemps & en automne, on doit aller au lieu de la sépulture des ancêtres, pour faire, sur leurs tombeaux, les cérémonies accoutumées.

— Le jour de la cérémonie, dit encore le *Ly-ki*,

« dès qu'on entre dans l'appartement, il faut se représenter ses ancêtres, comme étant actuellement sur leur trône. Lorsqu'on fait le tour (apparemment de l'appartement), & qu'on sort de l'appartement, il faut se les représenter comme si on les voyait aller & venir, comme si on entendait le son de leur voix, &c.

² — Dans l'article *Ta-tsong-pe* du *Tcheou-ly*, il est dit que, dans l'endroit où l'on doit offrir aux ancêtres, il faut faire bouillir la viande après l'avoir proprement lavée.

— Dans l'article *Yo-ki* du *Ly-ki*, il est dit :

« le jour de la grande cérémonie, on offre du vin pur non encore fermenté (les propres termes sont *yuen-tsieou*, ce qui signifie *premier vin*) ; on coupe par morceaux la chair d'un poisson cru, qu'on ne mettra point dans le bouillon, afin de lui conserver son propre goût, & on l'offre de même...

— Dans l'article *Chun-tien* du *Chou-king*, il est dit :

« le premier jour de l'année, il a reçu dans Ouen-tsou, &c.

Ouen-tsou, dit un commentateur du *Chou-king*, est le nom du miao de l'ancêtre de Yao,... & Chen-tsong est le nom du miao de l'empereur Yao lui-même. Je crois cependant que, par Ouen-tsou, on veut parler du premier des ancêtres de Yao &, par Chen-tsong, de Yao lui-même. Tout ceci, comme on voit, fait allusion aux anciennes poésies.

Éloge de la ville de Moukden

Après avoir réglé les sacrifices & les cérémonies, après avoir consacré des lieux particuliers où il pût honorer dignement le Ciel & les ancêtres, il se ^{p.057} construisit à lui-même un palais véritablement digne de la majesté royale. Regardant directement la plus brillante de ces étoiles qui tournent chaque jour, autour du pôle, son aspect ne saurait être plus heureux. Semblable au célèbre palais de Ouei-yang, il est commode, il est solidement bâti ; l'élégance & la propreté en sont un séjour délicieux ¹.

Trois grandes salles rangées de file, ayant de chaque côté des appartements qui se répondent, sont l'endroit auguste ^{p.058} où il a placé son trône, deux grandes portes, qu'on dirait être les portes du Ciel, y conduisent également, & aboutissent de même au centre de réunion. Le lieu où, assis sur son trône, il instruira ses peuples, en leur donnant ses ordres suprêmes, est désigné par ces mots : *gouvernement du juste milieu*. L'une des portes qui y conduisent est appelée *la porte de la science* ; & il donne à l'autre le nom de *porte du mérite militaire*. Sur la partie du frontispice du bâtiment principal, qui est la plus exposée aux influences du Ciel, il met cette simple inscription : Foung-hoang ².

^{p.059} Ce qu'il vient de faire est pour le souverain ; il n'oublie pas le père de famille ; il fait ce qu'il doit au particulier. Derrière la salle du trône, au-delà d'une vaste cour, en face de l'étoile Tsee-ki, il fait construire un édifice, dans lequel, chaque jour, avant de commencer les affaires, & après les avoir terminées, il viendra jouir de lui-même en ne

¹ — Il est dit dans le *Tien-koan-chou du Ché-ki* :

La plus brillante des étoiles qui sont autour du pôle, est le séjour éternel de l'esprit Tay-y. Je ne sais ce qu'ils entendent par l'esprit Tay-y. Tay signifie grand, & y signifie Un, ainsi l'esprit Tay-y est le grand Un. Il est dit dans le même livre, que les sept étoiles du Nord sont le principe de tout ce qui est sujet au calcul, que c'est par leur moyen qu'on peut connaître la position & le cours des planètes, qu'on peut déterminer les saisons, &c.

— Dans l'histoire particulière de Kao-ty, premier empereur des Han, il est dit que ce prince fit bâtir le palais de Ouei-yang la huitième année de son règne c'est-à-dire, l'an 213 avant Jésus-Christ.

² Je trouve dans le commentaire que, sur le bâtiment qui est appelé Tien, ou salle du trône, il y avait un étage du côté du nord seulement, & que l'inscription Foung-hoang regardait le nord. Par Foung-hoang, ils entendent à peu près ce que nous entendons par le phénix. Il croient que le foung-hoang, qu'ils regardent comme le roi des oiseaux, paraît sous le règne des bons empereurs. Ainsi, par cette inscription, Tay-tsoung semble promettre qu'il mettra tous ses soins à bien gouverner les peuples... La partie la

Éloge de la ville de Moukden

permettant d'autres pensées à son esprit, que celles qui peuvent tendre à faire fleurir la concorde & la douce paix. C'est l'*édifice du repos éclairé* ; c'est ainsi qu'il l'a nommé ¹. Deux autres édifices ne ^{p.060} tardent pas à s'élever ; l'un est l'*édifice de l'instruction*, & l'autre l'*édifice de la tendresse*. Ils sont beaux, parce qu'ils sont simples ; parce qu'ils sont solides, ils sont bons.

Pour les rendre dignes de lui, fallait-il qu'ils fussent chargés d'ouvrages ornés de la plus brillante sculpture ? Fallait-il que les poutres, les solives & toute la charpente fussent d'un bois précieux embelli par le vernis ou relevé par la dorure ? Fallait-il que les toits s'élevassent en amphithéâtre, comme la montagne de Loung-cheou, ou qu'ils imitassent par la variété des couleurs, & par leur forme totale, les ailes du foug-hoang, lorsqu'elles ne sont encore qu'à moitié déployées ? Eh ! qu'on ne croie point que c'est par des motifs d'une épargne sordide qu'il ne les a pas ainsi construits ! Il les eût fait ^{p.061} riches, s'il avait été moins ennemi du luxe, il les eût fait magnifiques, s'il n'avait pas voulu marcher sur les vénérables traces du grand Tao-tang-ché ².

Aux environs de la salle du trône, comme devant en faire l'accompagnement, il fait bâtir dix moindres salles, qui sont comme les ailes rapides, au moyen desquelles l'hirondelle fend les airs. C'est là que tous ceux qu'il a choisis pour l'aider dans le gouvernement de son empire, doivent se rendre chaque jour. C'est là que les affaires sont combinées, qu'elles sont discutées, qu'elles sont analysées, qu'elles sont terminées. C'est là que les princes, les ministres, les grands & les

plus exposée aux influences du Ciel, est la partie du Nord. On peut se rappeler tout ce qui a été dit jusqu'à présent.

¹ La position de ces différents bâtiments, leurs noms, leurs destinations, & tout ce qui les concerne, ont trait à ce qui a été fait par les fondateurs des anciennes dynasties. La *Géographie de Moukden*, en faisant la description de ce palais, dit que la porte qui aboutissait par la gauche au centre de réunion, s'appelait la porte de la science, que la porte qui aboutissait au même centre par le côté droit, s'appelait la porte du mérite militaire, &c. Tout cela est allégorique & signifie qu'on sert également l'empire dans la profession des lettres, comme dans celle des armes, &c.

² Tao-tang-ché est un des noms qu'on donne à Yao. Il est dit dans le *Lou-tao* : « dans le temps que Yao était maître de l'univers, les palais & les bâtiments publics n'étaient ni dorés, ni vernis, ni chargés de sculptures, &c. ils étaient simples & solides, &c.

Éloge de la ville de Moukden

magistrats des différents ordres, après s'être communiqué leurs lumières mutuelles, ^{p.062} les transmettent au souverain qui, les réunissant, comme dans un foyer, les fait passer à son tour chez tous ceux qui sont sous sa domination, pour les éclairer dans leur conduite & pour les échauffer dans la pratique de leurs devoirs ¹.

Déjà on a déterminé le titre d'honneur, sous lequel notre glorieuse dynastie doit être connue de la postérité ; c'est Tay-tsing qu'on la nomme ². Déjà on a fixé l'époque de son commencement ; c'est à ^{p.063} la première année du *règne de la providence du Ciel* ³. Déjà les magistrats & les officiers sont partagés en mandarins de la gauche & en mandarins de la droite. Déjà aux quatre bannières de couleur simple, jaune, blanche, rouge & bleue, on en a ajouté quatre autres de deux couleurs chacune. Déjà tous les guerriers mantchous rangés sous ces huit étendards, répandent un éclat qui ne diffère pas de celui de la brillante étoile Ho-kou. Par la variété de leurs évolutions, ils peuvent imiter toutes les figures qui résultent des différentes combinaisons des lignes de Fou-hi ⁴. Ils savent, après avoir ^{p.064} formé les huit stations,

¹ Il est dit dans la *Géographie de Moukden*, que tous ces bâtiments furent construits la seconde année de Tsoung-tê, c'est-à-dire, la douzième du règne de Tay-tsong, laquelle répond à l'an 1637 de l'ère chrétienne. Le même livre ajoute que c'était là que se rendaient tous ceux qui avaient part au gouvernement de l'État, à l'administration de la justice, &c.

² Les mots chinois Tay-tsing pourraient se traduire par ces mots français, la *Grande balayeuse*, & c'est, je pense, le véritable sens ; car les Mantchous ont voulu donner à leur dynastie un nom qui exprimât ce qu'elle avait fait. Elle a balayé les deux empires & les a délivrés de tous les brigands & malfaiteurs qui les infestaient, &c. Ta ou Tay signifie *grand*, & Tsing, *clair, net, pur, sans tache*, &c.

³ Dans le livre des usages de la dynastie des Tay-tsing, il est dit :

« le jour de l'an, les princes & les grands, après avoir salué l'empereur, lui donnèrent, d'une commune voix, le nom d'*empereur éclairé qui fait subsister tous les royaumes* ; & donnèrent aux années de son règne le nom de *règne de la providence du Ciel*.

Suivant la table chronologique nouvellement imprimée, la première année du règne de la providence du Ciel, répond à l'an 1616 de l'ère chrétienne.

⁴ Dans le livre des usages particuliers de Tay-tsou, il est dit :

« anciennement nous avons quatre bannières sous lesquelles toutes nos troupes étaient rangées. Les couleurs qui les distinguaient étaient le jaune, le rouge le bleu & le blanc ; à ces quatre bannières, on en ajouta quatre autres qui sont la bannière jaune bordée, la bannière rouge bordée, la bannière bleue bordée, & la bannière blanche bordée. Excepté les bannières jaune simple, jaune bordée, & blanche simple, les cinq autres furent données aux princes & aux grands pour qu'ils eussent à les gouverner & à les discipliner.

Nous pensons avec respect, disent les commentateurs, que cela arriva la dixième année de la providence du Ciel... L'étoile que les Chinois appellent Ho-kou, est celle qui est sur une des ailes de l'aigle. (*Lucida in scapulis*)... Par les lignes de Fou-hi, on entend ici les

Éloge de la ville de Moukden

s'en préparer une neuvième, & la rendre supérieure à toutes les autres. Fiers de pouvoir représenter, sur la surface de la terre, cet ordre merveilleux que les astres qui roulent sur nos têtes, observent dans la voûte des Cieux, ils brûlent du noble désir d'éprouver leur adresse, de signaler leur courage, ^{p.065} de donner des preuves authentiques de leur valeur ¹. Suspendez, braves guerriers, suspendez pour quelque temps les impétueux mouvements qui vous agitent. Les occasions de vous satisfaire ne tarderont pas à naître ; vous les saisirez pour en profiter : tous les chemins qui conduisent à la gloire vous seront bientôt ouverts ; vous y entrerez, vous y marcherez à grands pas pour arriver à ^{p.066} l'immortalité. Contentez-vous, en attendant, d'être les appuis & les défenseurs du trône ; contentez-vous de mettre à couvert les fondements nouvellement jetés du vaste édifice qui va s'élever. Mais, que dis-je, du vaste édifice qui va s'élever ? celui qui est déjà sur pied n'est-il pas des plus solides, des plus propres à exciter l'admiration des générations à venir ? Parce qu'ils n'étaient pas encore maîtres de la Chine, mes ancêtres en étaient-ils moins grands ; en étaient-ils moins recommandables par leurs vertus & par leurs brillantes qualités ? Eh ! quand je dis mes ancêtres, je parle aussi des vôtres, ô Mantchous ! Que peut la tête sans le secours des bras ? À quoi serviraient les yeux sans la lumière qui les éclaire ? Je ne suis pas assez vain, pour vouloir faire rejaillir sur moi seul, une gloire que nous devons partager ; je ne suis pas assez peu instruit, pour ignorer les noms de ces grands personnages qui ont contribué à illustrer notre nation, par la sagesse de leurs ^{p.067} conseils, par l'étendue de leurs lumières, par leurs vertus,

huit koua. La manière de ranger les troupes, comme les koua sont rangés dans l'*Y-king*, est toute chinoise, & ce qu'on dit ici n'est que pour faire allusion à ce qui a été dit de Foug-heou, &c.

¹ Tout ce qui est dit ici a trait aux différentes manières dont les anciens Chinois rangeaient leurs troupes. J'en ai parlé assez au long dans ce que j'ai écrit sur la milice chinoise ; je dirai seulement que la variété qu'ils mettent dans leurs évolutions, en rend l'exercice tout à fait agréable à voir. On dirait qu'ils veulent imiter les différentes combinaisons que les constellations célestes présentent à ceux qui veulent bien les observer avec quelque attention.

Les huit bannières, disent-ils, partagées en deux rangs, doivent imiter les étoiles qui sont à droite & à gauche de la constellation Ho-kou (de l'aigle). Les quatre bannières de la droite doivent imiter la figure des neuf étoiles qui sont à droite de Ho-kou, & les quatre bannières de la gauche doivent représenter les neuf étoiles qui sont à la gauche de la même constellation Ho-kou, &c.

Éloge de la ville de Moukden

par leur valeur, & par la foule de leurs différents talents ¹ ; je ne suis pas assez peu reconnaissant pour leur refuser le tribut d'éloges qu'ils méritent à tant de titres.

Fiongton ([133](#)), Eitou ([134](#)), Hi-fé ([135](#)), quels noms ! Peut-on les rappeler, sans penser au courage le plus intrépide, à la valeur la plus expérimentée, aux travaux les plus infatigables, aux plus glorieux succès ? non ; les Siao-ho & les Tchang-leang n'ont rien fait qu'on puisse comparer à leurs brillants exploits ².

p.068 J'ai nommé le foug-hoang ³ ; on se figure aisément son cortège : j'ai parlé du dragon ; on sait qu'il ne va jamais seul : j'ai désigné le char ; on conçoit ce qui le compose & comment il se meut. Les trois illustres guerriers que je viens de citer suffisent pour rappeler l'idée de tous ceux qui ont marché sur leurs traces, ou qui ont été leurs compagnons. Quand on a fait mention d'une mesure déterminée, il n'est pas nécessaire d'assigner le nombre des grains qu'elle contient.

La profession des armes, je le sais, a p.069 été de tout temps, la profession chérie des Mantchous ; c'est celle où ils se sont le plus distingués ; c'est celle où ils ont brillé avec le plus d'éclat. Mais, avons-nous manqué pour cela de personnages habiles dans la politique, dans l'art du gouvernement & dans les lettres ? Parmi tous ceux que je pourrais nommer, je n'appelle que vous, ô Tahaï ([136](#)) !

Si nous avons nos anciennes coutumes rédigées en corps de loi ; si nous avons un code particulier composé de tout ce qui s'est trouvé de meilleur chez les différents peuples que nous connaissions ; si nous

¹ Par le vaste édifice qui va s'élever, on entend ici l'empire de la Chine qui sera bientôt réduit sous la domination des Mantchous. Il est certain que les Mantchous avaient commencé alors à se distinguer non seulement dans les armes, mais dans les lettres mêmes & dans la manière de gouverner. J'en fournirai les preuves dans le moment.

² Siao-ho & Tchang-leang sont deux illustres personnages qui vivaient du temps des Han. Leurs noms sont en très grande vénération parmi les Chinois. Ils entrent dans leurs poésies, comme termes de comparaison.

³ Le foug-hoang étant le roi des oiseaux, ne se met jamais en marche qu'il ne soit accompagné de tout ce qu'il y a de plus brillant parmi les volatiles. Il en est de même quant au dragon qui est aussi roi de tout ce qui porte écailles. Tout ce qui est dit du foug-hoang, du dragon, du char & du boisseau, ne signifie autre chose sinon qu'on n'a nommé que les principaux, & qu'on a omis les autres, parce qu'il aurait été trop long de les nommer tous, &c. Du reste, toutes ces figures sont empruntées des poètes chinois.

Éloge de la ville de Moukden

avons des caractères qui expriment avec facilité & sans confusion, tous les sons de notre langue, & ceux même des nations étrangères ; si nous avons nos règles d'éloquence, nos beautés de style, notre histoire, & celle de nos voisins ; c'est à vous à qui nous en sommes redevables. Vous saviez tout, vous pouviez rendre raison de tout, vous êtes notre docteur par excellence.

p.070 Ô vous, dont les noms immortels sont écrits dans nos fastes à côté de ceux que je viens de citer, pardonnez, si la crainte de ne pas finir assez tôt une énumération, qui serait nécessairement longue, m'empêche de les rappeler ici. On n'ignore point ce que vous avez fait ; on sait ce que vous auriez pu faire ; on sait qu'au premier son, que la trompette ([137](#)) faisait entendre, vous alliez renverser les villes & les forteresses qui les défendaient ; qu'aux premiers signaux des étendards vous vous trouviez prêts à courir jusqu'aux trois termes de nos frontières, pour en chasser les ennemis, ou pour les combattre ; on sait qu'ayant toujours eu la justice pour objet, le courage & la valeur pour compagnons, la prudence & la capacité pour guides, vous n'avez jamais reculé, vous n'avez pas même regardé derrière vous ; on sait enfin que vous avez entrepris les plus grandes choses & que vous les avez conduites à une heureuse fin. C'est pour reconnaître en quelque sorte, la gloire dont vous avez p.071 comblé son règne, que votre auguste souverain vous combla lui-même d'honneurs, & vous accorda des dignités que vous avez transmises à vos neveux, & que vos neveux transmettront à leurs descendants, jusqu'aux générations les plus reculées ¹. Puissent les uns & les autres ne jamais s'écarter des routes que vous leur avez si glorieusement tracées !

Mais, tandis qu'on s'occupe ainsi de tous ces établissements utiles, le temps n'a point interrompu la rapidité de son cours. Déjà la queue

¹ On parle ici des dignités héréditaires dont les empereurs de cette dynastie ont gratifié tous les petits chefs de hordes qui se joignirent aux Mantchous pour les aider dans leurs expéditions militaires, de celles aussi qui furent données aux Mantchous qui s'étaient le plus distingués. Ces dignités consistent en régulats, comtés, titres de grands du premier, second, troisième & quatrième ordres, &c. L'empereur ne peut, aujourd'hui même, conférer ces titres qu'à quelqu'un de la famille qui en est en possession ; Sa Majesté choisit le sujet, mais toujours, dans la famille.

Éloge de la ville de Moukden

des sept étoiles ¹ se replie p.072 vers la partie du Nord ; déjà l'automne est sur son déclin, l'hiver va commencer. Il convient de donner à nos généreux guerriers un repos qui soit digne d'eux. Leurs armes ne sauraient être oisives ; leurs chevaux, par leurs hennissements réitérés & par les coups fréquents dont ils frappent la terre de leurs pieds, font assez connaître ce qui leur convient ; eux-mêmes peu faits à se trouver renfermés dans l'enceinte d'une ville, sont sur le point de devenir la proie d'un ennui qu'ils ne ressentirent jamais.

Tay-tsong, qu'un même genre de vie rendit toujours semblable aux siens, brûle des mêmes désirs & sent les mêmes besoins.

« C'est trop longtemps laisser nos flèches inutiles dans leurs carquois ; allons, dit-il, allons combattre ; c'est le seul repos qui convienne aux Mantchous. p.073 Nos montagnes & nos forêts nous offrent une nouvelle espèce d'ennemis ; que la chasse soit pour nous une image de la guerre ².

À ces mots, la joie brille dans tous les yeux ; on se prépare, on se dispose ; bientôt tout est en état ; ce n'est point une bande de chasseurs, c'est une armée qui se met en marche. On déploie le grand étendard, il précède ; par sa hauteur, il perce à travers les brouillards & va toucher les nues ; les différentes couleurs dont il brille imitent celles de l'arc-en-ciel ; la variété des ornements qui l'environnent frappe les yeux d'un spectacle toujours nouveau, & des cordons agréablement suspendus, servent, suivant les p.074 circonstances, à l'arrêter, à le diriger ou à le soutenir contre la violence des vents. Les plus petits étendards ont leur places assignées ; chacun se range sous ses enseignes. On part ; les chars précurseurs marchent devant & dirigent

¹ Par les sept étoiles, ils entendent le boisseau céleste du Nord qui est la grande Ourse. Dans un livre intitulé *Tcheou-kou*, il est dit :

« à la première lune, le manche du boisseau céleste entre dans la demeure du rat. Le rat, suivant l'astronomie chinoise, est la première des maisons célestes c'est Tsée.

² La chasse que le législateur mantchou établit est un exercice qu'on regarde encore aujourd'hui comme un des plus essentiels du gouvernement. Il est très propre en effet, par la manière dont il se pratique, à empêcher que les Mantchous ne se laissent amollir par une vie trop longtemps sédentaire, & trop conforme à celle du commun des Chinois. Le lieu où se fait la chasse est au-delà de la Grande muraille.

Éloge de la ville de Moukden

la route ; les chars étrangers sont à la queue & ferment la marche ¹ ; tous les champions sont montés sur des chevaux nés & nourris dans l'endroit même ; on dédaignerait d'en employer d'autres ², encore _{p.075} moins voudrait-on faire usage de ces chars sculptés avec élégance ou travail avec art ³. Au côté droit, leurs carquois sont garnis de ces flèches terribles qui ne manquent jamais d'atteindre, & qui percent toujours ; au côté gauche, ils portent ces arcs fameux qui joignent une grande flexibilité à une force plus grande encore. Le bruit qu'un tel arc excite dans les airs, dans le moment qu'il vient de lancer la flèche, est semblable à celui du tonnerre ; la rapidité avec laquelle une telle flèche part & atteint le but, imite celle de ces feux aériens qu'on prendrait pour des étoiles qui tombent du Ciel. Non : les brillants équipages de _{p.076} Ouang-leang & de Sien-ngo n'ont rien qui puisse être comparé au simple, mais noble appareil de nos guerriers chasseurs ⁴. Qu'on cesse de nous vanter le spectacle de ce million d'hommes armés & revêtus de leurs cuirasses, qui, montés sur des chevaux agiles & fins, lâchaient des éperviers, excitaient les chiens, couraient à bride abattue, grimpaient jusques sur la montagne Tay-chan ⁵, comme s'ils _{p.077} fussent montés

¹ Toutes les fois que le Fils du Ciel se met en marche, dit le *Ouen-ying-chou*, il est précédé par des chars qui dirigent la route & montrent le chemin. Ceux qui dirigent la route sont au nombre de cinq, ceux qui montrent le chemin sont au nombre de neuf. Tous ces chars précèdent immédiatement celui où est le prince.

Dans un Éloge fait en l'honneur de l'ancienne cour Orientale, il est dit que les chars étrangers étaient au nombre de neuf fois neuf ; & Ly-chan, en expliquant cet endroit, dit :

« les quatre-vingt-un chars n'étaient employés que pour les grandes cérémonies auxquelles les étrangers assistaient.

Du reste, par étrangers, on entend ici ceux qui ne sont pas de la chasse, les simples spectateurs tels qu'étaient anciennement les petits souverains feudataires de l'empire, &c.

² Les anciens, dit le *Tso-tchouen*, ne se servaient pour la guerre que des chevaux du pays même qui en était le théâtre. Ces animaux, accoutumés au climat & à la nourriture des lieux où ils étaient nés, étaient d'un excellent usage, & n'étaient pas sujets à quantité de maladies que contractent, comme nécessairement, des animaux dépayés, &c.

³ Il est dit dans le *Ly-ki*, qu'on ne doit pas se servir de chars sculptés ou percés à jour, &c.

⁴ Ouang-leang & Sien-ngo étaient des seigneurs particuliers qui chassaient, ou pour mieux dire, qui voyaient chasser les autres du haut de leurs chars. On lit dans une pièce de poésie, de celles qu'on appelle *Soung* : *Si Ouang-leang & Sien-ngo sont dans un char pendant la chasse ; dans quelle espèce d'équipage mettrons-nous donc le roi ?* &c. Il est dit dans le livre *Han-fei-tsee*, quoique *Ouang-leang* soit à son aise dans son char, il n'en perce pas moins la bête avec grâce & facilité.

⁵ Tout ce qui est dit ici a trait aux anciennes poésies, dans lesquelles il était question de chasse. Par exemple, il est dit dans un livre fait sous les Han, que, du temps de Chen-noung, on fit un parc, dont les murailles qui en formaient l'enceinte, étaient de pierre, & de la hauteur de 10 *jin* (un *jin* est la mesure de 8 pieds) ; le fossé avait cent pas de largeur, & le nombre de ceux qui chassaient était de cent ouan (un ouan vaut

Éloge de la ville de Moukden

sur une simple terrasse, ou sur un chariot de transport, en descendaient avec la même aisance, battaient le pays jusqu'à la mer de Po-hai, la couvraient de leurs filets, la passaient & revenaient ensuite pour recevoir des applaudissements, & jouir de leur gloire ¹. Un tel spectacle, je l'avoue, ne saurait souffrir le parallèle de celui que présentent nos bons Mantchous. ^{p.078} Sans tant de faste, sans tant de fracas, ils gardent entre eux un arrangement constant ; & cet arrangement est toujours dans l'ordre militaire qui leur a été prescrit. Ils arrivent, ils campent, ils partent dès qu'il le faut : s'ils décochent leurs flèches, ce n'est jamais inutilement, & ils les décochent toujours avec cette aisance & cette célérité qui sont le fruit de l'expérience la plus consommée. Quelquefois même avant de tirer la bête, ils désignent l'endroit de son corps où ils vont la frapper ; & ils ne manquent pas de l'atteindre & de la percer précisément là où ils veulent. Également propres à la grande & à la petite chasse, ils s'exercent à l'une ou à l'autre, avec le même plaisir & avec des succès égaux. Tantôt ils se joignent plusieurs brigades ensemble, pour battre l'estrade ; puis ils se séparent, ils se rejoignent ensuite, se séparent de nouveau, de trois en trois, de deux en deux, en grand ou en petit nombre, selon qu'ils veulent débucher le sanglier, courir le ^{p.079} lièvre, forcer le cerf, ou poursuivre la chèvre blanche, jusques dans son réduit escarpé. Tout couverts de poussière & de sueur, l'épaule fatiguée & le bras presque engourdi ; ils ne se délassent de leurs fatigues, ils ne rendent la souplesse à leurs membres, qu'en comptant les bêtes qui sont tombées sous leurs coups, pour en comparer le nombre à celui des flèches décochées.

dix mille), &c. La montagne de Tay-chan est une des plus hautes montagnes de la Chine, & la plus célèbre de toutes. Pe-hai est un bras de mer qui est dans la province du Chan-tong.

¹ Dans ces anciennes chasses, ainsi que dans celles qui se font aujourd'hui, lorsque les chasseurs étaient de retour, on les louait ou on les blâmait, suivant la manière dont ils s'étaient conduits. On donnait des prix à ceux qui s'étaient distingués par-dessus les autres, & si quelqu'un avait fait quelque action extraordinaire, on lui donnait pour récompense des titres d'honneur, ou quelque grade au-dessus de celui dont il pouvait être déjà pourvu. Tout cela se faisait en cérémonie, pour donner aux étrangers une haute idée du gouvernement, &c.

Éloge de la ville de Moukden

D'autres fois, embrassant en même temps la plaine, la forêt & la montagne, ils attaquent, ils se défendent, ils avancent, ils reculent, ils se cachent, ils reparaissent, ils tendent des pièges, ils se divisent, ils se rallient, ils enveloppent, dans un grand cercle, des bêtes de toutes les grosseurs & de toutes les espèces. Ils les excitent, ils les prennent, ils les resserrent ; &, en serrant eux-mêmes insensiblement leurs rangs, ils se rapprochent peu à peu, jusqu'à ce que le champ de bataille soit réduit à un espace étroit, fermé de trois côtés. Alors on donne le signal ; le prince ^{p.080} commence ; il tire, il frappe, il tue, & quand il est las de ce carnage, il le fait continuer par les Yu-lin, les Tsee-fei & les autres braves qui l'accompagnent ¹. Qui d'entre eux ne fera pas tous ses efforts pour mériter l'approbation d'un tel spectateur ? C'est à qui montrera le plus d'adresse, le plus de courage, le plus de valeur. Dans tous leurs mouvements, dans tout ce qu'ils font, que d'ordre, que de bravoure, que d'intrépidité ! Ils frappent la queue du léopard, ils écrasent la tête ^{p.081} du tigre, ils enlèvent l'ours dans son fort, ils assomment le vieux hôte des déserts ². Témoin de leurs actions, le prince démêle leurs talents : déjà il désigne des yeux ceux d'entre eux qu'il peut mettre à la tête de ses armées ; il choisit déjà dans son cœur les capitaines & les officiers qui peuvent augmenter ou maintenir la gloire de ses armes. Pour les exercer à l'obéissance & à la modération, ainsi qu'aux actions de valeur & de courage, souvent il les arrête lorsqu'ils sont le plus animés à courir après leur proie, ou à la

¹ Dans un livre fait sous les Han, intitulé *Mémoire pour servir à l'histoire de Siuen-ty* (Siuen-ty est le huitième empereur de la dynastie des Han ; il monta sur le trône l'an 73 avant l'ère chrétienne), dans ce livre, il est parlé de Yu-lin & de Tsee-fei, & dans l'explication qu'en donne Yng-chao il est dit que *c'étaient deux grands généraux qui sont aujourd'hui dans le Ciel sous le nom de deux constellations*. Un autre auteur nommé Yen-ché-kou, dit que *Yu-lin & Tsee-fei étaient deux braves d'un grand renom parmi les anciens, & que, pour désigner un homme vaillant on disait c'est un Yu-lin, c'est un Tsee-fei* ; Dans la suite on donna le nom de Yu-lin ou de Tsee-fei à un grade militaire, & on disait, par exemple, il a été élevé au grade de Yu-lin, au grade de Tsee-fei.

² L'expression de vieux hôte des déserts désigne en général toutes les bêtes féroces qui ont atteint leur plus haut degré de force, elle désigne aussi les vieux cerfs. Frapper la queue du léopard, écraser la tête du tigre, enlever l'ours dans son fort, sont des expressions poétiques qu'ont employées les anciens, pour dire que les chasseurs étaient assez courageux pour attaquer la bête par son endroit le plus fort, & assez adroits pour ne jamais manquer leur coup. Les commentateurs citent à cette occasion le *Y-king*, le *Ché-king* & le *Chou-king*. Je me dispense de traduire ici toutes ces citations.

Éloge de la ville de Moukden

combattre. Il fait donner le signal, & à l'instant ^{p.082} tout combat cesse, toute poursuite est finie ; chacun rentre sous ses étendards, & reprend son rang ; on rompt le cercle, on ouvre des issues, & l'on voit, sans y mettre obstacle, le cerf timide, le vigoureux ours, le tigre furieux, & tous les autres qui ont échappé aux atteintes du fer, se sauver précipitamment, pour aller mettre en sûreté, dans leurs cavernes, dans leurs tanières, ou dans leurs forts, une vie qu'ils réservent, sans le savoir, à de nouveaux périls.

Il est juste que ceux qui ont eu part à cette glorieuse fatigue en recueillent les honneurs & les fruits. Tout le carnage est mis par monceaux : on choisit ce qu'il y a de plus propre & de mieux conditionné, & l'on en fait trois parts, qui forment trois ordres différents. Celles des bêtes, qui sont tombées sous le premier coup, sont jointes à celles qui n'ont reçu qu'une seule blessure, au côté gauche, dans cet endroit où les côtes, s'attendrissant, sont sur le point de finir, & elles forment ^{p.083} ensemble le premier ordre. On les met à part pour être suspendues dans la salle des ancêtres, & y être offertes ensuite, après qu'on en aura fait rôtir la chair. Les moins endommagées, après celles-là, forment le second ordre. Elles sont réservées, pour être données en présent à ceux des étrangers que le prince veut distinguer. On envoie à l'office celles du troisième ordre, pour y être gardées, jusqu'à ce qu'on veuille les apprêter pour les faire servir de mets principal sur la table d'honneur ¹. Le reste de la chasse est distribué aux officiers & à ceux de la suite.

¹ Cette distribution est la même que celle qui est marquée dans l'ancien cérémonial chinois, qu'un des commentateurs de ce livre explique ainsi, au sujet de l'article présent :

« Toutes les bêtes qui n'ont reçu qu'une blessure au côté gauche, dans l'endroit où les côtes sont faibles, sont appelées bêtes du premier ordre, surtout si le trait a percé jusqu'à l'épaule droite. Les bêtes du second ordre sont celles qui ont été blessées à la racine de l'oreille droite. Les bêtes du troisième ordre sont celles qui ont été blessées dans quelqu'un des endroits qui sont entre le train de derrière & le train de devant. Celles qui ne sont pas blessées dans les endroits qu'on vient de désigner, ne sont point admises. On n'admet pas non plus celles qui auraient été tuées par surprise, ou qui seraient d'une petite espèce. Quelque grand que soit le nombre des bêtes tuées, on n'en choisit jamais au-delà de vingt, pour les usages dont on vient de parler, &c. Il est dit dans le *Tchouen* de Koung-yang, que les bêtes qui ont été blessées par un trait qui a traversé depuis le côté gauche jusqu'à l'épaule droite sont appelées bêtes du premier ordre, & peuvent être offertes dans la salle

Éloge de la ville de Moukden

p.084 Ainsi se termine cet agréable, cet utile exercice qui est tout à la fois à l'avantage du Ciel, de la Terre & des troupes ; du Ciel qu'il honore par les offrandes qu'il lui prépare ; de la Terre qu'il soulage, p.085 en la délivrant de tant d'hôtes inutiles ou cruels qui la dévasteraient ; des troupes qu'il exerce, en les accoutumant aux périls & aux fatigues de la guerre. Faut-il être surpris, après cela, si la victoire est le fruit de tous nos combats, si le bonheur vient toujours à la suite des sacrifices que nous offrons ? Nos ancêtres ont marché sur les traces de la vertueuse antiquité. Ils ont envisagé la chasse sous les points de vue qui sont véritablement dignes du sage. Ils ont chassé pour se procurer un divertissement honnête ; ils ont chassé pour assurer aux possesseurs des champs les productions de la terre qu'ils cultivaient ; ils ont chassé pour empêcher que les bêtes qui peuvent nuire à l'homme ne se multipliasent trop ; ils ont chassé enfin pour pouvoir exercer leur cérémonies, & pratiquer leurs rites ¹.

p.086 Eh ! qu'on ne croie pas que la chasse leur ait jamais dérobé un seul des moments qu'ils devaient ailleurs ! Qu'on ne s'imagine point qu'ils l'aient faite indifféremment dans toutes les saisons ! Jamais ils n'empêchèrent l'utile mûrier de pousser sa tendre feuille, ni ceux dont

des ancêtres, parce que la blessure a été jusqu'au cœur ou bien près du cœur, & qu'il est à présumer qu'une bête ainsi blessée n'a pas beaucoup languie, avant de rendre le dernier soupir. Que les bêtes du second ordre sont destinées pour être offertes aux étrangers, parce qu'une blessure faite à la racine de l'oreille droite est fort éloignée du cœur, & qu'il est à présumer que la bête aura traîné quelque temps avant de mourir. Que celles du troisième ordre, sont pour la table du prince, parce que leur blessure n'ayant rien de déterminé, il est à présumer qu'elle a été faite dans quelqu'une des parties qui sont près de l'estomac, & que par conséquent elle n'aura été mortelle que par la perte de son sang, &c.

¹ Les motifs pour lesquels on a établi l'exercice de la chasse sont tirés de la constitution même du gouvernement des Mantchous. Les Chinois regardent aussi cet exercice, comme une des cérémonies de l'empire. Il en est parlé dans le *Ly-ki*, comme d'une chose des plus essentielles au gouvernement :

C'est un des moyens qu'un prince doit employer pour entretenir ses troupes dans l'état de vigueur qu'elles doivent avoir, pour entretenir le peuple dans la sécurité, qui fait une partie de son bonheur, pour exciter les gens de la campagne à ne pas négliger la culture de la terre, &c.

À chaque saison de l'année les Chinois avaient quelque cérémonie qui avait rapport à la chasse :

Au printemps, dit le *Tso-tchouen*, on chassait pour choisir, en été pour assurer la récolte, & en automne pour tuer. C'est-à-dire, qu'au printemps on choisissait les chasseurs qu'on envoyait pour déterminer le lieu où se ferait la chasse, qu'en été on envoyait pour épouvanter les bêtes & les empêcher de nuire, & qu'en automne on faisait la grande chasse, &c.

Éloge de la ville de Moukden

elle fait la richesse de l'aller cueillir ; jamais ils ne manquèrent d'ensemencer la terre, de la cultiver à propos, & de faire la récolte au p.087 temps prescrit. On ne les vit point élever de hautes murailles autour d'un vaste terrain, l'agrandir ensuite, puis l'augmenter encore, pour en faire un parc immense, composé de ce qui servait auparavant à la subsistance du peuple. Non : les Mantchous n'eurent jamais des Tsee-hiu ni des Chang-lin ¹.

Leur nom devenait de jour en jour plus célèbre ; le bruit de leurs exploits s'était déjà répandu jusques dans les contrées les plus éloignées ; celui de leurs vertus remplissait déjà toute l'étendue de nos climats. Les rois étrangers, voisins, p.088 alliés & autres vinrent à la cour de mes ancêtres, pour admirer, s'instruire, & pour demander leur alliance ou leur protection. Les uns offraient leurs filles, pour être données en mariage à quelqu'un de nos princes ; les autres demandaient pour eux-mêmes ou pour leurs fils, des princesses de notre sang, pour être leurs premières & légitimes épouses. Les gouverneurs de nos provinces, les chefs des différentes hordes, tous nos tributaires s'étaient déjà rendus, pour prêter leur hommage, pour demander leurs instructions ou pour recevoir leurs ordres.

Il faut que tant d'illustres hôtes se trouvent rassemblés dans un même lieu ; on l'indique. Il faut qu'ils soient témoins de la majesté avec laquelle se font nos cérémonies dans les choses même les plus ordinaires ; on dispose tout pour un festin solennel. On s'assemble ; tous les convives prennent leur place ; chacun est à son rang. Quelle gravité ! quelle décence ! quel ordre ! Il règne un silence des p.089 plus profonds ; la grande musique commence ; elle a ses neuf parties ; elle est complète ². On sert les mets ; ils sont simples, mais de bon goût ;

¹ Tsee-hiu & Chang-lin sont les noms de deux parcs célèbres qui servaient de lieu de chasse aux empereurs des Han, de Ou-Ty & de ses successeurs. Un jour que Ou-ty exaltait plus que de coutume les beautés, la grandeur, & tous les agréments de son parc de Chang-lin, un de ses courtisans prit la liberté de lui dire :

— Il est vrai prince, que les trois Hoang & les cinq Ty n'eurent jamais de parcs semblables. Aucun de vos prédécesseurs n'en a eu de pareil. Mais vos successeurs voudront renchérir sur vous, & au lieu de terres cultivées ils n'auront plus que des parcs.

² L'institution du festin solennel est aussi ancienne que la monarchie chinoise. Lorsque les princes feudataires de l'empire venaient à la cour dans les temps déterminés pour

Éloge de la ville de Moukden

on les partage en huit services ; le repas est entier ¹. Tel fut autrefois ce festin si vanté ^{p.090} que le huitième empereur des Han donna à Houhan-yé, ce fameux roi des Hioung-nou ². Tel fut encore celui où le grand kan (ko-han) du royaume des Turcs ne dédaigna pas de danser lui-même en présence des deux empereurs des ^{p.091} Tang, Tay-tsoung & Kao-tsou, son père ³. Je me trompe ; la célébrité de ces deux festins doit disparaître devant la noble simplicité du festin mantchou. Dans ceux-là, tout y était contraint ; la ruse, la politique, la nécessité en furent les mobiles : dans celui-ci, tout y fut libre ; la candeur, l'amitié, la cordialité y étaient entières. Ceux du dehors & ceux du dedans, ceux qui étaient nés sujets, & les vassaux étrangers, étaient entre eux comme une seule & même famille. La gloire d'une telle merveille était

cela, l'empereur leur donnait un festin, dans lequel tout était cérémonie, allégorie ou mystère. On peut en voir la description dans ce que j'ai écrit sur l'ancienne musique chinoise : je dirai seulement ici que la musique est censée complète, lorsqu'elle a ses neuf parties ; c'est-à-dire neuf espèces d'intermèdes qui étaient placés entre chaque service. La musique commençait ; venait ensuite le premier service. Ce premier service achevé, on faisait encore la musique, & ainsi de suite jusqu'au huitième service, après lequel il y avait encore la musique. *C'est pourquoi la musique avait neuf parties, & le repas huit services.*

¹ Le festin à huit services est un festin complet ; parce qu'on peut y exercer toutes les cérémonies. Il est dit dans le *Tcheou-ly*, que les huit services étaient composés de huit sortes de mets différents, ou différemment apprêtés. Premier service, *de la viande hachée cuite dans l'eau*. Second service, *du blé ou du millet bouilli*. Troisième service, *du cochon de lait grillé*. Quatrième service, *du mouton rôti*. Cinquième service, *des filets*, il ne dit pas de quels animaux, *réduits en pâte, & cuits dans l'eau*. Sixième service, *de la viande pilée*. Septième service, *de la viande ou autres choses séchées au soleil ou au feu*. Huitième service, *des foies de cerf, de mouton, &c. rôtis & coupés par tranches*. Tels sont les mets qu'on servait anciennement dans les festins solennels que l'empereur donnait à ses vassaux.

² Dans des *Mémoires pour servir à l'histoire du règne de Siuen-ty*, huitième empereur des Han, sous la troisième année de Kan-lou, laquelle répond à l'an 52 avant Jésus-Christ. Il est dit que le roi des Hioung-nou, dont les troupes avaient été battues par celles des Chinois, voulut faire la paix avec l'empire, que, pour cela, il vint lui-même à la cour de Siuen-ty, où on lui donna le festin qu'on avait coutume de donner aux tributaires, avec toutes les cérémonies usitées à la Chine. Comme les Tartares Hioung-nou avaient toujours été redoutés des Chinois, on regarda comme une chose très glorieuse pour l'empire que leur prince fût venu en personne *se soumettre*.

³ Dans un livre fait sous les Tang, intitulé : *Mémoires sur le règne de Kao-tsou*, il est dit, qu'à la huitième année de Tchen-koan, laquelle répond à l'an 634 de l'ère chrétienne, Kié-ly, roi, ou ko-han du royaume de Tou kiué (Turks), après le festin solennel qui lui fut donné par Tay-tsoung, second empereur de Tang, dansa lui-même, pour faire plaisir à Kao-tsou, qui lui témoigna qu'une telle déférence le comblerait de joie. Le khan Turk n'hésita point à donner cette satisfaction au bon vieillard. Il dansa à la manière de son pays, ne croyant pas sans doute qu'une telle action fût une espèce d'époque dans les fastes chinois.

Éloge de la ville de Moukden

réservée au p.092 règne de mes ancêtres ; la douce consolation de l'avoir opérée, devait être un des récompenses de leurs vertus ¹.

Une paix sincère & solidement établie laissait, depuis quelque temps, respirer à nos Mantchous, l'air tranquille des environs de leurs foyers. Ils avaient p.093 suspendu leurs armes, ils laissaient leurs chevaux paître en liberté l'herbe verte. Tay-tsong, qui pense à tout, n'a pas oublié que ces mêmes chevaux ont été les principaux instruments de toutes ses victoires. Il sait que ces animaux utiles ont fait, de tout temps, la plus grande force de sa nation, & qu'ils ont été, pour elle, une source abondante de richesses. Il pourvoit aux moyens de les entretenir & d'en varier l'espèce. Les bords riants de la rivière de Talingho ², & les vastes pays qu'elle arrose, sont les lieux qu'il désigne pour l'établissement des haras. La douceur du climat, jointe à la bonté des p.094 eaux, y rendent le pâturage gras & d'un goût exquis. Dès le commencement du printemps, les sources souterraines commençant à s'enfler, y font pousser l'herbe & la couvrent sans cesse d'une douce vapeur qui la rend toujours tendre. Dans le plus fort de l'été, il y règne une fraîcheur agréable & salutaire qui en écarte ces insectes piquants, qui sont, ordinairement, si communs & si incommodes, dans les lieux humides & bas. C'est là, c'est dans ces délicieuses prairies, que vont se multiplier à l'infini les superbes races des différentes sortes d'alezans les gracieux isabelles, les bais dorés & les bais bruns, les bailslets & les

¹ Il est à présumer que le festin solennel que Tay-tsong, empereur des Tay-tsing, donna aux chefs de hordes, était dans le goût de celui dont il est parlé dans le *Tcheou-ly*. L'empereur qui fait toujours marcher ses ancêtres sur les traces des fondateurs de la dynastie des Tcheou, fait faire à Tay-tsong tout ce que fit Ou-ouang, avant & après qu'il fût maître de l'empire. Il est certain qu'il y a beaucoup de ressemblance entre ces deux princes. Je serais presque tenté de mettre Tay-tsong au-dessus du grand Ou-ouang. Tay-tsong ne vint à bout de réunir tous ses voisins sous le joug des Mantchous, qu'en les traitant bien, & en leur donnant lui-même des preuves de toutes les vertus civiles & guerrières, au lieu qu'Ou-ouang fut redevable aux vertus de Ouen-ouang son père, de l'attachement que les sujets de l'empire eurent d'abord pour lui. Ils auraient témoigné la même affection pour tout prince qui les aurait délivrés du joug insupportable du cruel Tcheou-ouang, dernier des empereurs des Chang.

² Suivant la *Géographie de Moukden*,

« la rivière de Talingho est à quarante ly à l'est de la ville de Kin-tcheou... aux environs de cette rivière & de celle de Leao, on a établi des haras pour l'entretien & la multiplication des chevaux. Il y en a en tout une quarantaine.

On fait que la plus grande richesse des Tartares consiste en chevaux. Un Tartare a plus de soin de son cheval que de sa propre personne. Les Mantchoux qui sont aujourd'hui maîtres de la Chine, n'ont pas encore dégénéré sur ce point.

Éloge de la ville de Moukden

pies, les aubères & les rubicans ¹. Doit-on être ^{p.095} surpris, après cela, si nous avons des chevaux sans nombre de toutes les espèces & de toutes les qualités ? Si ceux qui sont pour la course, ont une légèreté sans égale ; si ceux qui sont pour la parade, ont un pas si majestueux, une contenance si noble & représentent si bien ; si ceux qui sont pour traîner nos chars, pour porter nos fardeaux, ou pour faire les gros ouvrages, sont des plus vigoureux & des plus infatigables ? Non : on ne s'écarterait point du vrai, en disant que les chevaux des Mantchous sont, à tous égards, les premiers chevaux de l'univers. L'attention que nous avons à les préserver de tout ce qui pourrait leur nuire ; les soins multipliés que nous prenons, pour leur procurer, en tout temps, de bons pâturages ; le repos & la liberté dont nous ^{p.096} les laissons jouir, en certain temps, pour réparer leurs forces, ou se délasser de leurs fatigues, doivent sans doute les rendre tels.

Cependant la nouvelle ville s'achève ; tous les édifices publics sont déjà élevés ; le citoyen est logé ; les bestiaux sont à l'engrais : le partage & la culture des terres, les plantations des mûriers, & leurs différents usages vont occuper le grand Tay-tsoung. Il donne ses ordres ; les officiers des campagnes sont mandés ² : on les instruit, & on leur enjoint d'instruire à leur tour, les chefs des villages & des hameaux, & de leur recommander, sur tout, l'application, la diligence & l'ardeur au travail. On veut qu'ils ^{p.097} donnent des leçons constantes & souvent réitérées, à tous ceux sur lesquels ils ont quelque inspection ; qu'ils apprennent aux hommes à tracer de profonds sillons, à manier tous les instruments du labourage avec grâce & dextérité ; qu'ils apprennent aux femmes comment il faut faire tourner un fuseau, ourdir

¹ Je n'ai pas achevé l'énumération des différents poils de chevaux dont il est fait mention dans le texte. La liste m'en a paru trop longue, & les différences pas assez marquées. Par exemple il est parlé des chevaux blancs ayant la queue noire, des chevaux blancs ayant la crinière d'une autre couleur, &c. Je n'ai pas trouvé de termes français pour pouvoir les désigner. J'aurais pu mettre les mots mantchous ou chinois, & les expliquer ensuite dans les notes. La chose ne m'a pas paru mériter la peine que je me serais donnée pour cela. J'ai nommé les principaux.

² Tout ce détail a trait à ce qu'ont établi les anciens législateurs chinois, & en particulier le fondateur de la dynastie des Tcheou. Je ne crois pas que les Mantchous fissent par exemple un grand usage du mûrier, avant qu'ils fussent maîtres de la Chine. Leurs habillements étaient ou de peaux de poissons ou de simple toile, qu'auraient-ils fait de la soie ? &c.

Éloge de la ville de Moukden

une toile ; qu'ils enseignent aux uns & aux autres, comment ils doivent se conduire dans tous leurs ouvrages.

Pour ce qui est des artisans & de ceux qui trafiquent ou font le commerce, on ne daigna pas même penser à eux ; ils composent le dernier ordre de la nation ¹. La principale _{p.098} attention fut tournée vers ceux qui contribuent, par leurs travaux, à nous vêtir & à nous faire vivre. On leur accorda des prérogatives, on les honora, on les anima, on les encouragea. Dans l'espace des quatre-vingt-dix jours qui composent notre été, nos agriculteurs façonnent trois fois la terre par une culture particulière, chaque fois ; & c'est par ce moyen qu'ils entretiennent l'abondance parmi nous, qu'ils nous procurent les vrais biens, & qu'ils nous rendent possesseurs des seules richesses qui sont à désirer. Quand les eaux, sorties des abîmes qui les renfermaient, se sont changées en pluie, pour arroser nos champs, ces laboureurs ne craignent pas qu'elles mouillent leur corps pourvu qu'ils en retirent tous les avantages qu'elles peuvent procurer. Lorsque la saison de remuer la terre est arrivée, leurs bêches, leurs charrues. & les autres instruments du labourage sont déjà prêts & en état d'être employés ; & quand le temps de la récolte approche, leurs serpes, _{p.099} leurs faucilles & leurs autres outils tranchants sont déjà brillants & aiguisés.

S'il ne paraît sur nos tables, pour les offrandes, que de l'excellent riz ; si nos greniers, toujours pleins, sont rangés comme des sépulcres ; si nos magasins ressemblent à ces îles qui sont dispersées dans le sein de la vaste mer ; c'est à l'industrie du laboureur, à son activité, à son ardeur & à sa constance au travail que nous en sommes redevables. Loin de nous ; oui, loin des Mantchous, tout ce qui peut amollir ou entretenir le luxe. Que le riz, les grains, les fruits, & ce qui provient de nos propres bestiaux, soient notre nourriture ; que le coton & la simple toile soient les matériaux de nos plus précieux vêtements ;

¹ Les artisans & les marchands, même sous le gouvernement chinois, ont toujours tenu le dernier rang dans l'empire. *Les marchands & les artisans*, dit un moraliste chinois, *font naître la mollesse, entretiennent le luxe, & excitent la cupidité... Ils sont en les servant, les ennemis des autres hommes, &c.* Les Mantchous qui avaient des mœurs très simples, & qui par conséquent avaient moins de besoins, faisaient encore moins de cas de ces deux professions.

Éloge de la ville de Moukden

que nos vases & tous nos ustensiles qui peuvent garnir les buffets, ou servir dans nos cuisines, ne soient faits que d'une terre commune, cuite dans des fourneaux encore plus communs ¹ !

p.100 Il en était ainsi chez nos respectables ancêtres. Ils ne mettaient au nombre des véritables richesses que les productions de la terre ; ils ne faisaient cas que de ses dons. C'est, sans doute, afin qu'elle pût les leur prodiguer, que l'esprit qui y préside, lui donna cette merveilleuse fécondité, dont nous sommes témoins dans nos climats. Nos champs & nos jardins produisent en abondance toute sorte de grains, toute sorte de légumes, les herbes potagères de toutes les espèces. Nous avons le grand & le petit millet, le millet jaune & p.101 le millet brun ; nous avons le sésame noir dont le goût est si agréable ; nous avons le froment & les blés de toutes les couleurs qui, en nous donnant des farines, d'une substance plus ou moins légère, d'une saveur plus ou moins gracieuse, s'accommodent à tous les estomacs, peuvent satisfaire tous les goûts, & nous servent à varier à l'infini l'aliment solide qui sert de base ordinaire aux autres aliments. Le riz sec & le riz glutineux, le riz blanc & le riz rouge, le riz en petit grain, le riz au grain gros & bien nourri, ne nous fournissent pas une nourriture moins abondante, simple, salubre, de facile digestion, & d'un goût même exquis, lorsque sa fadeur naturelle est relevée par ces plantes acres, dont elle tempère le piquant. Nommerai-je ici la fève, le pois, le haricot, & la nombreuse classe des légumes qui nous dédommagent souvent d'une récolte peu riche, & qui sont toujours une ressource assurée contre les accidents fâcheux qu'on n'a pas p.102 pu prévoir ? Parlerai-je de la courge dont l'espèce est si variée ; de la rave & du navet, des aulx & des oignons, du fenouil & du céleri ? Ferai-je mention du gingembre, & de cette foule d'herbes aromatiques qui servent d'assaisonnement à nos mets ? Le

¹ C'est toujours pour imiter les fondateurs des anciennes dynasties, que le législateur mantchou fait tenir à ses peuples une conduite semblable à celle des anciens peuples. Cependant, quoique tout ceci soit dit poétiquement, il n'est pas moins vrai pour cela. Les Mantchous, avant qu'ils fussent maîtres de la Chine, ne s'occupaient que de la guerre, de la chasse & de l'agriculture. Leurs flèches, leurs arcs, leurs champs & leurs bestiaux leur tenaient lieu de tout. Ceux mêmes qui habitaient dans les villes ne différaient guère des autres, que par leurs occupations. Ils avaient à peu près la même simplicité, & les mêmes mœurs.

Éloge de la ville de Moukden

détail, dans lequel je serais obligé d'entrer, me mènerait trop loin. Il suffit de dire que, jusqu'aux tendres rejetons des bambous, tout se trouve en abondance dans les terres que nous possédons ¹.

Connaissant les qualités propres des différentes sortes de terrains, nos cultivateurs ont donné à chacun d'eux les soins particuliers qu'ils exigent ; ils ne leur ont fait produire que ce qui était conforme ^{p.103} à leur nature, proportionné à leur force ; ils ont su mettre à profit la position, l'exposition, le haut, le bas, le sec & l'humide ; ils n'ont négligé aucune des circonstances capables de les faire valoir. Occupés sans cesse de tout ce qui peut être utile, jamais ils ne donnèrent accès à la paresse ; l'oisiveté n'approcha jamais de leurs demeures. Ce temps où la terre ne demande aucune culture, où les campagnes, dépouillées de leur verdure, n'invitent point les bestiaux à les aller parcourir, ni les hommes à les y conduire, ils l'emploient à bander un arc, à lancer une flèche, à faire des attaques & des défenses, à s'exercer à toutes les évolutions militaires. C'est ainsi que ce sont maintenues la fertilité & l'abondance dans le pays, la vertu & la valeur dans les hommes qui l'habitent. Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer sur eux des regards de prédilection, de la part du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux. ^{p.104} Ce roi suprême ², qui ne s'intéressait déjà plus à la conservation des Ming, vit avec complaisance que tous les cœurs se tournaient d'eux-mêmes vers notre empire des Tay-tsing : il vit ce peuple sincère & bon, qui avait conservé jusqu'alors la primitive simplicité de ses mœurs ; il vit mes ancêtres qui, après avoir purgé tout le pays des environs, des brigands qui l'infestaient, étaient appelés au secours d'un grand peuple, que plusieurs tyrans allaient faire gémir sous le poids d'un joug cruel ; il vit Ché-tsou, mon bisaïeul ; il le vit ; & il le

¹ Je crois que les rejetons des bambous dont on parle ici, ne sont que des rejetons de quelque espèce de roseau qu'on peut manger, comme on mange ceux des bambous. Le climat du pays des Mantchous ne me paraît pas assez chaud pour que les vrais bambous y puissent croître... Il est parlé de plusieurs autres herbes potagères & aquatiques dont je n'ai trouvé aucune description pour pouvoir les faire connaître. Le nombre n'en est pas grand.

² Je traduis à la lettre le texte mantchou quand je me sers des termes de *roi suprême*, de *souverain qui règne dans le plus haut des Cieux*, &c. Au lieu de mettre *qui ne s'intéressait déjà plus à la conservation des Ming*, j'aurais pu traduire plus littéralement en disant *qui haïssait déjà les Ming*, ou, *qui avait déjà rejeté de son cœur les Ming*, &c.

Éloge de la ville de Moukden

choisit, pour aller remplir l'auguste trône qui venait de vaquer. Unis, comme des frères le sont entre eux, les Mantchous & ^{p.105} les Chinois ont bientôt renversé tous les projets iniques des usurpateurs, ont bientôt exterminé les usurpateurs eux-mêmes ¹. À la tête d'un petit nombre de troupes choisies, Ché-tsou part, arrive, & avant même qu'il ait la force de pouvoir lancer un trait, il est revêtu de l'autorité souveraine, on le place sur le trône, il tient sa cour à Pé-king ([138](#)).

Tranquille sur la possession de ses nouveaux États, il ne va point fouiller dans la liste des princes qui, depuis l'antiquité ^{p.106} la plus reculée, ont donné des lois au monde, pour y chercher les époques de leur élévation & de leur chute ; pour savoir si, par lui-même ou par ses descendants, il gouvernera longtemps les peuples qui lui sont confiés, il ne s'appuie point sur les lignes équivoques des augures bons ou mauvais ; la justice & l'humanité sont les fondements de son espérance. Il ne craint point qu'il en soit de son empire, comme d'un grand cerf, après lequel tout le monde peut courir ². Plein de mépris pour ces discours frivoles qui pourraient lui inspirer une pareille crainte, il porte toute son ^{p.107} attention à examiner comment ses ancêtres ont obtenu & gouverné les États dont ils furent possesseurs. Il sait alors que les décrets du Ciel n'ont point de temps limité ; il sait que l'Être Suprême chérit d'un amour de prédilection le sage empire des Tay-tsing ; & en effet, s'il ne l'avait pas ainsi chéri, comment aurait-il souffert qu'il s'établît ? comment après son établissement, aurait-il permis qu'il se fût si fort étendu ? Il sait que ses ancêtres n'ont pas craint de marcher à

¹ L'empereur touche ici d'une manière délicate l'article de l'établissement des Mantchous à Pé-king. C'est le Ciel qui les choisit pour régner sur les Chinois ; ce sont les Chinois eux-mêmes qui les appellent à leur secours, pour pouvoir exterminer les tyrans, qui voulaient envahir l'autorité suprême, après avoir fait périr les restes infortunés de la race des Ming, dont le dernier empereur venait de se donner la mort. Il fallait tourner cet article sans blesser la délicatesse chinoise, & sans s'écarter du vrai ; c'est ce que l'empereur a fait, comme on peut s'en convaincre aisément par la lecture de la fin de l'histoire de la dynastie de Ming, & par ce qu'on vient de lire de son poème.

² Il est dit dans le *Lou-tao* :

« On peut se rendre maître de l'univers, comme on peut prendre un grand cerf dans le désert. Après qu'on a pris le cerf, on le partage & on en distribue les morceaux. Je crois que les Chinois qui avaient imploré le secours des Mantchous contre les rebelles auraient bien voulu que ces Mantchous se fussent contentés d'une partie de l'empire ; & qu'ils eussent laissé le reste sous la domination chinoise ; mais les Mantchous étaient trop bien avisés pour se laisser persuader.

Éloge de la ville de Moukden

travers les épines & les bois, d'aller contre la poussière & les vents, d'affronter toutes sortes de dangers, de souffrir les incommodités de tous les genres, de passer alternativement par les épreuves des pertes & des avantages, de la prospérité & des malheurs ¹.

p.108 Ce n'est point parce qu'il l'a conquise, que la Chine a changé de domination ; ce n'est point par les pertes qu'il lui a causées, ou par les défaites qu'il lui a fait essuyer, qu'elle s'est enfin déterminée à le reconnaître pour son souverain. S'il règne sur elle, c'est qu'il y a été appelé par tous les ordres de l'État ; c'est qu'il a reçu les lettres de supplication ; c'est que les chars d'invitation sont allés au-devant de lui (139). Il peut s'appliquer, à juste titre, ces paroles du *Chou-king* : l'éclat dont brille Tang, frappe *tous les yeux* ; & ces autres du *Ché-king* : *Le peuple soumis d'affection obéira avec joie*.

Ô Moukden ! c'est de votre sein que sont sortis de tels rois ; il n'appartient qu'à vous de les produire & de les former ; vous êtes véritablement le lieu propre à servir de séjour à tous les souverains. Aujourd'hui, il est vrai nous ne tenons p.109 pas notre cour dans l'enceinte de vos murs ; mais nous ne laissons pas de vous distinguer d'une manière spéciale. Par un privilège qui vous est particulier, nous vous avons donné, pour commander les troupes du ressort, un officier général, du titre de tsiang-kiun ; pour régler les affaires, cinq grands tribunaux, à la tête desquels nous avons mis un président du titre de *grand qui siège à l'un des côtés* (140) ; pour l'avantage & l'honneur du peuple, nous avons érigé en ville de différents ordres, les lieux qui leur servent de demeure ; nous avons assigné aux gens de guerre des endroits particuliers où ils fussent à leur aise, où ils pussent s'exercer avec facilité aux fonctions militaires, où les vivres fussent en abondance, & où ils pussent trouver l'agréable joint à l'utile (141). Nous n'avons rien oublié pour procurer à tout le monde les facilités de pouvoir semer au printemps & recueillir en

¹ Tout ce qui vient d'être dit a trait à ce qui est rapporté dans les anciens livres fondateurs des dynasties Tcheou & Han : les expressions mêmes sont enchâssées dans le poème de l'empereur écrit en chinois. On ne peut bien sentir tout l'agrément d'une poésie semblable qu'on ne soit au fait de l'histoire & des différentes pièces de poésie qui ont été faites anciennement.

Éloge de la ville de Moukden

automne ; nous avons pourvu à ce que la disette ne s'y fît ^{p.110} jamais sentir, en faisant construire des greniers, où la quantité & la bonté des grains qu'on y conserve en tout temps, pût être en tout temps une ressource assurée contre ce terrible fléau ; au moyen du grand nombre de chariots de transport que nous avons fait faire, & que nous entretenons avec soin, nous vous avons mis en état de pouvoir procurer les mêmes secours à tous vos voisins & même à l'étranger ; nous avons établi que le premier & le quinzième jour de chaque lunaison, tous les officiers, tant civils que militaires, s'assembleraient solennellement dans leurs tribunaux, non pas pour y traiter les affaires, comme dans les autres temps, mais pour y faire les cérémonies respectueuses, & pour annoncer au peuple, par ce brillant appareil, que ces jours sont pour lui des jours de repos, de divertissement & de joie.

Des établissements si utiles & si bien cimentés, semblent vous annoncer une durée de bonheur & de gloire qui ne doit ^{p.111} finir qu'avec les siècles. C'est pour en consacrer l'augure qu'à la suite de ce foutchouroun, je vais entonner un toukietchoun ¹.

@

¹ La pièce de poésie qui suit est appelée par les Chinois *soung* : on lui donnera un nom français, après qu'on l'aura lue ; pour moi, je n'oserais le faire.

Toukiétchoun

@

p.112 Vous, dont la position au nord des eaux du Simia ¹, assure à l'air qui vous environne, une constante salubrité ; vous que de larges rivières & de hautes montagnes rendent un boulevard propre couvrir l'univers ; illustre ville de Moukden, vous êtes distinguée des autres pays du monde, comme le tigre & le dragon le sont des autres animaux. C'est chez vous que le grand empire des Tay-tsing a jeté les fondements solides sur lesquels il s'est élevé. Les fossés profonds que l'on a creusés autour de vos murailles, vos murailles elles-mêmes qui sont si fortes & si élevées, vous mettent à l'abri de toute surprise & de tout danger. Vous êtes p.113 tout à la fois comme le Ciel & la Terre ; vous représentez les deux principes Yin & Yang.

C'est dans l'enceinte de vos murs, qu'on sait différencier & apprécier chaque chose ; c'est là que se trouvent les neuf sortes de marchés ², & les magasins à cinq étages ; c'est là que la véritable doctrine des rois, que cette doctrine qui apprend à bien gouverner les hommes, est dans toute sa vigueur : & c'est de là qu'elle se répand, pour éclairer le reste de l'univers. Vous êtes, ô Moukden ! le Pin & le Ki des Tcheou ; vous êtes le Foug & le Pei des Han ³ : mieux que le village p.114 de Pe-choui, mieux que le palais de King-chang vous êtes propre à produire les souverains & à les former ([142](#)).

La montagne de Tchang-pê-chan qui vous avoisine, en se faisant remarquer par-dessus toutes les autres, vous met à couvert d'un côté, tandis qu'un bras de la grand mer vous garantit de l'autre. Votre

¹ Simia est appelé en chinois Chen-choui. Je ne trouve, dans aucune carte, le nom de cette rivière, si c'en est une. Je pense que c'est un nom général pour désigner les eaux du pays de Chen-yang.

² Les neuf sortes de marchés étaient disposées de façon, suivant l'ancienne coutume chinoise, que huit étaient dans les quartiers de la ville, désignés par les huit rhumbs de vent, & le neuvième était au centre : ainsi l'on disait le marché du quartier de l'est, le marché du quartier de l'ouest, le marché du milieu, &c. On prétend que chaque marché avait ses denrées affectées.

³ Voyez ce que j'ai dit sur les endroits Pin, Ki, Foug & Pei dans mes Remarques sur le *Foutchouroun*.

Éloge de la ville de Moukden

assiette qui est des plus fortes, votre forme, tout ce qui vous constitue, nous donnent lieu d'espérer que, jusqu'au temps des générations les plus reculées, vous conserverez la prééminence que vous vous êtes acquise sur tous les lieux de la terre.

Il y a déjà plus de cent ans que vous êtes la mère de ceux du dehors, comme de ceux du dedans. Vous nourrissez les uns & les autres, vous les entretenez, vous les faites vivre dans la tranquillité, p.115 dans l'abondance & dans la joie. Lorsque ces réflexions se présentent à mon esprit, je me sens pénétré d'un renouvellement d'attention, pour tâcher de me rendre digne du trône dont j'ai hérité.

Le grand Cheng-tsou, mon très sage aïeul, pendant le cours de son règne, s'est transporté chez vous, jusqu'à trois fois, avec tout l'appareil de sa grandeur. Il était monté sur un char brillant que six chevaux, plus brillants encore, traînaient avec majesté ; dix mille hommes de guerre accompagnaient sa marche. En arrivant, il ne s'arrêta point à l'entrée du palais, pour se reposer ou pour prendre haleine ; mais il franchit les neuf rangs de marches, & se rendit de suite dans ce lieu vénérable, où il devait faire les cérémonies respectueuses ¹.

p.116 Pénétré du plus profond respect & des sentiments les plus tendres, il rendit à ses ancêtres tous les devoirs funèbres ; après lesquels il s'assit sur son trône qui était dans la salle vis-à-vis de leurs tombeaux. Là il attendit, en contemplant en esprit ses modèles, que, dans l'ancien palais, on eût tout disposé pour le festin de cérémonie. Quand tout fut prêt, il s'y rendit lui-même, & ne dédaigna pas de servir, de ses propres mains, les vertueux vieillards qui y étaient assemblés. Il versa du vin dans leurs coupes, il excita leur appétit par les assaisonnements qu'il leur distribua ; mais plus encore par cet air de bonté & de tendresse dont il accompagnait toutes ses actions. Il fit l'éloge de leurs vertus, il les proposa pour exemples à tous les assistants, &, en leur considération, il accorda des faveurs, il répandit

¹ Il faut supposer que le char & les chevaux dont se servit Kang-hi, quand il alla visiter les tombeaux de ses ancêtres, étaient tels que ceux qu'on a décrits au commencement du *foutchouroun*. Il est dit dans un des *soung* du *Ché-king*, qu'à l'entrée du palais, il y a neuf rangs entiers d'escaliers, ou neuf marches d'escalier.

Éloge de la ville de Moukden

des grâces, & tous, jusqu'au ^{p.117} plus bas peuple, se ressentirent de ses bienfaits. C'est ainsi qu'en avaient agi autrefois les vertueux princes de la vénérable antiquité.

Le trône de mes ancêtres, par voie de succession, est parvenu jusqu'à moi, tout indigne que j'en suis par mon peu de vertu. J'espère qu'à force de me les proposer pour modèles, je viendrai enfin à bout de pouvoir les imiter. Je n'ai jamais manqué à me rendre, aux temps déterminés, dans la salle qui est destinée pour les honorer, j'y ai fait les cérémonies usitées avec toute la décence dont j'ai été capable. Ah ! qu'il m'en coûtait alors de ne pouvoir me rendre sur leurs tombeaux ! Cette seule pensée m'occupait entièrement. J'envisageais le lieu où reposent leurs cendres, comme un autre Ting-hou ; je me proposais d'y aller les admirer & m'instruire, en méditant sur leurs vertus, & en me proposant pour modèles les beaux exemples qu'ils m'ont transmis ([143](#)).

^{p.118} Le temps que le Ciel avait déterminé pour laisser aux sentiments de tendresse, dont mon cœur était animé, prendre leur libre essor, cet heureux temps est enfin arrivé. L'année a été des plus fertiles, les circonstances des plus favorables, tout a concouru à l'exécution de mon pieux dessein. Après avoir ordonné tous les préparatifs, après m'être préparé moi-même, je me suis tourné du côté de l'orient, vers lequel j'ai dirigé ma route.

Tous ceux qui composaient mon cortège semblaient respirer la même tendresse que moi, semblaient n'avoir d'autres sentiments que les miens. Quel ordre dans leurs rangs ! quelle grâce dans leur contenance ! Leur différents mouvements se faisaient sans bruit & sans tumulte ; on n'entendait qu'un léger murmure qu'on eût pris pour quelque vent tranquille, qui de sa douce haleine, agitait les tendres feuilles des arbres : leur marche était uniforme & majestueuse, elle imitait ces nuages de différentes ^{p.119} couleurs qui, dans un jour serein, se développent & s'étendent peu à peu sur la surface du Ciel : leur arrangement réciproque conservait toujours cette agréable symétrie que les écailles gardent entre elles sur le corps du poisson.

Éloge de la ville de Moukden

Les étrangers, les grands, les mandarins, tous les officiers de ma suite avaient, ainsi que moi, les yeux fixés vers l'endroit où sont placés les tombeaux vénérables sur lesquels nous allions verser des pleurs. Nous découvrîmes la montagne de Houi-chan (144) que nous reconnûmes à sa hauteur, & au brillant éclat qu'elle répandait. Peu après nous aperçûmes tous les signaux du bonheur qui sont répandus aux environs du Simia (145). Une joie mêlée de tendresse fit éprouver à mon cœur les plus douces palpitations. Je me figurais le Yuen-miao (146) où l'on allait, au commencement de chaque mois, déposer de nouvelles coiffures & de nouveaux habits : je me représentait la sépulture de Pa-ling, p.120 où l'on disposait, avec des attentions si respectueuses, les couvertures & les chevets (147) : je pensais à ces cyprès & à ces pins touffus qui s'élevaient jusqu'aux nues : je voyais ces ruisseaux d'une eau pure & claire serpenter dans les campagnes ; j'admirais ces vastes prairies, ces ombrages délicieux, ces lieux toujours fertiles, où tout ce qui jouit de la vie, prospère, où tout ce qui peut servir à l'entretenir, abonde.

Au milieu de ces tendres ravissements, j'aperçus les chevaux sculptés en pierre qui sont rangés en dehors des murailles, non loin de la porte d'entrée. Il ne tint plus à moi d'arrêter les mouvements dont mon cœur était agité ; mes yeux gonflés se déchargèrent par un torrent de larmes dont tout le devant de ma robe fut inondé. C'est donc aujourd'hui, me dis-je à moi-même, que je vais voir Yao sur la muraille, & Chun dans le bouillon ¹. p.121 Ou plutôt, je ne vais voir qu'une seule & même vapeur, dans laquelle je serai confondu moi-même. J'arrivai

¹ Dans un livre où l'on a ramassé tout ce qui s'est passé de plus essentiel sous la dynastie des Tang, & qui est intitulé *Tang-hoei-yao-chou*, il est dit que l'empereur voulant faire connaître les belles actions de ses ancêtres, avait fait sculpter en pierre les six chevaux de bataille qui leur avaient servi à remporter tant de victoires. Il fit ranger les chevaux sur les deux côtés de l'entrée de la sépulture nommée Tchao-ling.

« Ces chevaux, dit Tou-fou dans ses vers, paraissent tout trempés de sueur comme s'ils venaient de courir la poste.

L'usage de mettre des chevaux aux entrées des sépultures est encore en vigueur.

Dans le *Ly-kou tchouen* d'un livre fait sous le Han postérieurs, on lit les paroles suivantes :

« S'il était assis il voyait l'empereur Yao sur les murailles, s'il prenait ses repas il voyait Chun dans le bouillon,

pour dire que Yao & Chun étaient sans cesse présents à son esprit. Ce trait fait allusion à la créance de quelques-uns qui s'imaginent que lorsqu'on fait les cérémonies funèbres en l'honneur des ancêtres, leurs mânes voltigent autour des mets qu'on leur offre, & s'y arrêtent pour humer les vapeurs les plus subtiles qui en sortent. C'est peut-être dans ce sens que le prend l'empereur. J'avoue que je ne comprend pas bien quelle est sa pensée.

Éloge de la ville de Moukden

enfin dans l'ancien palais, dans ce palais ^{p.122} majestueux, dont la seule vue inspire le plus profond respect : on y monte uniment par plusieurs marches ; il est simple, mais solide ; son éclat est semblable à celui de la lune, lorsqu'elle se lève, ou à celui du soleil, lorsqu'il commence à éclairer l'horizon ; les différentes couleurs, artistement nuancées, ne s'y sont point remarquer ¹. À droite, est une pente ^{p.123} insensible, taillée en échelons ² ; à gauche, est un escalier simple, composé de plusieurs rangs de larges degrés ; les portes qu'on tient toujours fermées, celles que l'on ouvre en tout temps ³, ne ^{p.124} sont pas plus brillantes ; elles répondent à la simplicité du bâtiment ; les murailles du dedans, comme celles du dehors, sont faites d'une argile grossière sur laquelle la truelle a passé ; &, pour éclairer les appartements, on n'y emploie que les lampes les plus communes, dont le seul chanvre fait tous les frais & tout l'ornement ⁴. Quel gage plus assuré, ^{p.125} quelle preuve plus certaine

¹ Quoique la description que l'empereur fait ici de cet ancien palais, soit une description poétique faite à l'imitation de celles qui représentaient les palais des anciens empereurs, il est très vraisemblable que le palais de ses ancêtres n'était guère plus riche. La comparaison qu'il fait de l'éclat qu'il répand à l'éclat du soleil & de la lune, a trait à ce que dit Han-yu dans ce qu'on appelle *Mao-yng-tchouen*.

« Un des descendants, à la huitième génération, de Ming-ché ayant trouvé le secret de se rendre semblable à un esprit, se mit à cheval sur un tchan-tou (espèce de grenouille ou de crapaud), & monta jusque dans la lune.

Les taches qui se voient dans la lune ont donné occasion à cette fable. Houai-nan-tsee dit, dans un de ses livres, qu'

« il y a dans le soleil un corbeau à trois pieds.

Apparemment que les taches du soleil paraissent aux yeux chinois former la figure d'un corbeau. Quoi qu'il en soit, toutes ces comparaisons ne signifient autre chose, sinon que le palais des ancêtres de l'empereur ne brille que d'un éclat naturel & simple, tel que celui du soleil & de la lune, qui ne laissent pas d'avoir leurs taches. C'est du moins là, je pense, ce que les commentateurs ont eu en vue en rappelant les fables de l'homme dans la lune, & du corbeau à trois pieds dans le soleil.

² Je ne sais trop si ces mots, *une pente insensible taillée en échelons*, sont suffisant pour exprimer une montée, qui au lieu d'escaliers n'est composée que de briques ou de pierres qui se touchent en saillant, les unes sur les autres d'un ou deux pouces seulement. Les sépultures ont pour l'ordinaire trois portes, une au milieu, & une à chacun des côtés. Il en est de même des autres bâtiments considérables.

Dans les palais des princes, dit le *Tsi-leao*, les appartements de l'intérieur ont toujours une pente insensible taillée en échelons par où on s'y rend du côté droit & un escalier composé de plusieurs rangs de degrés par où on y monte du côté gauche, &c.

³ Le cérémonial qui concerne les portes est quelque chose d'essentiel ici. Il y a des portes qui ne s'ouvrent presque jamais, d'autres qui ne s'ouvrent que pour le prince, & d'autres qui sont pour le commun. Elles ont chacune des noms propres qui les désignent. Dans l'*Y-king*, les portes qu'on tient fermées ont le nom de *koun*, & celles qu'on ouvre ordinairement s'appellent *kien*.

⁴ Ces murailles faites simplement de terre, ces lampes faites apparemment de chanvre, dont l'huile & la mèche étaient de chanvre aussi, ne figurent ici que parce qu'il en est parlé dans les livres & dans les poésies qui font l'éloge de l'économie & de la simplicité. Les Mantchous se vantent avec raison d'avoir été dans leur origine très simples & très

Éloge de la ville de Moukden

pourrions-nous avoir de la vertueuse simplicité & de l'économie de nos ancêtres ? Pussions-nous les imiter, nous & nos descendants, jusqu'aux générations les plus reculées !

On ouvre la grande porte du milieu, j'entre. Tout était prêt pour le festin ; je fais servir les mets ¹ : les princes de mon sang sont les premiers que j'invite ; je leur présente la coupe, ils la vident ; j'en fais de même aux grands, & après eux, aux mandarins des différents p.126 ordres ; aucun n'est oublié. Je passe ensuite aux vénérables vieillards qui sont les anciens habitants du pays ; je leur verse du vin, & à mesure que je vois leurs visages s'épanouir & prendre une couleur vermeille, transporté moi-même de la joie la plus pure, je m'écrie : voilà les bons & vertueux sujets qui m'ont été transmis par mes aïeux. Les bienfaits qu'ils ont reçus de leurs anciens maîtres, la tendresse avec laquelle ils en ont été gouvernés, ont fait couler leurs jours dans l'abondance & dans la joie, & prolongé leur vie jusqu'au-delà du terme ordinaire, afin que j'eusse la douce consolation de les voir, de les entendre & de leur parler. Puisse une telle vue, puissent de pareils exemples me rendre, d'instant en instant, plus attentif sur moi-même, puissent-ils me faire imiter mes modèles, puisse notre empire, pendant des milliers & des milliers d'années, en fournir toujours de semblables !

@

économiques. Il serait à souhaiter pour eux qu'ils ne dégénéraient pas de la vertu de leurs ancêtres. Tant qu'ils seront économiques, tant qu'ils conserveront leur primitive simplicité, ils conserveront à coup sûr l'empire de la Chine, mais ils le perdront infailliblement, dès qu'ils cesseront d'être de vrais Mantchous.

¹ Le festin que l'empereur donne est à l'imitation des festins dont on a déjà parlé. Il est dit dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Kouang-ou-ty* (premier empereur des Han postérieurs, qui monta sur le trône l'an 25 de l'ère chrétienne), que toutes les fois que le prince allait à Nan-yang, à Jou-nan & à Nan-toung-hien il ne manquait pas de donner un festin de cérémonie, après lequel il répandait ses bienfaits à pleine main. Un jour qu'il avait accordé à ceux de Nan-toung-hien d'être exempts de payer le tribut ordinaire pour une année, les vieillards du lieu se prosternèrent aux pieds de l'empereur, & lui demandèrent la continuation de ce bienfait pendant dix années de suite. Ce qui leur fut accordé.

Éloge de la ville de Moukden

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

[Huit des 32 formes diverses d'écriture antique...]

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

Éloge de la ville de Moukden

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

...dont on voit le modèle dans les éditions du poème]

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

友	為	嘗	御
之	心	聞	製
兄	者	以	盛
弟	天	父	京
以	下	母	賦
祖	無	之	有
宗	不	心	序

Éloge de la ville de Moukden

Origine des différentes sortes de caractères chinois,
dont on voit le modèle
dans les trente-deux volumes de l'édition chinoise ¹

@

Premier volume

p.127 Les caractères chinois qu'on voit dans ce volume s'appellent en chinois *yu-tchou-tchouen*, & en tartare-mantchou, *kou-itchtikengue fouktchinga herguen*, ce qu'on peut traduire en français par ces mots : *lettres primitives telles que des troncs de pierres précieuses* ; Je les appellerai seulement, *les pierres précieuses*.

Le *Chou-yuen-yu* dit : Ly-see fit ces caractères, qui sont ceux qu'on voit ici, à l'imitation de ceux que Ché-tcheou avait formés sur le modèle des lettres inventées par Tsang-kié ². p.128

Plusieurs auteurs prétendent que *les pierres précieuses* ou les caractères *yu-tchou-tchouen* dérivent de ceux qu'on appelle *siao-tchouen* (j'en parlerai en son lieu). Ce sentiment est exposé en particulier dans un livre intitulé *Lun-chou-che-ty*, c'est-à-dire, *Explication ou Recherches sur l'origine des dix sortes de caractères*. L'auteur de ce livre est nommé Yuen-tou, qui vivait du temps des Tang ³ ; il prétend que, de plusieurs ouvrages écrits en caractères *siao-tchouen*, on en tira les principaux traits qui, constituent les lettres *yu-tchou-tchouen* : il paraît plus vraisemblable que ces deux espèces de lettres, c'est-à-dire, les p.129 *yu-tchou-tchouen* & les *siao-tchouen*, ont été formées séparément sur un même modèle, & qu'elles sont très anciennes. Quoi qu'il en soit, celui qui a donné plus de cours aux caractères *yu-tchou-tchouen*, est nommé Ly-yang-ping ; il excellait dans la manière de les écrire.

¹ [c.a. : Les deux pages précédentes présentent le même extrait du poème écrit avec huit différentes sortes de caractères. Cf. le fac simile gallica [ici](#).]

² Ces caractères, comme on voit, sont appelés *les pierres précieuses* ou les caractères de Ly-see. Ce Ly-see vivait du temps des Tsin, petite dynastie qui succéda à celle des Tcheou l'an 247 avant Jésus-Christ, & qui ne dura qu'environ 40 ans. Tsang-kié vivait du temps de Hoang-ty, dont la soixante-unième année répond exactement à l'an 2578 avant Jésus-Christ.

³ Les Tang ont commencé en 618 de l'ère chrétienne, & ont fini en 905.

Éloge de la ville de Moukden

Second volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois *tsi-tsee-tchouen*, & en tartare-mantchou *ferkouetchouke fouktchinga herguen*, ce qui signifie *lettres primitives*, dites *les merveilleuses*.

Ces lettres tiennent le premier rang parmi les six espèces de caractères dont nous devons les principaux modèles à Tcheng-foung.

Tchang-houai-kouan, dans un livre de sa composition qu'il a intitulé *Chou-touan*, dit que *les caractères qui furent écrits par Ché-tcheou étaient de même figure que ceux qu'on voit ici*, & que, ^{p.130} *de son temps, le livre dans lequel on avait écrit & représenté tout ce qui était gravé sur l'ancien tambour de pierre, était écrit avec ces sortes de lettres*.

Siao-tsee-leang dit que *les anciens caractères ta-tchouen ont servi de modèle à Tcheng-foung pour la formation de ceux-ci*.

Peut-être que les six espèces de caractères que Tcheng-foung mit au jour, ne sont qu'une espèce de supplément, & comme une perfection des anciens caractères. Il peut se faire aussi qu'il ait pris pour modèles de ses lettres, & les lettres *ta-tchouen*, & celles que fit Ché-tcheou, en changeant quelque choses aux unes & aux autres, & en en combinant différemment certains traits. C'est pour cette raison que les lettres *tsi-tsee-tchouen* ont fort peu de ressemblance avec les lettres *ta-tchouen*, & les lettres de Ché-tcheou. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Yang-hioug a appris de Lieou-fen cette manière d'écrire, & qu'il en a laissé le ^{p.131} modèle à la postérité qui doit lui en avoir la principale obligation.

Troisième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois *ta-tchouen*, & en tartare-mantchou *mouarounga fouktchinga herguen*, ce qui peut se traduire par ces mots : *lettres primitives*, dites *les grossières* ou *les épaisses*.

Dans le livre *Lu-ché-tchun-tsieou*, c'est-à-dire, dans un livre de Lu-ché, intitulé *Le printemps & l'automne* ; il est dit que Tsang-kié est l'inventeur de ces sortes de caractères. Dans un autre livre intitulé Y-

Éloge de la ville de Moukden

ouen-tché, c'est-à-dire *Livre qui traite des arts & de l'éloquence*, lequel a été fait par un auteur qui vivait du temps des Han, il est dit que Ché-tcheou a inventé les lettres *ta-tchouen*. On lit dans le *Chou-touan*, c'est-à-dire, dans les *Fragments de livre*, qu'

« à examiner ce que Ché-tcheou a ôté ou ajouté ^{p.132} aux lettres inventées par Tsang-kié, on peut dire hardiment qu'il est l'inventeur des lettres *ta-tchouen* ; d'ailleurs la figure des caractères formés par Ché-tcheou est précisément la même que celle des caractères qui sont gravés sur l'ancien tambour de pierre.

On lit dans le livre intitulé *Chou-tché-chou*, (c'est-à-dire, *Livre qui explique les livres*, à la lettre, *qui fait les livres*) dont l'auteur est nommé Yu-ché-nan :

« Quoique les auteurs ne soient pas d'accord entre eux sur l'origine des caractères *ta-tchouen*, & que les uns en attribuent l'invention à Ché-tcheou, & que les autres la lui refusent, je pense, dit Yu-ché-nan, que, longtemps avant Ché-tcheou, il y avait des caractères sur lesquels l'auteur a ensuite formé les siens, & auxquels il en ajouta d'autres de son invention ; & qu'ainsi, Ché-tcheou est même temps auteur & imitateur. J'ajoute que ceux qui assurent que Ché-tcheou ^{p.133} forma tous ses caractères sur le modèle de ceux qu'on voyait gravés sur le tambour de pierre, se trompent évidemment.

Si le *livre qui traite de l'éloquence & des arts*, fait du temps des Han sous le titre de *Youen-chou*, subsistait en entier, on pourrait avoir quelques éclaircissements là-dessus ; mais des 15 chapitres ou articles dont nous savons qu'il était d'abord composé, il n'en restait déjà plus que 9 du temps de Kien-ou ¹. Il est probable que, dans les 6 chapitres qui manquaient, il était parlé des inventeurs des lettres.

¹ Kien-ou est le nom du règne de Kouang-ou-hoang-ty qui commença l'an 25 de l'ère chrétienne, & finit l'an 58. Il serait à souhaiter que ce livre eût été conservé dans son entier.

Éloge de la ville de Moukden

Quatrième volume

Les caractères qui sont contenus dans ce volume s'appellent en chinois *siao-tchouen* & en tartare-mantchou, ^{p.134} *narhounga fouktchinga herguen*, ce qu'on peut traduire par ces mots : *lettres primitives diminuées, (minces ou amoindries)*.

Il est dit dans le *Chou-touan*, ou dans les fragments de livres rassemblés sous les Han, que Ly-see, qui vivait sous la dynastie des Tsin, c'est-à-dire, immédiatement après les Tcheou, *prit les lettres ta-tchouen de Ché-tcheou, qu'il les diminua & en adoucit les traits, d'où il résulta celles qu'on voit ici*. C'est apparemment pour cette raison qu'on leur donna le nom de *siao-tchouen*, comme qui dirait lettres diminuées des *ta-tchouen*.

Ou-ouei-heng en parlant des 4 sortes de caractères qu'on connaissait de son temps, dit :

« Ceux qui prétendent que Tcheng-miao étant, dans les prisons de Yun-yang, inventa les lettres *siao-tchouen*, se trompent, puisque, longtemps avant Ly-see lui-même, ces caractères existaient.

Ouei-siu, dans son livre intitulé ^{p.135} *Chou-tsouan*, dit ¹ :

« Lorsque Ou-ty recouvra le *Fen-yn-ting*, le premier de ses soins fut d'en faire copier exactement tous les caractères ; & après les avoir examinés avec toute l'attention possible, on trouva qu'ils étaient de la classe de ceux qu'on appelle *siao-tchouen* ².

Il est dit dans le *Siuen-ho-pou* ³, que, ^{p.136}

¹ *Chou-tsouan*, c'est-à-dire, *compilation de livres*. *Chou* signifie livre, & *tsouan*, *terebrare*, *terebratio*, & *librorum terebratio*. J'avertis une fois pour toutes, que je tâche de rendre le sens, sans m'attacher trop à la lettre, dans tout ce que j'interprète ; à moins qu'il ne fût question de quelque point important.

² Ou-ty, sixième empereur de la dynastie des Han, commença son règne l'an 140 avant Jésus-Christ, & le finit l'an 87. Ce prince *recouvra* le *Fen yn-ting*, c'est-à-dire un de ces vases ou de ces grandes urnes de métal, sur laquelle les Tcheou avaient fait graver tout ce qui concernait le pays de Fen-yn.

³ Le *Siuen-ho-pou* est un livre fait sous les Soung, dans lequel on rapporte tout ce qui s'est passé d'un peu important sous les années de Siuen-ho, c'est-à-dire, depuis l'an de

Éloge de la ville de Moukden

« du temps de Mou-koung, les lettres imprécatoires, qui avaient été écrites contre ceux du royaume de Tchou, étaient en caractères *siao-tchouen* ¹.

Hioung-peng-lai, en expliquant les pièces de monnaie faites du temps de Hoang-ty, auxquelles on avait donné la forme de couteau, & que, pour cette raison, on appelait *tao-pou* ², dit que les lettres qu'on avait gravées sur ces espèces de monnaie étaient véritablement des caractères *siao-tchouen*.

On peut conclure de tout ce qui vient d'être rapporté que la figure & toute la composition des lettres *siao-tchouen* nous viennent des temps les plus reculés. La tradition les fit parvenir telles qu'elles étaient dans leur primitive institution, p.137 jusqu'à Ly-see. Ly-see y fit quelques changements & après les avoir accommodées à sa façon, il leur donna le nom de *pa-fen-siao-tchouen*, ce qui veut dire *caractères* qui contiennent huit parties des dix qui entrent dans la composition des caractères *siao-tchouen*. En effet, en comparant avec soin les anciens caractères *siao-tchouen* avec ceux que composa Ly-see, on voit qu'ils sont les mêmes à peu de choses près.

Cinquième volume

Les caractères qui composent ce volume sont appelés en chinois, *chang-fang-ta-tchouen*, & en tartare-mantchou, *tergui amba fouktchinga herguen*, ce qui peut être traduit ainsi : *lettres primitives venant du lieu le plus élevé* ou bien *les élevées*.

On ne sait pas quel est l'auteur de ces sortes de caractères ; il est à présumer qu'il ont été formés sur le modèle des plus anciennes lettres. On sait que Ly-see prit p.138 les lettres que Meng-tien avait écrites dans son livre *Pi-king*, qu'il les diminua, les adoucit & en forma les caractères

Jésus-Christ 1119 jusqu'à l'année 1126. Siuen-ho est le nom que Hœi-tsong, huitième empereur de la dynastie des Soung, donna aux dernières années de son règne.

¹ Il y a eu plusieurs Mou-koung, je ne sais duquel on veut parler ici : n'importe, ils vivaient les uns & les autres du temps des Tchou.

² *Tao* signifie *couteau*, & *pou* signifie *régner gouverner, diviser* ; c'est aussi le nom qu'on donne aux six grands tribunaux, &c.

Éloge de la ville de Moukden

siao-tchouen ; mais, comme il n'est fait aucune mention de celles-ci, qui sont cependant très anciennes, il est à croire qu'elles remontent jusqu'à la plus haute antiquité, & qu'elles ont été formées sur le modèle des premiers caractères qui ont été inventés. Tcheng-miao changea quelque chose aux lettres primitives ; &, au moyen de ces changements, il résulta une nouvelle espèce de caractères. Ouei-siu, de son côté, fit des changements aux lettres de Tcheng-miao ; ceux qui vinrent après Ouei-siu en firent de même à l'égard des lettres qui avaient cours de leur temps, &, après plusieurs changements successifs, celles qu'on voit ici furent trouvées.

Si l'on en croit Tchou-fou-sien, Tcheng-miao n'a fait que raccommo-der un peu les lettres de Ly-see, & Ly-see lui-même n'avait fait que quelques petits ^{p.139} changements aux anciens caractères. Quoiqu'il en soit, à examiner de près les lettres *chang-fang-ta-tchouen*, on trouve quelles ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on appelle tchen, c'est-à-dire, *lettres appareillées*.

Sixième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *fen-chou-tchouen*, & en tartare-mantchou, *atchabounga fouktchinga herguen*, ce qui signifie : *lettres pour les inscriptions des sépultures, & pour les contrats de mariage*, ou plus exactement, *pour les accords, les contrats, &c.* L'origine de ces sortes de lettres est due au hasard. Tchou-chou-sien dit que, du temps des Tcheou, un de ces faiseurs de mariage que les Chinois appellent *mei-jin*, c'est-à-dire, *entremetteur*, voulant accorder un garçon & une fille pour s'allier ensemble, mit par écrit les conventions ; mais, comme ni ^{p.140} le garçon, ni la fille ne savaient écrire, & qu'il voulait qu'ils se donnassent un témoignage mutuel, comme ils s'engageaient à vivre désormais ensemble, en qualité de mari & de femme, il leur dit de former quelques traits tels qu'ils souhaiteraient. Les nouveaux mariés firent ce qu'on leur suggéra, & l'entremetteur fit, comme témoin, une marque semblable. De ces marques jointes ensemble, il

Éloge de la ville de Moukden

en résulta une espèce de lettres ; ce qui ayant été observé, donna occasion de composer un certain nombre de caractères pour être employés dans de pareilles circonstances. Dans la suite, chacun voulut y ajouter quelque chose, diminuer ou augmenter le nombre des traits ; de là vient que ces lettres diffèrent entre elles beaucoup plus que ne font celles des autres espèces. On les employa d'abord comme des signes qui constataient la validité d'un accord entre gens qui s'épousaient ; on s'en servit ensuite pour les ^{p.141} inscriptions lapidaires qu'on met dans les sépultures. On n'en sait pas davantage sur ce qui concerne ces lettres.

Septième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *souichou-tchouen*, & en tartare-mantchou *souihetou fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en forme d'épis*.

Dans le livre intitulé *Me-seou* ou *Mo-seou*, fait par Ouei-siu, il est dit que Chin-toung étant dans le lieu appelé Chang-tang, vit dans un champ une tige de blé ou de mil qui s'élevait par-dessus toutes les autres, & qui portait huit épis. Charmé de cette merveille, dont il voulut transmettre la mémoire à la postérité, il en examina la figure avec attention, & fit quelques caractères qui la représentaient à peu près. Dans les lettres qu'il composa ensuite pour désigner les quatre saisons & les différents temps de l'année, on voyait des épis comme ^{p.142} pendants ; ce qui leur fit donner le nom de *lettres en forme d'épis*.

Huitième volume

Les lettres qui composent ce volume s'appellent en chinois *lieou-yé-tchouen*, & en tartare-mantchou *fotoho aptaha fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en forme de feuilles de saule*.

Le bonze Meng-yng dit que, du temps des Kin ou Tch'in (petite dynastie qui vint après les Han), Ouei-kouan s'avisait le premier de faire des lettres à l'imitation des feuilles de saule.

Éloge de la ville de Moukden

« C'est la première espèce de lettres qui satisfasse entièrement la vue ; elle est très agréable à voir ; tous les traits en sont nets, forts & bien nourris ; & ce n'est pas une petite difficulté que de les former avec élégance. Les descendants de Ouei-kouan s'appliquèrent de toutes leurs forces à pouvoir perfectionner un art qu'ils regardaient ^{p.143} comme leur étant propre ; & il y réussirent, en tâchant cependant de ne pas trop s'écarter de la forme primitive des anciens caractères.

Il n'est pas surprenant, continue Meng-yng, que les lettres, dont Ouei-kouan est l'auteur, soient plus élégantes, & aient un coup d'œil plus gracieux que toutes celles dont on se servait avant lui. Anciennement on n'avait pas l'art de faire de l'encre, on ne savait ce que c'était que pinceau ; Mais l'une & l'autre, c'est-à-dire, l'encre & les pinceaux, étaient déjà en usage, lorsqu'on commença à écrire les lettres en feuilles de saule. Ouei-kouan pouvait faire à son gré des traits moelleux, bien nourris ou fins, à la tête ou à la queue de ses lettres ; ce qui était comme impossible aux anciens. Ceux-ci gravaient plutôt qu'ils n'écrivaient ; ils taillaient en pointe un morceau de bois, & s'en servaient pour tracer sur de petites planches ^{p.144} enduites de vernis, les caractères dont ils avaient besoin pour exprimer ce qu'il voulaient dire. Il arrivait de là que la tête des lettres était toujours plus grosse que ne l'était la queue, & que les proportions n'étaient pas gardées. Il n'est pas surprenant que nous n'ayons eu des lettres bien faites & d'un coup d'œil gracieux, que depuis l'invention de l'encre & des pinceaux.

Neuvième volume

Les lettres qui composent ce volume s'appellent en chinois *tao-hiai-tchouen*, & en tartare-mantchou *laptahoun soutouli y fouktchinga herguen*, comme qui dirait *lettres primitives imitant les feuilles*

Éloge de la ville de Moukden

pendantes de la plante hiai. (Je ne connais pas cette plante hiai ; tout ce que je trouve dans mon dictionnaire, c'est que

« c'est un plante qui est d'un très grand usage pour un ménage. On la sale, & on s'en sert comme d'assaisonnement pour manger le riz, cuit à l'eau simple).

p.145 Dans le livre où l'on donne l'explication des traits & de toute la forme qui constituent les dix principales espèces de lettres il est dit que celles-ci remontent jusqu'au temps de Tcheng-tang, fondateur de la dynastie des Chang (qui monta sur le trône de l'empire chinois l'an 1766 avant l'ère chrétienne). Voici comment on en raconte l'origine.

« Un sage nommé Ou-kouang, pour se soustraire aux honneurs, & pour n'être pas forcé d'accepter les dignités que l'empereur Tcheng-tang lui offrait, prit le parti de se cacher. Il se retira à la campagne où il vécut inconnu, cultivant la terre de ses propres mains. Il sema dans son petit champ tout ce qui pouvait servir à sa nourriture, & en particulier une assez grande quantité de cette plante qu'on appelle hiai. Un jour qu'un vent frais soufflait, Ou-kouang, en examinant ses hiai, aperçut dans quelques feuilles qui s'étaient repliées & entrelacées les p.146 unes dans les autres, un objet qui lui parut digne de son attention ; il en traça la figure, & trouva qu'il pouvait composer des caractères à son imitation. Il en vint à la pratique ; &, cet essai lui ayant réussi, il écrivit de sa propre main trois articles du livre *Tay-chang-tsee-king*, avec ces nouveaux caractères. Cependant, comme il était toujours dans la crainte qu'on ne vînt à découvrir le lieu de sa solitude, il le quitta pour se retirer dans un autre plus éloigné. Ceux qui firent l'acquisition des trois articles du *Tay-chang-tsee-king* ayant appris à quelle occasion ils avaient été écrits avec ces caractères singuliers, donnèrent à ces sortes de lettres le nom de *tao-hiai-tchouen*, c'est-à-dire, de *lettres primitives imitant les feuilles pendantes de la plante hiai.*

Éloge de la ville de Moukden

Dixième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois ^{p.147} *tchoan-fou-tchouen*, & en tartare-mantchou, *chourdere ousiha y fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, lettres primitives à l'imitation des étoiles environnantes.

On trouve dans le *Chou-tsouan*, c'est-à-dire, dans la *Compilation des anciens livres*, que, du temps de King-koung, du royaume de Soung ¹,

« la planète du feu se trouva mêlée dans la constellation du cœur (148), quoique, suivant le calendrier d'alors, elle dût être dans un tout autre endroit du Ciel.

Les astronomes ne voulant pas avouer que les tables dont ils se servaient étaient fautives, & n'étant peut-être pas en état de les corriger, ou d'en faire de meilleures, eurent recours à l'artifice qu'on avait employé plus d'une fois avant eux, quand il avait été question de pallier quelques fautes de calcul lorsque le ciel ne s'était pas trouvé dans l'état qui avait été annoncé ; ^{p.148} c'est-à-dire, qu'ils eurent recours au prodige : ils publièrent que

« le prince qui gouvernait alors, étant doué des trois principales vertus qui constituent les bons souverains, la planète du feu en avait voulu instruire tout l'univers, en changeant de trois degrés la position qu'elle devait avoir naturellement. Tsee-Ouei, un des mandarins attachés au tribunal d'astronomie, & observateur d'office, marqua exactement ce phénomène, & fit attention surtout à la figure que formait la constellation du cœur, lorsque la planète du feu se retira. Il traça cette figure à la tête des lettres qu'il employa pour cela, & les ayant montrées à la plupart de ceux qui se mêlaient d'écrire, on vit sortir de tous côtés des caractères couronnés de trois étoiles, à l'imitation de la planète du feu couronnée par les trois étoiles de la constellation du cœur.

¹ King-koung vivait du temps des Tcheou, avant Confucius.

Éloge de la ville de Moukden

Il est dit dans un livre intitulé *Me-seou*, ou *Mo-seou*, que ces lettres ayant la figure des boutons de la fleur de ^{p.149} nénuphar, lorsqu'elle est sur le point d'éclorre, on devrait leur donner le nom de lettres primitives en boutons de nénuphar.

Onzième volume

Les lettres qui composent ce volume s'appellent en chinois *tche-yng-tchouen*, & tartare-mantchou *sapinga sentchê y fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives représentant l'herbe ou la plante de la félicité*.

L'herbe ou la plante de la félicité, suivant la description qu'en font les Chinois, est de la nature des champignons, quant à ce qui regarde sa substance ; ils lui donnent même la dénomination de *champignon incorruptible*. Le nom mantchou *sapinga* vient de *sapi* qui signifie *chose extraordinaire qui est de bon augure*. On raconte mille fables à l'occasion de cette plante : ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Il est dit dans le *Chou-tsouan* que, du temps de Ou-ty (sixième empereur de la ^{p.150} dynastie des Han qui monta sur le trône 140 ans avant Jésus-Christ), il crût sur le devant du trône qui était dans la grande salle où l'empereur a coutume d'admettre à l'audience les grands de l'empire, & les mandarins des différents tribunaux, trois de ces plantes, dites de la félicité. Tout le monde fut charmé de l'augure, & en félicita Sa Majesté Impériale. On fit des vers pour célébrer cet événement, & Tchen-tsoun, homme célèbre dans tout l'empire, recommandable en particulier par son talent de bien former les caractères, eut ordre de travailler à la composition d'un nouveau genre de lettres, qui pût servir à rendre éternel le souvenir du prodige qui venait d'arriver. Tchen-tsoun chercha, parmi tous les caractères anciens, s'il pourrait en trouver qui eussent quelque rapport au dessein qu'il devait exécuter. Il découvrit que, sur la fin de la dynastie des Tcheou, lorsque l'empire était comme divisé en six royaumes, on ^{p.151} avait imaginé diverses sortes d'écritures, pour faire savoir ce qu'on voulait, à des personnes qui seules étaient au fait de l'artifice. Parmi ces écritures, qu'on appelait

Éloge de la ville de Moukden

alors les *écritures de secrets*, il s'en trouva une espèce dont les caractères lui plurent ; il les prit pour modèles, & il composa les siens, auxquels il donna le beau nom de *caractères primitifs représentant la plante de la félicité*.

Tchang-tsiun-king dit que les caractères dont on faisait usage pour écrire des lettres de secret du temps des six royaumes, étaient à peu près de la même forme que ceux auxquels on donna le nom de *caractères représentant la plante de la félicité*. Le même auteur ajoute que les caractères qu'on employait pour les *lettres de secret* avaient été formés sur le modèle des lettres *siao-tchouen*, & qu'on ne fit qu'ajouter les pointes qu'on voit sur les feuilles de la *plante de la félicité*, pour en composer celles-ci.

Douzième volume

p.152 Les caractères qui composent ce volume sont appelés en chinois *pi-lo-tchouen*, & en tartare-mantchou, *niohon elbengue fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives qui laissent voir à découvert, ou qui sont transparentes, ou comme percées à jour*.

Touan-tcheng-ché dit que cette espèce de lettres était anciennement employée dans les inscriptions gravées sur les pierres, qu'on élevait pour servir de monuments ; il ajoute que la raison pour laquelle on a donné à ces lettres le nom qu'elles portent est tirée de la propreté avec laquelle on avait soin de les graver.

Ly-tchao & Toung-yeou disent que la première & la plus ancienne pierre, inscrite avec ces sortes de caractères, est celle qu'on trouva dans le palais Loung-hing-koung (149), qui est à Kiang-tcheou dans le Chan-si. Ce palais portait anciennement le nom de Pi-lo-kouan. Ceux p.153 qui, les premiers, trouvèrent la pierre inscrite avec ces caractères qu'ils n'avaient pas encore vus, les appelèrent du nom du lieu où ils en firent la découverte, & on ne les connut plus ensuite que sous la dénomination de lettres de Pi-lo ou *pi lo-tchouen*.

Éloge de la ville de Moukden

On trouve dans le *Tchi-kou-lou*, c'est-à-dire, dans un ouvrage où l'on examine les anciennes écritures, composé par Ngueou-yang-sieou, que les lettres *pi-lo-tchouen* ont été trouvées dans le palais Loung-hing-koung. Dans ce palais, dit l'auteur que je viens de citer, il y a une statue de Fo qu'on appelle Pi-lo-fo ou Fo de Pi-lo ; sur les épaules de cette statue sont gravés des caractères singuliers, auxquels on a donné le nom de la statue même. Soungh-lien, dans son livre *Tsien-ki-tché*, c'est-à-dire, *Recherches ou Indications sur les choses passées*, dit que l'époque de cette statue de Fo ne remonte que jusqu'au règne de la dynastie des Tang, & que ce fut Ly-hiun, fils de ^{p.154} Ly-yuen-kia connu sous le nom de Han-ouang, qui la fit élever pour complaire à sa mère ; il ajoute que, pour en constater l'époque & en conserver la mémoire à la postérité, il fit dresser une pierre sur laquelle on avait gravé des caractères de l'espèce de ceux qu'on appelle aujourd'hui *pi-lo-tchouen*. Pour ce qui est du nom de l'auteur ou de l'écrivain, il assure qu'il a toujours été ignoré. Ly-suen-tché, dans son livre intitulé *Yu-king-koung-ki*, c'est-à-dire, *Mémoires sur la cour & les palais*, semble dire, par ces trois mots Tchen-ouei-yu, que l'auteur des caractères *pi-lo-tchouen* est nommé Tchen-ouei-yu.

Ly-han, dans ses *Mémoires sur les rois & les princes qui se sont distingués*, ose assurer que Ly-tsuen, frère cadet de Ly-hiun, composa lui-même les caractères qui furent gravés sur la pierre qu'on érigea en monument dans le palais de Loung-hing-koung.

Il est dit dans le livre intitulé ^{p.155} *Lo-tchoung-ki-y*, c'est-à-dire, dans le *Livre où l'on fait mention des choses extraordinaires*, que

« deux esprits en forme de colombes vinrent eux-mêmes tracer ces lettres, & les graver.

Tout ce qu'on vient de rapporter jusqu'à présent ne saurait faire une preuve suffisante sur laquelle on pût s'appuyer pour en conclure quel est l'inventeur des lettres *pi-lo-tchouen*. Il est vraisemblable que l'invention n'en remonte pas plus haut que le temps des Tsin, & qu'elles furent perfectionnées du temps des Han ; mais qu'on en perdit peu-à-

Éloge de la ville de Moukden

peu le souvenir. Quoi qu'il en soit, ces caractères ont quelque chose de frappant qui charme tous ceux qui les examinent de près & avec attention. Tout le monde sait que Ly-yang-ping, lorsqu'il les vit pour la première fois, en fut si satisfait, qu'il oublia tout, pour pouvoir les contempler à loisir. Il s'assit au bas de l'endroit qui les représentait, & là, les yeux fixés sur l'objet de son admiration, il ^{p.156} resta plusieurs jours de suite sans pouvoir s'en séparer.

Treizième volume

Les caractères qui composent ce volume sont appelés en chinois *tchoui-lou-tchouen*, & en tartare-mantchou, *saptara silenguingue fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en gouttes de rosée*.

Le bonze Meng-yng assure que ces lettres doivent leur origine à Tsao-hi, qui vivait du temps des Han. Cet habile homme, dit-il, s'en servait surtout pour les suppliques qui devaient être présentées à l'empereur, & pour écrire les édits & les ordonnances qui émanaient de l'autorité suprême.

Ces caractères ont beaucoup de ressemblance avec ceux qu'on appelle *lettres représentant des aiguilles suspendues la tête en bas*. Cependant comme ils n'ont rien de bien délicat, & qu'ils ressemblent ^{p.157} plutôt à des gouttes de rosée, qui sont prêtes à tomber, qu'à toute autre chose, on a mieux aimé leur donner le nom de *lettres primitives en gouttes de rosée*, que celui de *lettres représentant des aiguilles suspendues la tête en bas*. (Il est bon de remarquer que la tête des aiguilles chinoises n'est pas faite comme celle de nos aiguilles ; elle est plus grosse, & se termine en rond.)

Tchang-ty (dixième empereur de la dynastie des Han, qui monta sur le trône, l'an 32 avant Jésus-Christ) faisait un très grand cas de ces sortes de caractères ; il leur donnait la préférence sur tous les autres, de quelque espèce qu'ils fussent. Suivant ce que nous apprend Tsai-young, ce prince ne pouvait se lasser de les admirer & de les louer. Il disait souvent qu'ils étaient *comme des perles qui rouleraient sur une planche de pur or bien poli*. Il les comparait quelquefois à

Éloge de la ville de Moukden

« ces gouttes d'eau qui, lorsque la pluie a cessé, se trouvant comme ^{p.158} suspendues aux feuilles des bambous, tombent, au moindre souffle de vent qui les agite.

Quatorzième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *loung-tchao-tchouen*, & en tartare-mantchou, *moutouri ochohongo fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en griffes de dragon*.

Le bonze Meng-yng attribue l'origine de ces sortes de lettres à un pur hasard. Voici comment il conte l'aventure.

Ouang-yeou-kiun, célèbre lettré des parties méridionales de l'empire, fit un voyage exprès pour aller se délasser au pied de la célèbre montagne Tien-tai-chan, des fatigues de ses études. Après s'être reposé quelque temps, se trouvant le corps sain, & l'esprit libre, il prit le chemin du retour. Il était déjà tard, quand il arriva à Houi-ki, petite ville très agréablement située. Il soufflait un vent frais, & la lune était très brillante ; ce qui ^{p.159} l'engagea à monter sur le toung-ting, pour pouvoir jouir du beau spectacle que lui offrait un ciel pur & serein (L'espèce de ting dont il est parlé ici, est un salon ouvert, à la hauteur à peu près d'une quinzaine de pieds, ayant des colonnes aux quatre coins pour soutenir les poutres sur lesquelles est appuyé le toit). Charmé de ce qu'il voyait, Ouang-yeou-kiun traça sur une des colonnes quelques traits qui pussent en représenter à peu près la figure. Examinant ensuite ce qu'il venait de faire, il trouva tous les traits qui composent la lettre *fei*, qui signifie *voler (volare)*, & que ces traits étaient rangés de façon qu'ils avaient une entière ressemblance avec la griffe du dragon ; il écrivit les autres caractères dans le goût de celui-ci & les appela du nom de *lettres en griffes de dragon*. D'après ces lettres, *Ouang-feng-tien* en fit d'une nouvelle espèce qu'il appela *lettres en griffes de tigre* ; parce qu'il leur donna la figure des griffes de cet animal.

Éloge de la ville de Moukden

Quinzième volume

p.160 Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *tchoui-yun-tchouen*, & en tartare-mantchou, *polhoho toukingue fouktchinga herguen*, comme qui dirait, *lettres primitives imitant des nuages suspendus agréablement*.

Il est dit dans le *Chou-tsouan*, que, du temps de Hoang-ty, il y avait encore dans le ciel de ces nuages brillants qui enchantaient par leur beauté, & que c'est à l'imitation de ces sortes de nuages qu'on forma les caractères *tchoui-yun-tchouen*. Ouei-heng, habile lettré, qui vivait sous cette petite dynastie des Tsin, qui succéda aux Han, Ouei-heng, dis-je, excellait dans la manière d'écrire ces sortes de lettres auxquelles on a donné aussi le nom de *lettres faites à pinceau volant, à l'imitation des nuages qui se séparent*.

Seizième volume

p.161 Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *ko-teou-chou*, & en tartare-mantchou, *kokinga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en forme de têtards*, ou pour traduire plus littéralement, *lettres imitant la figure des petits des grenouilles*.

Ou-yen, dans son livre de *l'Origine des lettres (Tsee-yuen-chou)* dit que celles-ci ont été imaginées par Tsang-kié ; mais, suivant Ouei-siu, on ne fait ni en quel temps, ni par qui elles ont été inventées.

Le bonze Ché-tché, dans un livre qu'il a intitulé *Kin-hou-ki*, c'est-à-dire *Mémorial sur les vases de métal*, assure que l'invention de ces caractères est due à Kao-yang-ché, qu'on appelle autrement Tchouan-hiu. Ce prince, petit fils de Hoang-ty, monta sur le trône environ l'an 2514 avant Jésus-Christ ; un jour qu'il était à s'amuser auprès de quelques p.162 amas d'eau, il observa avec attention des têtards qui, nageant en différents sens, formaient quantité de figures singulières ; il fit des caractères pour représenter quelques-unes des figures qui résultaient de la différente position de ces animaux entre eux. Ceux à qui il les montra, les trouvèrent agréables à voir & dignes d'être

Éloge de la ville de Moukden

imitées. Ils en composèrent de semblables, & le nombre s'en étant accru peu à peu, il s'en trouva assez pour pouvoir écrire des livres entiers.

Ouei-heng, dans son *Explication des anciens caractères*, dit que,

« du temps de Ou-ty (sixième empereur de la dynastie des Han, qui monta sur le trône 140 ans avant l'ère chrétienne), on trouva dans la muraille d'une maison qui avait appartenu à Confucius, un amas de caractères anciens, que personne dans l'endroit ne fût en état de connaître alors ; mais y comme on remarqua qu'ils représentaient assez bien des têtards attroupés, on leur donna le nom de *lettres en forme de têtards*.^{p.163}

Dans la suite, on augmenta le nombre de ces caractères, & les ayant ajoutés à ceux qu'on avait trouvés dans la maison de Confucius, on fit du total une espèce d'écriture qui eut cours sous le nom de lettres en têtards, *ko-teou-ouen* ou *ko-teou-chou*. Fei-ché dit qu'il y avait chez les anciens vingt manières différentes d'écrire les caractères, & que celle au moyen de laquelle on représentait des têtards, est du nombre. Pour ce qui est, ajoute-t-il, du nom de l'inventeur & du temps auquel ces caractères ont commencé à avoir cours, personne n'en sait rien, & on ne peut avoir sur cela que des conjectures, sans aucun fondement solide.

Dans une sépulture qui était à Ki-hien, on trouva de ces caractères en forme de têtards attroupés. Cette sépulture avait appartenu aux Tsin qui gouvernèrent l'empire après les Han, & les caractères étaient gravés sur des petites planches de bambou.

Dans une autre sépulture, qu'on dit avoir été celle de Tchou-ouang, on trouva^{p.164} encore, du temps des Ou-tay (c'est-à-dire, du temps des cinq petites dynasties qui vinrent après les Tsin), de ces mêmes caractères ; ce qui semble prouver qu'il a été un temps où l'on s'en servait comme on se sert aujourd'hui des caractères communs.

Éloge de la ville de Moukden

Dix-septième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *niao-ki-tchouen*, & en tartare-mantchou, *kasha y sonkongo fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives imitant les traces que laissent les pieds des oiseaux*.

Il est dit dans le *Chou-tsouan* que Tsang-kié est l'inventeur de cette espèce de caractères. Ceux qui en expliquent l'origine disent que, lorsque les oiseaux marchent sur la poussière, ou sur une terre humide, leurs pieds s'impriment, & laissent quantité de figures, variées à l'infini. Ce que les anciens ayant observé, ils firent des caractères à l'imitation de ces ^{p.165} figures, & les employèrent pour communiquer leurs idées par écrit, en leur donnant le nom de lettres en vestiges de pieds d'oiseaux.

Tsai-young, dans son livre de l'*Explication des anciens caractères*, qu'il a intitulé *Tchouen-ché*, dit que les lettres *niao-ki-tchouen* ne ressemblent aux vestiges des pieds des oiseaux que par le commencement de leurs traits ; mais Leang-ou-ty (c'est-à-dire, Ou-ty, premier empereur de la dynastie des Leang qui monta sur le trône l'an de Jésus-Christ 502), assure que les caractères dont il s'agit furent faits par Tsang-kié, pour imiter les vestiges des pieds des oiseaux qu'il avait vus imprimés sur la poussière. C'est un fait, ajoute ce prince, dont il n'y a pas lieu de douter.

On assure, dans les *Fragments de livres (Chou-touan)*, que les lettres *niao-ki-tchouen* sont au nombre des plus anciens caractères, ainsi que celles en têtards qui furent trouvées dans une ^{p.166} muraille de la maison de Confucius ; car

« anciennement, ajoute l'auteur, on faisait usage de plusieurs espèces de caractères. Kouo-tchoung-chou dit que les lettres en vestiges de pieds d'oiseaux, & celles en forme de têtards étaient en usage dans le temps de la plus haute antiquité, & que si, sur la fin des Tcheou, lorsque l'empire fut divisé en six royaumes, on se servait de caractères particuliers pour faire savoir ses intentions à ceux seulement qu'on voulait instruire,

Éloge de la ville de Moukden

& qu'on avait eu soin de prévenir, ce n'était sûrement pas de l'espèce de ceux-ci, parce qu'ils étaient trop connus, & qu'ils étaient même alors de l'écriture ordinaire.

Dix-huitième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *tiao-tchoung-tchouen*, & en tartare-mantchou, *tcholiha oumiahanga fouktchinga herguen*, comme qui dirait, *lettres primitives en forme d'insectes rampants*.

^{p.167} Il est dit dans le *Chou-tsouan*, que ces sortes de caractères peuvent être appelés *lettres à pinceau tremblant*.

À en croire le bonze Meng-yng, l'origine des caractères *tiao-tchoung-tchouen* remonte jusqu'au temps des Tcheou. Voici, selon lui, ce qui a fourni l'idée de leur invention.

Tsieou-hou, personnage distingué dans le royaume de Lou (le royaume de Lou était dans le pays qui fait aujourd'hui une partie de la province du Chan-tong) s'étant rendu dans le lieu où il devait exercer sa magistrature, son épouse s'occupait dans l'enceinte de sa maison, à cultiver des vers à soie. Tsieou-hou allait quelquefois, pour se récréer, examiner l'ouvrage de ces animaux. (C'est l'usage à la Chine de laver les vers à soie dans de l'eau tiède, dès qu'on s'aperçoit qu'ils ne mangent plus. Sans cette précaution, disent les Chinois, on n'aurait qu'une soie mal propre ; après qu'on les a lavés, on les étend sur une ^{p.168} claie, où on les laisse jusqu'à ce qu'ils soient bien séchés, après quoi on les place tout doucement dans l'endroit où ils doivent travailler.) Il arriva un jour que Tsieou-hou se transporta dans l'endroit des vers à soie, justement dans le temps qu'après les avoir lavés, on venait de les étendre sur la claie pour les faire sécher. Il contempla ces animaux, il admira les différentes figures que leur donnaient les différents mouvements dont il s'agitaient & les combinaisons toujours variées qu'ils formaient entre eux. Ravi de ce spectacle, il lui vint en pensée d'en retracer quelque chose, & fit en conséquence les caractères qu'on voit ici. Il les nomma *caractères en forme d'insectes rampants*.

Éloge de la ville de Moukden

Quelques auteurs prétendent que ces sortes de caractères méritent plutôt d'être appelés *caractères en forme d'insectes volants*, que *caractères en forme d'insectes rampants*. D'autres croient que ces caractères sont appelés indifféremment tantôt de l'un & tantôt de l'autre nom ; p.169 mais Tchang-piao-tchen n'est pas de ce sentiment. Il assure que ce qu'on a nommé *caractères en forme d'insectes rampants*, & *caractères en forme d'insectes volants*, étaient deux sortes de lettres très différentes entre elles, qui avaient chacune une origine particulière ; & qu'ainsi il ne faut pas prendre l'une pour l'autre.

Kouo-ku-chan, habile lettré qui vivait du temps des Tsin (petite dynastie qui succéda à celle des Han, en 265 de J.-C.), excellait dans la manière d'écrire les *caractères en formes d'insectes rampants*.

Dix-neuvième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *lin-chou*, & en tartare-mantchou, *sapintounga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire *lettres primitives en forme de ki-lin*, ou simplement, *lettres en forme de lin* ¹.

p.170 L'origine de ces lettres remonte jusqu'au temps de Confucius. Il est dit dans le Chou-tsouan, que

« le roi de Lou étant allé à la chasse du côté de l'ouest, fit rencontre d'une licorne qu'on prit vivante. Confucius l'ayant vue, se recueillit en lui-même, & comprit que sa fin approchait ; son disciple, Chen-ouei, pour conserver la mémoire de cet événement, composa des caractères auxquels il donna la ressemblance de cet animal singulier, & voulut qu'on les appelât *lin-chou* ou *lettres du lin*.

Ouei-siu, dans son *Mo-seou*, dit que ces sortes de lettres sont de bon augure. C'est apparemment pour cette raison que les Mantchous

¹ Le ki-lin est le roi des quadrupèdes. C'est une espèce de licorne qui ne se montre que pour annoncer quelque heureux événement. Le mâle s'appelle *ki*, & la femelle *lin* ; ainsi les lettres en *lin* ou en forme de *lin*, sont apparemment des lettres à l'usage de ceux qui devinent la bonne fortune.

Éloge de la ville de Moukden

ont traduit le mot chinois *lin* par celui de *sapitounga* qui, en leur langue, signifie *bon augure*.

Vingtième volume

p.171 Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *kou-teou-tchouen*, & en tartare-mantchou, *yatana outchounga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres en tête de cigognes* ou de *cygnes*, ou de cette espèce d'oiseau fabuleux, dont les Chinois font le symbole de la longue vie.

On ignore quel est l'inventeur de cette espèce de caractères ; tout ce qu'on en dit n'est fondé que sur de très faibles conjectures ; ainsi on se dispensera de le rapporter ici. À en croire Ouei-siu, on se servait anciennement des caractères *kou-teou* pour écrire les ordres de l'empereur, quand ils avaient pour objet quelque bienfait accordé, ou telle autre faveur dont il avait honoré quelqu'un. Le même auteur assure que, du temps des Han, on trouvait encore de ces sortes d'ordres écrits de la manière dont on vient de le dire.

p.172 Le commencement des traits, c'est-à-dire, cette partie qu'on a tracée en appuyant d'abord le pinceau pour commencer le trait, ressemble au bec de l'oiseau ; mais quand le trait est achevé, il ressemble à la tête entière. Quelques-uns de ceux qui ont examiné ces lettres les comparent à un vaisseau qu'on verrait d'un peu loin, lorsque les eaux ne sont point agitées par le vent. Quelques autres les comparent aux montagnes, lorsqu'elles semblent se revêtir d'une nouvelle couleur, au commencement de l'automne

Vingt-unième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *niao-chou*, & en tartare-mantchou, *kashanga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en forme d'oiseaux*.

Dans le *Livre qui a été fait pour expliquer les dix espèces de caractères primitifs*, il est dit que Ouen-ouang, p.173 fondateur de la

Éloge de la ville de Moukden

dynastie des Tcheou, trouva un moineau extraordinaire, dont le plumage était d'un fort beau rouge, & que du temps de Ou-ouang, fils de ce même Ouen-ouang, on prit un corbeau singulier dont le plumage était aussi d'un fort beau rouge. Ouen-ouang avait déjà fait peindre le moineau pour transmettre à la postérité le phénomène arrivé sous son règne. Ou-ouang, son fils, suivit son exemple, & fit peindre le corbeau. Ceux qui virent les peintures qui représentaient ces deux oiseaux extraordinaires firent des lettres qui en imitaient à peu près la figure, & on érigea ces lettres en écriture particulière. On dit que l'empereur Ou-ouang fit publier un édit par lequel il ordonnait qu'on ferait usage de ce nouveau genre d'écriture lorsqu'il serait question des affaires de grande importance.

Ouei-siu se contente de dire qu'on ne sait pas le nom de celui qui fit les premiers caractères à l'imitation des deux oiseaux ^{p.174} singuliers qui parurent, l'un sous Ouen-ouang & l'autre sous Ou-ouang.

Tchang-yuen-tou prétend que Ché-y est l'inventeur des lettres *niao-chou*, lesquelles sont très différentes de celles qu'on appelle *niao-ki-tchouen*. Celles-ci, dit-il, ressemblent aux traces qu'impriment sur la poussière ou sur la terre humide les pieds des oiseaux, & celles-là ressemblent aux oiseaux eux-mêmes qu'elles représentent en entier. On peut croire que l'inventeur, quel qu'il soit, a pris pour modèles de ses caractères des caractères déjà trouvés ; il peut se faire aussi qu'à l'exemple de Tsang-kié qui composa les lettres *niao-ki-tchouen*, pour imiter les traces que les pieds des oiseaux impriment sur la poussière, Ché-y ait composé les lettres *niao-chou* pour représenter les oiseaux en entier.

Vingt-deuxième volume

Les caractères qui composent ce ^{p.175} volume s'appellent en chinois, *louang-foung-tchouen*, & en tartare-mantchou *karoungou karoutounga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire *lettres primitives à l'imitation du*

Éloge de la ville de Moukden

foung-hoang ou du phénix, quand il commence à replier ses ailes pour s'arrêter ¹.

Il est dit dans le *Chou-tsouan*, que ces lettres ont été inventées du temps de Chao-hao, fils de Hoang-ty, & son successeur à l'empire (La première année du règne de Chao-hao est la 2.598e avant l'ère p.176 chrétienne, & sa dernière la 2.514e ou 2.515e).

Du temps de Chao-hao, le foung-hoang parut : on fit des caractères pour représenter la figure de cet oiseau. C'était la coutume parmi les anciens, de tracer certaines figures pour rappeler la mémoire des événements extraordinaires ; ces figures étaient pour l'ordinaire significatives. Or comme parmi les événements extraordinaires, celui de l'apparition du foung-hoang tient un rang distingué, pour ne pas dire le premier rang, on voulut en conserver le souvenir & le transmettre à la postérité la plus reculée. On ne trouva pas de meilleur moyen que celui de le représenter par des caractères qu'on pût employer pour écrire les choses même les plus ordinaires.

C'était encore une coutume parmi les anciens, de tracer des figures pour les faire ressouvenir d'une affaire, lorsque, pour quelque raison que ce fût, ils avaient p.177 été obligés de l'interrompre avant de l'avoir terminée. Ils traçaient aussi une figure pour désigner le commencement d'une affaire, d'un discours ou de toute autre chose quelle qu'elle fût, & une autre figure pour en désigner la fin ; & lorsque quelqu'une de ces deux figures manquait, c'était un signe que la chose ou l'affaire était abandonnée, & qu'on ne devait y avoir aucun égard la regardant comme non avenue.

L'apparition du foung-hoang sous Chao-hao fut cause que la distinction des dignités fut marquée par les représentations de

¹ Les deux lettres chinoises *louan* & *foung* que j'ai traduites par le mot de phénix, désignent deux oiseaux différents, tout aussi fabuleux l'un que l'autre. Le *louan* est un oiseau que les Chinois se figurent avoir le plus beau plumage qu'on puisse voir, & le chant le plus harmonieux qu'on puisse entendre ; le *foung*, qu'on appelle autrement *foung-hoang*, est le roi des oiseaux. Les Chinois en disent autant de merveilles que les Européens en ont dit du phénix. Je crois avoir déjà parlé assez au long de cet oiseau merveilleux, je ne répéterai pas ici ce que j'en ai dit. Le caractère chinois *louan* signifie aussi une chose qui brille de toutes les couleurs, &c.

Éloge de la ville de Moukden

différents oiseaux ; ainsi, lorsqu'on voyait sur l'habillement de quelqu'un la figure de tel ou de tel oiseau, on savait quel était le rang qu'il occupait.

Vingt-troisième volume

Les caractères qui composent ce volume sont appelés en chinois *koui-chou*, & en tartare-mantchou ^{p.178} *eihoumengue fouktchinga herguen*, c'est à-dire *lettres primitives en forme de tortues*.

Il est dit dans le *Me-seou* que Tao-tang-ché, ayant vu la peinture qui représentait la tortue extraordinaire qui parut du temps de Siuen-yuen, fit composer des lettres suivant ce modèle, & ces lettres sont de l'espèce de celles qu'on voit ici ¹.

Quelqu'un pourrait demander comment il a pu arriver qu'on ait attendu jusqu'au temps d'Yao pour faire des lettres en mémoire d'une tortue ^{p.179} extraordinaire, qui avait paru du temps de Hoang-ty. Ne serait-il pas plus naturel de croire que ces lettres ont été faites pour la première fois du temps même de Hoang-ty ? On peut répondre à cela qu'il en a été de ces lettres, comme on sait qu'il en fut ensuite de celles en forme d'oiseaux. Sous Ouen-ouang & sous Ou-ouang on vit paraître des oiseaux extraordinaires ; on se contenta d'abord de les faire peindre, pour en conserver le souvenir ; ce fut ensuite sur le modèle de cette peinture, que Ché-y imagina de composer les caractères niao-chou. De même sous le règne de Hoang-ty, on vit une tortue extraordinaire ; on en fit alors la peinture pour conserver la mémoire de cet événement. Cette peinture s'étant conservée jusqu'au temps de Yao, ce prince, en la voyant, se forma l'idée d'une espèce de caractères qui pût en multiplier la représentation, & appela ces caractères du nom de koui-chou. C'est comme s'il avait dit : ces

¹ Siuen-yuen est un des noms qu'on donne à Hoang-ty, dont le règne commença l'an 2698 avant l'ère chrétienne.

Tao-tang-ché est pareillement un des noms qu'on donne à Yao, dont le règne commença l'an 2358 avant Jésus-Christ. Ainsi, ce ne fut que plus de 200 ans après l'événement qu'on s'avisait de vouloir en perpétuer le souvenir par le moyen des caractères qui le représentaient. Du reste, il paraît que cette origine n'est pas regardée comme incontestable, puisqu'on ne cite pour la garantir que le seul livre *Me-seou*.

Éloge de la ville de Moukden

caractères sont pour p.180 rappeler l'événement de la tortue extraordinaire. Il n'y a rien là qui doive surprendre.

Vingt-quatrième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois *loung-tchouen*, & en tartare-mantchou *moutouringa fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettre primitives en forme de dragons*.

Il est rapporté dans le *Chou-tsouan*, que, du temps de Pao-hi-ché, c'est-à-dire, de Fou-hi, on prit un dragon extraordinaire, événement qui fut regardé comme de très bon augure. Fou-hi se fit apporter ce dragon, l'examina & le donna à examiner aux principaux officiers de sa cour. Un d'entre eux, qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Fei-loung-ché, mit toute son attention à contempler cet animal extraordinaire, & c'est alors qu'il conçût l'idée des six espèces de caractères dont on fait p.181 remonter l'origine jusqu'au temps de Fou-hi. Une de ces six espèces comprend les caractères *loung-tchouen* ; les traits qui entrent dans la composition des *loung-tchouen* sont tantôt serrés & tantôt lâches, tantôt longs & tantôt courts, tantôt touffus & tantôt clairsemés. Ils ressemblent quelquefois à un ciel net ; & d'autres fois à un ciel couvert de nuages.

Vingt-cinquième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois *tsien-tao-tchouen*, & en tartare-mantchou, *hasahanga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire *lettres primitives en forme de branches de ciseaux*.

Comme ces caractères ont quelque ressemblance avec les branches, non encore jointes, des ciseaux, on leur a donné le nom de *tsien-tao* (*tsien* signifie *ciseaux*, & *tao* signifie *couteau* ; les deux lettres jointes ensemble, désignent en p.182 général des *ciseaux à deux branches*, ou mieux *une branche de ciseaux*).

Le bonze Meng-yng dit qu'on appelle aussi ces sortes de lettres du nom de *tsouo-tchouen*, ou de lettres du nom de *kin-tsouo-tchouen*, ou

Éloge de la ville de Moukden

de *lettres en limes d'or*. Cependant ces deux espèces de caractères ont une forme tout-à-fait différente l'une de l'autre. Il peut se faire que Ouei-tan, qu'on dit avoir inventé les *lettres à branches de ciseaux*, ne les ait imaginées qu'après avoir vu les *lettres en limes d'or*. Il peut se faire aussi qu'il soit l'inventeur des unes & des autres. On ne peut avoir que des conjectures sur tout cela.

Vingt-sixième volume

Les caractères qui composent ce volume sont appelés en chinois *yng-lo-tchouen*, & en tartare-mantchou *pokitanga fouktchinga herguen* c'est-à-dire *lettres primitives en forme de houppes* (ou de flocons)

Le bonze Meng-yng dit que, du temps ^{p.183} des Han, Lieou-pe-cheng s'amusant, pendant la nuit, à regarder les étoiles, fut charmé surtout du merveilleux arrangement qu'elles formaient entre elles, & du total du spectacle qu'elles représentaient, il lui vint en pensée de faire des caractères qui pussent, en quelque sorte, représenter ce qu'il voyait. Il composa ceux qu'on appelle aujourd'hui *yng-lo-tchouen*. Il prit, pour corps de ses lettres, les anciens caractères, & les embellit à sa façon ; il en changea même si fort les traits & la manière qu'ils devinrent méconnaissables. Cependant, quand on examine de près les lettres *yng-lo-tchouen* (*en forme de houppes*) on trouve qu'elles ont quelque chose des lettres *ko-teou-ouen* (*en forme de têtards*) quoiqu'au premier coup d'œil ces deux sortes de caractères paraissent totalement différentes. On leur trouve aussi quelque chose des lettres *louan-foung*, dont on a parlé sous le vingt-deuxième volume ; mais les *ko-teou*, de même que les *louan-foung*, n'ont ^{p.184} ni l'élégance, ni le gracieux des *yng-lo*.

Sous les Han postérieurs (qui gouvernèrent l'empire depuis l'an 25 de l'ère chrétienne, jusqu'à l'année 264), les lettrés s'appliquèrent à cette sorte d'écriture, & il y en eut beaucoup qui y réussirent, & même qui y excellèrent.

Éloge de la ville de Moukden

Vingt-septième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *sien-tchen-tchouen*, & en tartare-mantchou, *lakhaha oulmengue fouktchinga herguen* c'est-à-dire, *lettres primitives en forme d'aiguilles suspendues*.

Il est dit dans le *Chou-tsouan*, que ces sortes de lettres ont été inventées du temps des Han, par Tsao-hi, & qu'on s'en servit pour écrire les titres & les tables des cinq livres classiques qui ont le titre de *King*.

Dans un livre où l'on tâche de donner l'explication des figures *ho-lo*, qui se trouvent dans l'*Y-king*, (le titre de ce livre p.185 est *Ho-lo-y-kaou*) il est dit que l'inventeur des *lettres en forme d'aiguilles suspendues* les composa sur le modèle des lettres *siao-tchouen* ; qu'il écrivit les *San che*, ou *Les trois histoires*, avec les lettres de sa composition, pour les distinguer des cinq *King* qu'il avait écrits en *tchoui-lou*, ou avec les *lettres en gouttes de rosée*.

Vingt-huitième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *tchou-tchouen*, & en tartare-mantchou, *kentchehen moukchanga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en forme de petites verges recourbées*.

On ignore quel est l'inventeur de cette sorte de caractères, & nous n'avons aucun indice qui puisse nous le faire découvrir. Cependant l'auteur du *Chou-tsouan* en fait honneur à Pe-ché, qui les inventa, dit-il, comme devant être des signaux, pour distinguer, dans les p.186 registres, les pages où il était question des affaires qui concernaient les mandarins d'armes. Pour les pages où il était parlé de ce qui avait rapport aux mandarins de lettres, il les marquait en mettant en marge ou au-dessus la figure d'un hou ¹.

¹ Le hou était une tablette d'ivoire que les mandarins de lettres portaient, lorsqu'ils allaient au palis pour être admis à l'audience de l'empereur. Quand ces tablettes n'étaient marquées d'aucune lettre, c'était un signe que les mandarins n'avaient aucune représentation à faire, mais quand ils avaient quelque chose à représenter, ils en écrivaient le précis sur cette tablette, sauf à l'empereur de demander ou de ne pas demander le détail de ce qu'on voulait lui dire. Il était difficile que tôt ou tard il ne

Éloge de la ville de Moukden

p.187 Il peut se faire que les *lettres en petites verges recourbées*, ayant d'abord été employées comme des signaux pour désigner les ordres du souverain, ou quelque autre chose, & que ces signaux ayant plu aux gens de lettres, ils en aient fait des lettres par l'addition de plusieurs des traits qui les constituent telles qu'on les voit aujourd'hui.

Il n'est pas vraisemblable qu'on leur ait donné le nom de *lettres en petites verges recourbées*, parce qu'elles imitent des verges recourbées ; il paraît plus probable qu'elles portent ce nom, parce qu'on s'en servit pour la première fois, comme dit l'auteur du *Chou-tsouan*, pour désigner les mandarins de guerre.

p.188 On a trouvé sur un des sceaux de la dynastie des Han ces quatre caractères : *ting-kin-see-yn*, ayant la forme & toute la manière des *caractères en petites verges recourbées* ¹.

Ly-tchouang & quelques autres ont gravé avec beaucoup d'élégance les *lettres en petites verges recourbées*.

Ho-sié-yu & Ouen-san-kiao les ont prises pour modèles, & ont tâché de les imiter.

Vingt-neuvième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *kin-tsouo-tchouen*, & en tartare-mantchou, *aisin hiahalinga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en limes d'or* (j'aimerais mieux les appeler *lettres en fourches d'or*, ou en forme de p.189 *fourche*). Les Chinois que j'ai consultés, & qui conviennent, avec

voulût être instruit, quand il voyait souvent reparaître les mêmes choses. Une des plus excellentes parties du gouvernement chinois à mon avis, est celle qui laisse aux sujets, revêtus de quelque dignité ou de quelque emploi qui lui donne inspection sur le peuple, la liberté de pouvoir instruire immédiatement le souverain. L'usage du *hou* ou de la tablette d'ivoire donnait cet avantage à tous les mandarins de lettres, qui avaient droit, par leurs charges, d'assister à l'audience publique ; cette audience avait lieu anciennement au moins une fois chaque mois. Tous les mandarins des différents tribunaux se rendaient dans une grande salle, ayant chacun leur tablette d'ivoire à la main & lorsque l'empereur était arrivé, ils élevaient respectueusement avec les deux mains ce redoutable *hou*, jusqu'au-dessous des yeux ; & dans cette posture, ils attendaient les interrogations de l'empereur.

¹ Ces quatre mots chinois *ting-kin-see-yn* signifient : *sceau particulier auquel on doit une respectueuse déférence*.

Éloge de la ville de Moukden

moi, que ces lettres ressemblent plutôt à des fourches qu'à des limes, m'ont dit que je ferais mal de changer leur nom, & que, puisqu'on avait jugé à propos de les appeler en chinois *kin-tsouo-tchouen*, il fallait que je leur donnasse en français un nom correspondant. *Kin* signifie *or*, & *tsouo* signifie *lime*.) Il est dit dans le *Chou-tsouan*, que les caractères qu'on gravait anciennement sur les monnaies, étaient de l'espèce de ceux-ci. Les *tsien-fou* des Tcheou, les *fou-leang* des Han, ainsi que les *tao-pou*, & plusieurs autres espèces de monnaie, étaient toutes marquées à l'empreinte de ces caractères.

Hou-tcheng-yen prit toutes les lettres qu'il pût découvrir dans les différents sceaux des dynasties Tsin & Han, &, en les écrivant, il a jouta une espèce de fourche au commencement de chaque trait particulier. Ceux qui vinrent après lui ^{p.190} voulurent l'imiter & firent des lettres qu'ils érigèrent en lettres d'écriture ordinaire, & les appelèrent du nom de *kin-tsouo-tchouen*.

Trentième volume

Les caractères qui composent ce volume sont appelés en chinois, *ko-fou-tchouen*, & en tartare-mantchou, *foloho atchanga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en traits correspondants, ou à traits doubles*.

Il est dit dans le *Chou-tsouan*, que Ly-see & Tchao-kao excellaient dans la manière d'écrire ces sortes de caractères. Nous pensons, disent les éditeurs que j'explique,

« nous pensons que, lorsque, du temps des Tsin, on abrogea les anciens caractères pour leur en substituer de nouveaux, on en fit de huit espèces. Celle ci est du nombre : on prit les Lettres *siao-tchouen*, & celles en *feuilles de saule*, on mit les traits des deux ^{p.191} espèces à côté les uns des autres, & de cet assemblage, il en résulta les caractères qu'on voit ici.

Éloge de la ville de Moukden

Les lettrés modernes confondent mal à propos les caractères qu'on appelle *fei-pe-chou* (ou à *vol blanc*) avec les caractères *ko-fou-tchouen* qui sont ceux qu'on voit ici.

Trente-unième volume

Les caractères qui composent ce volume s'appellent en chinois, *fei-pe-chou*, & en tartare-mantchou, *teiere chanianga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire, *lettres primitives en vol blanc*.

Suivant le *Chou-tsouan*, l'inventeur de ces sortes de caractères est nommé Tsai-young. Voici ce qui lui en fit naître l'idée.

On raccommoait, dans le palais de l'empereur, la porte du lieu où s'assemblaient les savants, quand ils se présentaient pour être admis à l'audience : Tsai-young avait achevé son livre ^{p.192} *Cheng-hoang-pien*, c'est-dire *Livre qui traite des sages empereurs*, & il s'était rendu au palais pour présenter son ouvrage à Sa Majesté. En attendant qu'on l'introduisît, il s'amusait à voir travailler les ouvriers. Il remarqua que les coups de brosse qu'ils donnaient en différents sens, formaient quelquefois des lettres entières par les différents aspects sous lesquels il les voyait. De retour chez lui, il tâcha d'écrire quelques caractères semblables à ceux que les ouvriers avaient formés par hasard. Il trouva qu'ils flattaient agréablement la vue ; ce qui l'engagea à les proposer comme un nouveau genre d'écriture aux lettrés ses contemporains. Plusieurs d'entre ceux-ci s'y appliquèrent y réussirent. Parmi ceux qui s'y sont exercés, personne n'est allé plus loin que Ouang-tsee-yeou père & fils.

Ou-ty, premier empereur de la dynastie des Leang (qui commença à régner l'an 502 de l'ère chrétienne), ^{p.193} s'entretenant un jour avec Siao-tsee-yun, lui dit :

— Les lettres de Ouang-hien-tché sont volantes ; mais elles n'ont point de blanc : les lettres que vous écrivez sont à l'opposé ; elles ont du blanc, mais elles ne sont point volantes. Ne pourriez-vous pas en faire qui réunissent ces

Éloge de la ville de Moukden

deux qualités ? Travaillez sur cela, & vous me rendrez compte après, de ce que vous aurez fait.

Sur cet ordre de l'empereur, le lettré Siao-tsee-yun imagina la forme des caractères qu'on voit ici.

Ngueou-yang-sieou, de qui nous tenons cette anecdote, nous a transmis également la manière d'écrire de Siao-tsee-yun.

Trente-deuxième volume

Les caractères qui composent ce volume sont appelés en chinois, *tchoung-ting-tchouen*, & en tartare-mantchou, *tchoungken moutchihianga fouktchinga herguen*, c'est-à-dire *lettres primitives en forme de cloches & de ting* ¹. p.194

Il est dit dans le *Me-seou*, que le grand Yu (qui régna depuis l'an 2206 avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'année 2198) imagina lui-même de faire des lettres qui pussent représenter tout à la fois, & la cloche, & le *ting*.

Si l'on en croit Hioung-peng-lai, tous les vases qui servaient anciennement pour les grandes cérémonies de l'empire, étaient faits de telle façon, que, lorsqu'ils étaient placés, l'ouverture en bas, ils ressemblaient à des cloches ², p.195 & lorsqu'ils étaient placés, l'ouverture en haut, ils ressemblaient aux *ting*. La forme de ces sortes de vases donna occasion à l'invention des caractères *tchoung-ting*.

Jen-tsoung, quatrième empereur de la dynastie des Soun, ordonna au tay-tchang, c'est-à-dire, à un de ceux qui présidaient à la littérature, de faire copier exactement tous les caractères qui se trouveraient

¹ Le *ting* est un vase de métal sur lequel les anciens faisaient graver la carte d'une province ou d'un lieu particulier ou quelque autres choses. On le chargeait de caractères pour expliquer toutes les singularités de la province ou du lieu particulier dont ils représentaient la carte. (J'ai parlé plus au long des *ting*, dans l'explication du poème de l'empereur).

² La forme des cloches chinoises est tout à fait différente de celle de nos cloches. On peut en voir la figure dans l'ouvrage du père Duhalde. Les cloches chinoises d'aujourd'hui sont presque cylindriques. Chez les anciens, il y en avait de plusieurs espèces. Suivant la tradition, Fou-hi a commencé à régner sur les Chinois, l'an 3468 avant Jésus-Christ.

Éloge de la ville de Moukden

gravés sur les instruments, vases & autres monuments antiques qui avaient échappé à l'injure des temps, d'en faire une suite, & de l'arranger suivant l'ordre chronologique. Ce travail fut ^{p.196} commencé une des années du règne de ce prince, qui étaient nommées Hoang-yeou ; (par conséquent, ce ne peut être que depuis l'année de Jésus-Christ 1049 jusqu'à l'année 1053, qui sont les années Hoang-yeou, du règne de Jen-tsoung). Parmi les différents caractères qu'on copia exactement sur ceux qu'on trouva sur les instruments, vases & autres monuments antiques, il y en eut plusieurs de l'espèce de ceux qu'on voit ici. On ne s'avisait pas alors de s'en servir pour écrire des livres entiers. Ils ne commencèrent à avoir cours que pendant les années nommées Siuen-ho, c'est-à-dire sous le règne de Hoei-tsoung, huitième empereur de la dynastie des Soung (vers l'an de Jésus-Christ 1125). Les lettrés d'alors les firent valoir de leur mieux & leur donnèrent une espèce de vogue.

Huie-chang-koung fit graver aussi tous les caractères qui avaient été en usage sous les trois premières dynasties Hia, ^{p.197} Chang & Tcheou. Parmi cette foule de caractères, on en trouva plusieurs de l'espèce de ceux-ci ; ainsi, on ne peut révoquer en doute leur antiquité.

@

Hoang-ty, commencé son règne la 2.698^e année avant l'ère chrétienne. On croit que Tsang-kié était son contemporain, & un de ses principaux officiers.

Éloge de la ville de Moukden

Notes sur l'Éloge de la ville de Moukden

@

(001) p.198 Les Mantchous réduisent leurs lettres, ou plutôt les éléments de leurs lettres à douze classes de monosyllabes dont ils forment tous les sons de leur langue par les différentes combinaisons qu'ils leur donnent. Les éléments de leurs lettres sont, la ligne droite, la ligne courbe, le point, le rond. On en jugera mieux par la seule inspection des lettres mêmes que par tout ce que je pourrais dire.

Les simples points leur servent beaucoup à différencier leurs sons. Par exemple si, au caractère qui exprime la lettre *A*, on met un point au côté gauche, on lit *na* ; si on veut écrire *ne*, on en ajoute un second à droite de la même figure ; si, à la lettre qui désigne l'*O*, on ajoute un point au côté gauche, c'est *no* ; qu'on en ajoute un second au côté droit, ce sera *nou*. Ces mêmes lettres ne s'écrivent pas de la même façon, lorsqu'elles sont mariées à d'autres lettres pour p.199 former un mot. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail qui me mènerait trop loin.

Les Mantchous croient en général que leurs lettres sont fort anciennes, mais qu'elles n'avaient point cette perfection qu'elles ont acquise depuis. Sans vouloir contredire leur prétention, j'ose assurer que leurs lettres ne remontent guère au-delà de la dynastie des Yuen ou Mongous, & qu'il y a grande apparence que les caractères mongous leur ont servi de modèles pour faire les leurs.

(002) Moukden, suivant l'*Y-toung-tché*, est placée sur une élévation : le pays qui l'environne est arrosé par quantité de rivières qui le rendent très fertile. Il a, à l'est, la montagne Tchang-pe-chan, à l'ouest le pays, de Y-lu, au midi la rivière Ya-lu, au nord la rivière Houn-toung. Le pays qui est censé aujourd'hui être du district, ou sous la dépendance de Moukden, a dans sa plus grande longueur est & ouest, 5.100 ly, c'est-à-dire 510 lieues ; & dans sa plus grande largeur, nord & sud 3.000 ly, c'est-à-dire 300 lieues. Dans cette vaste étendue de pays sont comprises les hordes des 48 chefs de Tartares Mongous qui ont le titre de *ouang*.

De la ville de Moukden jusqu'à la mer Orientale, continue l'*Y-toung-tché*, il y a 4.300 ly. Du côté de l'occident jusqu'à p.200 Chang-hai-koan du district de

Éloge de la ville de Moukden

Young-ping-fou de la province de Pe-tche-ly, il y a 800 ly. Du côté du midi jusqu'à la mer il y a 730 ly. Du côté du nord jusqu'aux frontières des Oros, c'est-à-dire, des Moscovites, au-delà du He-loung-kiang, vis-à-vis de Kortchin des Mongous, il y a 2.000 ly. De Moukden jusqu'à la mer qui est au nord-ouest il y a 800 ly, jusqu'à la mer qui est au nord-est il y a 4.000 ly, jusqu'à Tou-moté des Mongous, qui est droit au nord-ouest, il y a 690 ly. Enfin de la ville de Moukden jusqu'à celle de Pé-king on compte 1.470 ly.

Le lieu où est actuellement Moukden est le même que du temps de Yao (qui a commencé à régner 2.357 ans avant Jésus-Christ), on l'appelait du nom de Tsing-tcheou ; du temps de Chun, successeur de Yao, du nom de Yng-tcheou ; du temps des Han (dont le fondateur monta sur le trône 206 ans avant l'ère chrétienne), on l'appela Leao-toung-kiun ; & sous les Tang, dont la dynastie commença à régner l'an 618 de l'ère chrétienne, on lui donna le beau nom de Ngan-toung-tou-hou-fou, c'est-à-dire lieu qui assure le repos & la tranquillité aux peuples de l'Orient. Sous les Leao & sous les Kin, on l'appela tantôt du nom de *cour orientale*, toung-king, & tantôt du nom de *soleil des Leao*, Leao-yang. Sous la ^{p.201} dynastie des Yuen, ou des Mongous, on l'appela communément Chen-yang-lou, ce qui signifie proprement *chemin du soleil*, & sous les Ming on changea le mot *lou*, *chemin*, en celui de *ouei*, *ville*, *bourg*, & on le nomma Chen-yang-ouei, *la ville*, ou *le bourg du soleil*. Le nom chinois que lui a donné la dynastie régnante des Tartares-Mantchous, ou autrement des Tay-tsing, est celui de Cheng-king, comme qui dirait *la cour par excellence*.

Moukden peut être considérée comme une double ville, dont l'une est enfermée dans l'autre. Je les appellerai ville extérieure & ville intérieure. Dans la ville intérieure sont le palais de l'empereur, où le service se fait de la même manière & avec les mêmes cérémonies qui se pratiquent à Pé-king, les palais des grands, toutes les cours souveraines & les différents tribunaux en même nombre que dans la capitale de l'empire chinois ; & dans la ville extérieure sont les habitants du commun, & autres qui par leurs emplois ou leurs professions ne sont pas obligés d'avoir leurs logements dans la ville intérieure.

La ville intérieure de Moukden a de circuit neuf ly, plus 332 pas, c'est-à-dire près de dix ly ; car on ne compte que 340 pas pour un ^{p.202} ly. Il y a huit portes, dont deux sont au midi, deux au nord, deux à l'orient & deux à l'occident.

Éloge de la ville de Moukden

Les murailles qui enferment les deux villes ont de circuit 32 ly, plus 48 pas. C'est l'ancienne enceinte de Chen-yang du temps des Ming. Le bisaïeul de Kang-hi, comme j'aurai occasion de le dire dans la suite, fut le premier de sa race qui tint sa cour à Moukden. Ce prince donna à son règne le nom de Tien-ming ; son fils y régna sous le nom de Tien-tsoung ; & son petit-fils, maître de toute la Chine, crut devoir lui préférer le séjour de Pé-king.

La cinquième année de Tien-tsoung (en 1631) on rebâtit à neuf les murailles de Moukden.

La dix-neuvième année de Kang-hi (en 1681) on les répara. Deux ans après on les répara encore, & on y ajouta les édifices qui sont au-dessus des portes.

La trente-unième année de Kang-hi, on y fit de nouvelles réparations, ainsi qu'à la cinquante-quatrième année du même règne.

(003) Le second membre de la sentence est celui qui regarde les ancêtres en général. Ceux de l'empereur ne remontent pas bien haut, puisqu'il n'en compte en tout que huit.

Le premier est celui qui porte le titre de p.203 *Tchao-tsou-yuen-hoang-ty*, c'est-à-dire *l'empereur source ou principe de la race*.

Le second est *Sing-tsou-tché-hoang-ty*, c'est-à-dire *l'empereur qui a donné l'accroissement à la race*.

Le troisième est *King-tsou-y-hoang-ty*, c'est-à-dire, *l'empereur qui a fait briller la race*.

Le quatrième est *Sien-tsou-hiuen-hoang-ty*, c'est-à-dire, *l'empereur qui a fait connaître la race*.

Le cinquième est *Tay-tsou-kao-hoang-ty*, c'est-à-dire, *le grand ancêtre, l'empereur très haut*.

Le sixième est *Tay-tsoung-ouen-hoang-ty*, c'est-à-dire, *l'empereur éclairé*.

Je ne mets qu'en gros les significations des titres qui ont été donnés à ces six premiers princes. Ces titres, ainsi que celui d'empereur dont on les décore, ne leur ont été donnés qu'après que leurs descendants ont été paisibles possesseurs de l'empire chinois. Le chef de la race qui est appelé *Tchao-tsou-yuen-hoang-ty*, portait de son vivant le nom de *He-tou-nga-la*, c'est ainsi qu'on le trouve dans l'*Y-toung-tché*. Je l'écris à la chinoise, parce qu'il ne m'a

Éloge de la ville de Moukden

pas été possible de le trouver écrit en mantchou. Il y a apparence que c'est un sobriquet composé de deux mots mantchous, de *he-tou* qui signifie *de travers*, & de ^{p.204} *kala* qui signifie *main*. Alors *he-tou kala* signifierait *main de travers*.

Les quatre premiers princes mantchous que je viens de nommer n'étaient, à proprement parler, que les chefs d'une petite horde de Tartares qui demeuraient à Sing-king. Je dirai dans un moment ce que c'est que Sing-king.

Le cinquième prince, qui est Tay-tsou-kao-hoang-ty, se rendit maître de tous les Tartares voisins, & s'établit à Moukden où il tint constamment sa cour. Suivant la nouvelle chronologie imprimée en l'année 1767, par ordre de l'empereur, ce fut en 1616, époque de la qualification d'empereurs de la Chine, que les princes mantchous ont donné ces titres à leurs ancêtres.

Le sixième prince mantchou, connu sous le nom de Ouen-hoang-ty, voulut embellir le lieu de son origine en y faisant bâtir de magnifiques sépultures qui pussent être comme un monument éternel de son amour & de sa reconnaissance envers ses ancêtres. Il est connu aussi sous le nom de Tay-tsoung.

Telles sont l'origine & la succession des princes mantchous qui ont conquis la Chine, ou pour parler plus exactement, qui sont venus s'établir à la Chine. Au-delà de Tchao-tsou-yuen-hoang-ty, ils ne reconnaissent plus personne ; car s'ils ^{p.205} avaient eu connaissance du père même de Tchao-tsou, ils n'auraient pas manqué d'en faire mention. Ils ont fait leur arbre généalogique dans le temps de leur première simplicité ; mais dans la suite, ayant pris peu à peu les mœurs chinoises, ils en ont pris aussi l'orgueil, & ont été même au-delà de la façon de penser des Chinois, car ils ont voulu se donner une origine toute céleste. Je rapporterai en son lieu tout ce qu'ils en disent.

Je dois parler à présent de l'endroit qui leur appartenait en propre avant qu'ils eussent subjugué les autres Tartares leurs voisins. Ce lieu est appelé aujourd'hui Sing-king, comme qui dirait, *cour d'où la famille s'est élevée*. Il est à la distance de 270 ly de Moukden, qu'il a au nord-ouest. Son étendue d'orient en occident est de 225 ly, & du nord au sud de 290 ly. Il est borné à l'est par Kirin-oula dont il n'est éloigné que de 35 ly ; à l'ouest par Foung-tien-fou dont il est éloigné de 190 ly ; au midi par Foung-hoang-tcheng dont il est éloigné de 180 ly ; & au nord par Kai-yuen-tcheng dont il est éloigné de 110 ly. De Sing-king à Pé-king on compte 1.740 ly.

Sing-king est environné de montagnes, & arrosé par quantité de rivières. *Du sein des unes des autres sortent ces vapeurs fécondes, si* ^{p.206} *propres à*

Éloge de la ville de Moukden

faire éclore les rois, disent les auteurs que j'ai sous les yeux. Ce serait ici le lieu d'expliquer leur pensée ; mais cette explication, qui serait le commentaire du commentaire, me mènerait trop loin, & m'écarterait de mon sujet. On la trouvera toute au long dans un ouvrage que je prépare sur Confucius & tous ceux qui ont illustré son école. Je reviens à Sing-king.

Du temps des Leao, ce lieu était regardé comme un poste très important. Sous les Han on lui avait donné le nom de Yuen-tou-kiun, & ce nom lui fut conservé sous les Han postérieurs & sous les Kin. Les cinq petites dynasties qui régnèrent après les Kin, c'est-à-dire, les dynasties des Soung, des Tsi, des Leang, des Tchen & des Soui, se laissèrent enlever Sing-king, & ne se mirent pas en peine de le retrouver. Les Coréens s'en étaient rendus maîtres, & le possédèrent pendant près de 200 ans, c'est-à-dire depuis l'an 420 de l'ère chrétienne jusqu'en 618. C'est précisément le nombre des années que dura le règne des cinq dynasties que je viens de nommer. Les Tang qui en détruisant les Soui se rendirent maîtres de tout l'empire chinois, rentrèrent en possession de Sing-king, & lui donnèrent le nom de Ngan-toung-tou-hou.

Les limites de la cour Orientale du temps des ^{p.207} Leao & des Kin ne s'étendaient pas au-delà de Sing-king, que les empereurs des Ming appelèrent ensuite du nom de Kien-tcheou-ouei.

Cette ville, telle qu'elle est aujourd'hui, a 3 ly, plus 72 pas de circuit. Elle a quatre portes, dont deux sont à l'orient, une au midi, & une au nord. Son enceinte extérieure est de neuf ly de circuit. Elle a neuf portes, dont trois sont au midi, trois au nord, deux à l'orient, & une à l'occident.

Les tombeaux des ancêtres de l'empereur sont sur la montagne que les Chinois appellent Tsi-yun-chan. Cette montagne est au nord-ouest de Sing-king dont elle n'est éloignée que de 10 ly. Ces tombeaux, comme je crois l'avoir dit plus haut, ont été embellis par ordre de Chun-tché, la cinquième année de son règne, laquelle répond à l'an 1648 de l'ère chrétienne. On les appelle du nom général de *young-ling*, qui signifie *sépulture qui ne doit jamais périr*. On veut faire entendre par là que la dynastie des Mantchous ne s'éteindra jamais ; car si elle s'éteignait, la destruction des sépultures serait par où commencerait la dynastie qui succéderait.

(004) *Sépultures dont le nom ne doit jamais périr, sépultures fortunées, sépultures rayonnantes de gloire*, sont les noms particuliers des ^{p.208} sépultures des premiers princes de la dynastie.

Éloge de la ville de Moukden

Sous le nom des premières sont compris les tombeaux du chef de la famille, de son fils, de son petit-fils & des trois princesses leurs épouses, auxquelles on a donné depuis le titre d'impératrices. La montagne ou la colline sur laquelle ces tombeaux sont placés, s'appelle *la montagne qui a ouvert les saisons*. Elle est à 250 ly à l'est de Foug-tien-fou. C'est Sien-tsou-hiuen-hoang-ty qui fit élever ces tombeaux dans le lieu qu'il destinait à être celui de sa propre sépulture. Ainsi son tombeau & celui de l'impératrice sa femme y sont aussi, ce qui fait en tout huit tombeaux.

Sous le nom de *sépultures fortunées* sont compris les tombeaux de Tay-tsou-kao-hoang-ty, grand-père de Chun-tché, & celui de l'impératrice son épouse. La montagne sur laquelle ces deux tombeaux sont placés, s'appelle *la montagne colonne du Ciel*. Elle est au nord-est de Foug-tien-fou à la distance de 20 ly.

Par *sépultures rayonnantes de gloire*, on entend les tombeaux de Tay-tsoung, père de Chun-tché, & celui de l'impératrice sa femme. La montagne sur laquelle ils sont placés, porte le magnifique titre de *montagne qui a fait prévaloir la saine doctrine*. Elle est au sud-ouest de Foug-tien-fou à la distance de 10 ly.

p.209 Ces trois montagnes, collines ou élévations sur lesquelles on a construit tous les tombeaux dont on vient de parler, ont été embellies à différentes reprises par les descendants de ceux qui y reposent, depuis que la Chine est devenue leur patrimoine. Ceux qui ont vu ces lieux disent qu'on n'y reconnaît point cette ancienne simplicité qui distinguait autrefois la nation tartare d'avec la chinoise, & dont les Mantchous font parade toutes les fois qu'ils ont occasion d'en parler.

On n'a fait aucune mention du tombeau de Chun-tché, le premier des empereurs de la race mantchou qui ait demeuré à la Chine, parce que ce tombeau est dans un lieu bien plus près de la Chine même que du pays des Mantchous.

(005) Dans le *Che-ki* il est rapporté que dans les Mémoires particuliers qui concernaient les États de Lieou-heou, on lisait que ce prince avait dans le pays de Koan-tchoung *une ville forte comme le fer, & grande de mille ly* ; & que *cette ville était sous la protection spéciale du Ciel*. Dans la partie *Ta-ya* du *Che-king*, on lit les paroles suivantes : *Il a demeuré dans le pays de Pin, & sa puissance est étendue au loin*. Et ces autres : *Il a examiné attentivement la*

Éloge de la ville de Moukden

nature des deux principes yn & yang, & il a connu ce p.210 *qu'ils ont opéré pour embellir les élévations & les profondeurs des lieux agréables dont il a fait choix.* On lit dans une préface, qui est à la tête du *Che-king*, que l'éloge que Chao-kang-koung faisait de Koung-lieou, était adressée à Tcheng-ouang, lorsque ce prince était sur le point de prendre en main les rênes du gouvernement. C'est comme si Chao-kang-koung lui avait dit : *Ne redoutez pas, prince, la pesanteur du fardeau dont vous allez être chargé : les peuples que vous gouvernez sont les mêmes que ceux qui ont été sous la domination de Koung-lieou, &c.* Tcheng-ouang était fils de Ou-ouang, premier empereur de la dynastie des Tcheou. Ce Tcheng-ouang succéda à son père l'an 1115 avant l'ère chrétienne.

(006) Les pièces de poésie, dont il est ici question, sont celles que les Chinois appellent *soung*. Les *soung* étaient des odes ou des cantiques en l'honneur des fondateurs des premières dynasties. Ainsi les *Tcheou-soung*, ou les odes en l'honneur des Tcheou sont pour célébrer Ouen-ouang fondateur de la dynastie des Tcheou. Dans un des *Tcheou-soung*, qui sont dans le *Ché-king*, on lit les paroles suivantes : *Parmi les rochers mêmes & les précipices du pays de Ki il se trouve des chemins unis, &c.* Et dans le *Ta-ya* du p.211 même *Che-king* : *Fût-on sur le point de périr ; fût-on renversé, Ki est le grand arbre mis en travers sur lequel, où au moyen duquel on peut encore se relever.* Tchou-hi dit que toutes ces paroles regardent Ki-tcheou, parce que c'est là que Ouen-ouang transporta sa cour. Ce Ki-tcheou, si c'est la même ville que celle qui porte aujourd'hui ce nom, est dans la province de Pe-tche-ly par la latitude de 37° 38' 15" elle est plus occidentale que Pé-king de 48' 30".

(007) Le *toukietchoun* est le mot mantchou qui exprime le *soung* des Chinois. Ce mot *toukietchoun* est fait depuis peu d'années. Il a pour racine *toukiembi*, qui signifie porter respectueusement à deux mains, élever, & en général tout ce qu'on fait pour honorer quelqu'un d'une manière distinguée.

Le *foutchouroun* est encore un mot mantchou nouvellement fait : il a le même sens que le *fou* des Chinois. On voit dans le texte quels sont les objets du *soung* & du *fou*. J'ai mieux aimé mettre en français les termes mantchous que les termes chinois. On en voit assez la raison.

Éloge de la ville de Moukden

Le genre de poème dont il s'agit ici est celui que les Chinois appellent *fou*, comme on vient de le voir. Le *fou*, disent les auteurs chinois qui ont expliqué l'ouvrage que l'empereur a p.212 fait,

« est un genre de poésie sublime qui ne doit contenir rien que de grand, de noble & de relevé. Les expressions en doivent être comme autant d'images qui mettent sous les yeux ce qu'elles désignent, & qui les représentent fortement & avec vivacité. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, continuent-ils, il n'en a paru aucun qui réunisse mieux toutes ces qualités, qui soit si bien imaginé, si bien écrit, & qui roule sur un sujet qui mérite autant d'être célèbre, que celui qui est tombé du pinceau de Sa Majesté. Pouvons-nous ne pas donner tous nos soins, & ne pas mettre en usage tout notre savoir, pour tâcher de le mettre à portée d'être compris par le commun des lecteurs, & pour en faire connaître toutes les beautés, par des notes dont il nous a été ordonné de l'accompagner ? &c.

Il ne s'agit ici que de la première édition. Quoi qu'il en soit, il résulte de la définition qu'ils donnent du *fou*, que ce doit être une espèce d'ode dans le goût des pindariques. On en pourra juger par la version française que j'ai taché d'en faire de la manière la plus conforme qu'il m'a été possible à l'original mantchou que j'ai préféré au chinois, parce que j'ai cru qu'il exprimait plus naturellement les idées de l'auteur qui est Mantchou.

p.213 Je n'omettrai aucune des notes qui me paraîtront devoir donner quelque éclaircissement, parce que j'ai tout lieu de croire que cet ouvrage sera lu par des savants. J'espère qu'ils y trouveront des choses qui ne sont pas tout à fait indignes de leur attention, & qu'ils me sauront gré de les avoir rassemblées.

(008) Le *lu-ou-y* est le dernier des *yang-lu*. Les Chinois admettent douze *lu*, dont six sont yang, c'est-à-dire majeurs, parfaits, &c., & les six autres sont yn, c'est-à-dire, mineurs, imparfaits, &c. Chacun de ces *lu* répond à une lunaison des douze, dont une année commune est composée. Le *lu-ou-y*, dont il est parlé ici, répond à la neuvième lune, c'est-à-dire, à notre mois de septembre ou d'octobre. Je n'entreprendrai pas d'expliquer ce que c'est que *lu* ; cela me mènerait trop loin. J'en ai parlé fort au long dans mon traité de l'ancienne musique chinoise. Je dirai seulement que, suivant les Chinois, les *lu*

Éloge de la ville de Moukden

sont comme les règles au moyen desquelles on peut parvenir à trouver l'harmonie universelle qui règne dans la nature.

(009) Ki & Ouei sont deux constellations chinoises des 28 qui comprennent toutes les étoiles du zodiaque ; car, comme je l'ai dit dans p.214 une autre occasion, les Chinois partagent le zodiaque en 18 constellations, dont ils placent sept entre l'orient & le midi, sept entre l'orient & le septentrion, sept entre le septentrion & l'occident, & sept entre l'occident & le midi. L'étoile ou la constellation Ouei répond à la queue du Scorpion, & la constellation Ki répond à notre Sagittaire.

Ici, les commentateur triomphent en comparant les villes de l'antiquité qui étaient censées sous les influences, ou sous l'aspect des étoiles Ki & Ouei avec la capitale du Leao-toung, qui est aujourd'hui ce même Moukden, qu'on célèbre avec tant d'emphase. Je crois pouvoir me dispenser de rapporter tout ce qu'ils disent. Pour le rendre intelligible, il faudrait expliquer auparavant la plupart des règles de l'astrologie judiciaire chinoise ; & c'est ce que je n'entreprendrai pas, du moins quant à présent.

(010) La manière dont on suppose ici que l'empereur immola la victime & fit les autres cérémonies, est conforme à ce qui se pratiquait anciennement dans les plus beaux temps de la monarchie. Il est dit dans l'article du *Chou-king*, intitulé *Lo-kaou*, que *les étrangers*, c'est-à-dire, ceux qui n'étaient pas de la famille, *immolaient eux-mêmes des victimes*, lorsqu'ils p.215 étaient admis à la cérémonie. Tsai-tchen, dans son *Tché-tchouen*, dit que les princes, qui étaient à la tête des différentes provinces de l'empire *immolaient, pour victimes, des animaux qui étaient choisis parmi ceux qui appartenaient au souverain*. Ouang-kia, dans son *Ché-y-ki*, rapporte que ceux qui étaient allés à Tsang-ou, lieu champêtre qu'on avait destiné pour être celui de la sépulture de l'empereur Chun (vers l'an 2207 avant l'ère chrétienne), aperçurent un *ping-siao* (oiseau qui a, dit-on, quelque ressemblance avec les moineaux ordinaires), & virent avec admiration la manière singulière dont il avait construit son nid : il avait fait un grand amas d'une espèce de résine, de couleur tirant sur le noir, & l'avait si bien travaillée qu'elle formait sur sa petite habitation comme un dôme qui la garantissait de toutes les injures de l'air. Ce qui leur fit naître l'idée de faire avec de la terre, sur le tombeau de Chun, ce que l'oiseau avait fait avec de la résine pour couvrir son nid. Cette manière

Éloge de la ville de Moukden

passa peu à peu en coutume, & s'établit si bien qu'on ne donna plus aux tombeaux que le nom de *terre élevée* ou *élévation de terre*.

(011) Hao-king est le nom d'une ancienne ville qui était où est aujourd'hui Hien-yang-hien dans le Chensi, près de Si-ngan-fou. ^{p.216} Sa latitude est de 34° & environ 15', & sa longitude de 7° & à peu près 50' à l'occident de Pé-king. Ki est le nom qui fut donné au chef de la race des Tcheou, pour rappeler le souvenir de son origine & de tout ce qui lui était arrivé, immédiatement après sa naissance. Comme la dynastie régnante (des Tartares-Mantchous), se fait gloire de ressembler à la dynastie des Tcheou, je vais mettre sous les yeux du lecteur ce que les historiens disent de celle-ci, pour qu'il puisse le comparer avec ce qui est dit dans ce poème, sur la dynastie des Tartares-Mantchous.

Le chef de la race des Tcheou s'appelait Tsi ou Ki. Il était un des sages ministres de l'empereur Chun. On ne dit rien de son père ; mais on prétend que sa mère, comme celle de Fou-hi, ayant vu les vestiges d'un homme qui lui parut devoir être d'une taille au-dessus de l'ordinaire, conçut après cette aventure un fils dont elle voulut se défaire dès qu'elle l'eût mis au monde, parce qu'il ne ressemblait pas à celui dont elle s'était formé l'idée. Elle le fit exposer en pleine campagne. Les bœufs & les chevaux ne le foulèrent point aux pieds, & les bêtes féroces ne lui firent aucun mal. Ayant appris cela, elle mit son fils sur une rivière dont les eaux étaient gelées, mais un grand oiseau vint le couvrir de ses ailes, & le ^{p.217} réchauffa. À la vue de ces deux prodiges :

— Le Ciel protège mon fils, s'écria-t-elle, il faut que je lui donne tous mes soins.

Elle le prit & se donna toute entière à son éducation. Elle voulut qu'il portât le nom de Ki ou Tsi, qui signifie *dédaigné, rejeté, abandonné*, &c. Dès que cet enfant fut grand, il se fit connaître à Yao qui lui donna l'inspection sur les bergers & les laboureurs ; & après que Chun eût été associé à l'empire, Ki fut fait ministre, & obtint ensuite le pays de Tay en souveraineté. Tay était aux environs de Si-ngan-fou du Chensi. Après cinq générations, vint Koung-lieou, ce sage personnage qui est si célèbre dans les anciennes poésies du *Ché-king*. Ce Koung-lieou établit sa cour à Pin, c'est aujourd'hui Pin-tcheou du Chensi. Neuf de ses descendants y régnèrent jusqu'à Kou-koung qui choisit Ki pour le lieu de sa demeure. La ville de Ki était alors où est aujourd'hui Ki-chan-hien, près de Si-ngan-fou. Trois générations après Kou-koung, le grand Ou-ouang, maître de tout l'empire, fixa sa cour à Hao, qui est, comme je l'ai déjà dit, Hien-yang-hien du Chensi. Tcheng-ouang, fils de Ou-ouang, la transféra à Lo, qui est

Éloge de la ville de Moukden

aujourd'hui Lo-yang du Ho-nan, ou autrement Kai-foung-fou, dont la latitude est de ^{p.218} 34° 52' 5", & la longitude de 1° 55' 30" à l'occident de Pé-king.

(012) Dans l'explication des ironies de Yang-hiung, il se trouve une comparaison qui fait très bien comprendre dans quel état se trouvait alors l'empire. La voici :

« Des cerfs agiles, vigoureux & en grand nombre, qui ne sont retenus que par de faibles filets, viennent aisément à bout de les rompre. Dès qu'ils les ont rompus, ils s'échappent avec précipitation, & courent de tous côtés jusqu'à ce que leur extrême lassitude & les différents besoins dont ils se sentent pressés les contraignent enfin de s'arrêter. Alors, revenant peu à peu de leur crainte, les moins timides se recherchent d'abord & s'attroupent ensuite pour aller à la pâture, comme s'il n'y avait plus de dangers pour eux. C'est ainsi que, sous les faibles empereurs de la dynastie des Tcheou, les gouverneurs des provinces, ayant brisé les liens qui les attachaient à leurs légitimes maîtres, s'érigèrent eux-mêmes en souverains indépendants. Il y eût alors jusqu'à douze royaumes.

Ce temps orageux commence à Ping-ouang qui, pour s'éloigner des Tartares qui avaient fait périr Yeou-ouang, son père, changea le lieu de sa cour & vint demeurer à Lo-yang du Ho-nan. Ce qui fit ^{p.219} donner à cette cour le nom de cour Orientale ; & aux empereurs de la dynastie des Tcheou qui y ont fait leur séjour, celui de Tcheou Orientaux. Depuis Ping-ouang, qui monta sur le trône l'an 770 avant Jésus-Christ, jusqu'à Ouei-lié-ouang, qui commença son règne l'an 425 avant l'ère chrétienne, ces petits royaumes se soutinrent assez bien ; mais, après Ouei-lié-ouang, les fureurs de la guerre s'étant renouvelées, l'empire pensa devenir la proie d'une foule de nouveaux prétendants. Sept d'entre eux, plus habiles que les autres, détruisirent leurs concurrents, & se partagèrent les petits États dont ils les avaient dépouillés, ainsi des douze royaumes qu'il y avait auparavant, il n'en resta plus que sept qui sont Tsin, Tchou, Tsi, Yen, Han, Tchao & Ouei. Ces sept royaumes subsistèrent jusqu'au temps du fameux Tsin-che-hoang qui les détruisit tous, l'un après l'autre, éteignit la race des Tcheou, & réunit tout l'empire sous sa domination, l'an 246 avant Jésus-Christ.

(013) Le nom chinois de cette montagne est Tchang-pe-chan & son nom mantchou Kolmin Chanien Alin, ce qui veut dire *longue montagne blanche*, ou

Éloge de la ville de Moukden

bien, *montagne longue & blanche*. Dans le livre qui traite des usages de cette dynastie il est dit :

« Nos ancêtres ont p.220 puisé tout leur bonheur dans la montagne longue & blanche.

Cette montagne, ajoute le même livre, *a plus de 200 ly de hauteur, & plus de 1.000 ly de tour*. Elle est connue sous plusieurs autres noms. Dans la *Géographie de Moukden*, elle est appelée simplement la *montagne blanche* ; & dans l'explication, on ajoute que c'est la même que la *montagne longue & blanche*. Dans le *Chan-hai-king*, ou *Livre qui traite des mers & des montagnes*, on appelle celle-ci du nom de Pou-hien-chan. Dans un livre fait sous les Tang elle est appelée Tai-pe-chan, & quelquefois Tou-tai-chan. Dans l'*Y-toung-ché* des Ming, il est dit qu'au sud-est de cette montagne, à la distance de 60 ly était l'ancienne ville Houi-ning.

(014) Au-dessus de la montagne blanche, dit le livre qui traite des usages de cette dynastie (des Mantchous), il y a le fameux lac Tamoun.

« Il a 8 ly de tour, il est très profond & coule à grands flots de différents côtés. Les fleuves Yalou, Hountoung & Aihou sont formés de ses eaux.

Le fleuve Yalou sort par la partie méridionale de la montagne, & va, en descendant par le Leao-toung, se jeter dans la mer qui est au midi de cette province. Le fleuve Hountoung sort par le nord de la montagne, & va se jeter dans la mer qui est au nord ; & le fleuve Aihou, après avoir p.221 pris son cours vers le nord, va se perdre dans la mer Orientale.

(015) On a vu ci-dessus quelle était la mère du fondateur des Tcheou, & comment elle conçut celui qui donna le commencement à la race. Je vais rapport à présent l'origine dont les Mantchous se glorifient & je la rapporterai, telle qu'elle est dans leur livres les plus authentiques.

« Au-dessus de la montagne blanche, (Tchang-pé-chan), vers le lieu d'où le soleil se lève, il y a un lac renommé, qui porte le nom de Poulkouri, ainsi que la partie de la montagne sur laquelle il est placé. Nous avons appris par la tradition que la Fille du Ciel étant descendue sur les bords de ce lac, goûta d'un fruit rouge, l'avala,

Éloge de la ville de Moukden

conçut & mit ensuite au monde un fils de la même nature qu'elle. Comme cet enfant miraculeux était rempli des dons célestes il parla dès le moment de sa naissance. Sa figure était admirable, tout en lui respirait la grandeur & la majesté. Devenu grand, il s'amusait quelquefois à parcourir le lac dans un tronc d'arbre qui était creusé en forme de nacelle. Il arriva un jour qu'il se laissa aller au courant de l'eau, la nacelle qui le portait s'arrêta d'elle-même à cet endroit de la rivière, qui sert de port aux peuples des p.222 deux côtés & d'entrepôts pour leurs différentes marchandises. Aux environs de ce lieu il se faisait chaque jour des assemblées tumultueuses pour l'élection d'un souverain. Trois chefs de famille se disputaient entre eux l'honneur de commander aux autres. Chacun d'eux avait ses partisans, qui étaient à peu près égaux en nombre & en forces, ce qui était cause qu'ils ne pouvaient s'accorder, personne ne voulant céder, & tout le monde regardant son parti comme le meilleur. Il y aurait eu de la honte à reconnaître pour chef celui qui ne devait pas l'être. Quelqu'un de la troupe s'étant détaché pour venir puiser de l'eau dans la rivière, vit avec admiration le jeune étranger. Après l'avoir contemplé quelques moments, il retourna sur ses pas & courut vers ses compagnons pour leur donner avis de la rencontre qu'il venait de faire. Dès qu'il fut à portée d'être entendu :

— Merveille, s'écria-t-il, merveille ! Que toute dispute cesse entre nous, le Ciel veut lui-même y mettre fin. Il nous envoie un roi dans la personne d'un enfant extraordinaire que je viens de voir sur la rivière. Oui, c'est le Ciel lui-même qui nous l'envoie ; j'en juge par ce que j'ai vu. Pour quelle autre fin aurait-il donc p.223 permis qu'un jeune homme de cette espèce vînt à aborder ici ?

À ces mots, tout le monde accourut sur le rivage pour jouir du spectacle qu'on venait d'annoncer. Les premiers arrivés se tournant vers ceux qui les suivaient, leur disaient :

— Rien n'est plus vrai, c'est véritablement un enfant miraculeux, c'est le roi que le Ciel veut nous donner : il ne nous en faut point d'autre.

Ces paroles passèrent alternativement de bouche en bouche, & il n'y eut personne qui ne se fit un plaisir de les répéter. Les premiers

Éloge de la ville de Moukden

transports de l'admiration s'étant un peu calmés, deux des principaux de la troupe s'adressant à l'étranger, lui dirent :

— Aimable jeune homme, illustre enfant ! qui êtes-vous ? par quel heureux hasard avons-nous l'avantage de vous voir parmi nous ?

— Je suis, répondit le jeune homme, je suis le fils de la fille du Ciel : mon nom est Aisin Kioro ou Kioro d'or. C'est ainsi que le Ciel lui-même m'a appelé. Mon surnom est Poulkouri yongchon. Je suis destiné à terminer vos disputes, & à faire régner l'union & la concorde parmi vous.

À peine eut-il achevé de parler que les transports de joie éclatèrent de tous côtés par des applaudissements réitérés. Alors les deux qui lui avaient adressé la parole, ^{p.224} entrelacèrent leurs doigts les uns dans les autres, étendirent leurs bras & formèrent ainsi une espèce de siège sur lequel on plaça l'auguste jeune homme. Ils le portèrent avec respect, suivis de la multitude, jusqu'à l'endroit où étaient alors les trois concurrents.

— Voilà, leur dirent-ils en les abordant, voilà le souverain que le Ciel lui-même nous envoie, il ne nous en faut point d'autre. Toute dispute doit être finie, plus d'altercations parmi nous.

— Nous y consentons, répondirent les trois prétendants, que cet auguste enfant nous gouverne, qu'il soit notre roi, nous le reconnaissons dès à présent pour tel.

Ce que je viens de rapporter ici est tiré du livre intitulé *Tay-tsou-han-i Yarguien koli*, c'est-à-dire, véritables usages de l'empereur Tay-tsou. La même histoire est répétée dans plusieurs autres livres, tels que le Dictionnaire de Kang-hi, &c.

Dans l'explication des figures qui sont dans le *Livre qui traite des montagnes & des mers (Chan-hai-king)* il est dit que *la Fille du roi du Ciel est couverte de cheveux & qu'elle a la contenance d'un tigre*. On lit dans l'article [Ta-ya du Ché-king](#) que *l'enfant qui est dans le grand royaume est comme la sœur cadette du Ciel*.

^{p.225} Dans le *Tchouen* fait par Mao-tchang, livre connu sous le nom *Mao-tchang-tchouen*, il est dit : Sachant ou connaissant la vertu de Tay-see il l'a célébré à l'égal de la sœur cadette du Ciel, &c. Il ne m'a pas été possible de

Éloge de la ville de Moukden

trouver la racine du mot *Kioro*, non plus que les racines des mot *Poulkouri* & *Yongchon* qui composent le surnom du chef de la famille régnante. Aisin signifie *or*. Tous ceux que j'ai interrogés, tant Chinois que Mantchous, même de la famille des *Kioro*, m'ont répondu qu'ils ignoraient l'étymologie de ces trois mots *Kioro*, *Poulkouri*, *Yongchon* : peut-être sont-ils d'une langue étrangère.

Les commentateurs en expliquant ces mots : *D'abord il s'occupe tout entier à purifier, à nettoyer, à émonder*, disent qu'il agit de la même manière que celui dont il est parlé dans le *Tso-tchouen*, qui *nettoya & émonda les saihoua & les poula*. Le saihoua que les Chinois appellent *king-toun*,

« est un arbre épineux dont les feuilles sont rondes, les fleurs d'un rouge faible, & les rameaux extrêmement touffus. Les rameaux sont si durs qu'on ne saurait les rompre. On s'en sert pour faire des coffres & autres meubles semblables. L'humidité les pénètre très difficilement. Après avoir été exposés plusieurs jours de suite à une pluie abondante ils prennent feu aussi aisément que s'ils p.226 n'avaient pas été mouillés.

Dictionnaire tartare-chinois sous le mot saihoua. Suivant le même dictionnaire le poula

est une plante sauvage qui est couverte d'épines. Ses fleurs sont blanches. Il y a une autre espèce de poula qui porte des fleurs jaunes.

Il n'est pas nécessaire que j'insinue ici que tout cela est dit allégoriquement l'application est aisée à faire.

(016) Voici ce qu'on lit dans la *Géographie de Moukden* : Notre grand empereur Tay-tsou tint sa cour en premier lieu dans le pays d'Inden : de là il alla faire la conquête de Yéhé, de Houifa, de Oula de Ningouta & de quelques autres pays voisins. Ensuite il se rendit maître de Tchaisien, de Sarhou, de Fousi, & alla bâtir une ville près de Leao-yang. (Voyez la position de tous ces lieux dans la carte du Leao-toung qui se trouve dans le père Duhalde).

Dans l'Éloge de Tay-tsou, gravé sur le monument de pierre qu'on a élevé en son honneur dans le lieu de la *sépulture fortunée*, où est le tombeau de ce prince, on lit les paroles suivantes :

Éloge de la ville de Moukden

« Les peuples de Hata, de Houifa, de Oula, & des autres lieux voisins, ayant changé de bien en mal, & de mal en pis, il (Tay-tsou) les châtia l'un après l'autre & les fit tous rentrer dans leurs devoirs, après s'être rendu maître de leur ^{p.227} pays. La troisième année du règne de la Providence du Ciel.

(Cette année répond à la quarante-sixième année de Ouan-ly, empereur de la Chine, quatorzième de la dynastie des Ming, & à l'année 1618 de l'ère chrétienne), ayant eu de justes sujets de plainte contre l'empereur des Ming, il pensa à s'en faire raison par la voie des armes. Il alla mettre le siège devant Fousi, se rendit maître de cette place, & successivement de plusieurs autres, battit les Ming, dont l'armée était composée de quatre cent soixante-dix mille hommes, sans compter les armées que les Coréens & ceux de Yéhé avaient mises sur pied contre les Mantchous ; & après une pleine & entière victoire qui lui assura la conquête de tous les pays voisins, il rasa Tié-ling & éteignit le royaume de Yéhé.

([017](#)) La ville qui fut bâtie alors fut nommée Toung-king, ce qui signifie cour Orientale. Au reste, il ne faut pas prendre à la lettre ce mot de *bâtir* : il ne signifie souvent que réparer les murailles, changer la direction des portes, quand leur aspect n'est pas jugé de bon augure, &c.

On voit par là que le prince manchou pensait déjà à se faire empereur à l'imitation des Kin & des Leao, qui étaient Tartares comme lui. Il ^{p.228} en prit en effet le titre dès l'an 1615, & donna à son règne le nom de Tien-ming, qui signifie *Providence du Ciel*, parce qu'il se croyait destiné par le Ciel à gouverner un grand État. Il n'y a pas apparence qu'il pensait alors à se faire empereur de la Chine.

([018](#)) La dixième année de la *Providence du Ciel* répond à la quatrième du règne de Hy-tsong, seizième empereur des Ming, & à l'an 1625 de l'ère chrétienne. Les mérites dont il augmenta le nombre, sont en particulier les victoires qu'il remporta coup sur coup sur les Chinois. À l'imitation du fondateur de la dynastie des Tcheou, du célèbre Ou-ouang que le prince manchou sembla avoir pris pour son modèle, il aurait cru se rendre coupable envers le Ciel, s'il avait négligé de mettre à profit sa bonne fortune.

« C'est ce qui l'engagea, disent les commentateurs, à consulter les sorts pour savoir jusqu'où il pouvait aller. Un souverain qui est à

Éloge de la ville de Moukden

l'étroit, dit l'*Y-king*, doit se contenter de garder ses États, c'est-à-dire, un prince qui est maître d'un petit État doit mettre tous ses soins à le conserver : vouloir entreprendre des conquêtes, c'est imprudence, c'est témérité, on ne doit s'y résoudre qu'après que la volonté du Ciel s'est clairement manifestée. Il est dit quelque part dans le *Ché-king* que la p.229 véritable manière de consulter les sorts consiste dans l'arrangement & les différentes combinaisons des principes yn & yang.

(019) On lit, dans le même monument dont j'ai parlé plus haut, qu'à la cinquième année du règne de la *Providence du Ciel*, le prince mantchou,

« après s'être rendu maître de Leao-yang, Chen-yang & autres lieux, délibéra avec les siens sur le choix qu'il devait faire de l'endroit où il devait tenir sa cour. Il fut conclu que ce serait dans une ville qu'il bâtirait lui-même. La ville fut bâtie & on lui donna le nom de Toung-king, ou de cour Orientale. Mais ayant conquis successivement Kouang-ning & Fousi, il n'hésita pas alors à transporter sa cour à Chen-yang. Ce qui arriva la dixième année de la Providence du Ciel, c'est-à-dire, l'an 1625.

(020) *Nous remarquons avec beaucoup de respect, disent les commentateurs, que la puissance des Mantchous ne s'étendait alors du côté de l'Occident que jusqu'aux frontières de Chan-hai-koan au-delà de la Grande muraille.* On lit dans la *Géographie de Moukden* que ce pays portait le nom de Chou-chen-ché, du temps des Chang & des Tcheou, que du temps des Tsin on l'appelait le *département du pays qui est à l'orient & à l'occident de la rivière de Leao*, ou pour me servir des termes p.230 originaux Leao-toung-kiun, Leao-si-kiun ; que sous les Han on en fit quatre départements sous les noms de Lo-lang, Yuen-tou Tcheng-fan & Lin-toun ; que sous les Han postérieurs ou Orientaux, outre ces quatre départements, on érigea encore un Chou-kouetou-yu, c'est-à-dire, une généralité supérieure, à la tête de laquelle était un grand mandarin dont l'autorité s'étendait sur tout le pays, & qui ne rendait compte qu'à l'empereur ou aux tribunaux suprêmes de la cour ; que sous les Ouei on y établit pour la première fois un mandarin du titre de hiao-yu, dont on fixa la demeure à Siang-ping ; que sous les Tchîn le Leao-toung fut érigé en royaume ; que peu de temps après ce royaume étant tombé sous la puissance des Tartares Mou-joung, prit le nom de royaume de Mou-joung ; mais que les

Éloge de la ville de Moukden

Ouei postérieurs s'en étant rendus maîtres, ne lui laissèrent que le nom de Leao-toun-kiun qu'il avait eu auparavant, c'est-à-dire, de département de Leao-toung ; que du temps des Soui, ceux de Kao-kiu-ly (les Coréens), l'ayant subjugué, en firent une des provinces de leur royaume. Qu'après l'extinction des Soui, les Tang, qui leur succédèrent, ayant conquis la Corée & tous les pays sur lesquels elle dominait, les partagèrent en neuf généralités à la tête de chacune desquelles ils mirent un gouverneur, p.231 du titre de tou-tou, élevèrent au rang de villes du premier ordre les neuf villes où les tou-tou faisaient leur résidence, & les appelèrent du nom de Tou-tou-fou : ils donnèrent outre cela le nom de tcheou, ou de ville du second ordre, à quarante-deux villes moins considérables que les neuf premières, & celui de hien ou de villes du troisième ordre, à cent autres villes moindres que les précédentes. Ils créèrent un officier général pour être à la tête de tous les autres, & le décorèrent du titre de ngan-toung-tou-hou : comme qui dirait *officier préposé pour entretenir la tranquillité dans le pays de l'Orient*. Il est dit encore que les Leao & les Kin, après avoir jeté les fondements de leur empire, se trouvant en possession d'une vaste étendue de pays, donnèrent à trois villes le nom de capitales, parce que c'est dans ces trois villes qu'ils tiennent alternativement leur cour. La première fut appelée *la cour supérieure* (Chang-king), la seconde, *la cour du milieu* (Tchoung-king), & la troisième, *la cour Orientale* (Toung-king), mais les Kin changèrent ensuite le nom de Tchoung-king, ou *cour du milieu* en celui de Pé-king, ou *cour du Nord*. Les Yuen appelèrent encore pendant quelque temps le Leao-toung du nom de Toung-king, ou de *cour Orientale* ; mais ils l'en dépouillèrent p.232 bientôt & ne lui laissèrent que le simple titre de généralité, &c.

(021) Pan-kou, après avoir lu le *San-toung-ly-chou*, livre d'astronomie fait sous les Tchîn, assure que rien n'est plus clair que ce qu'on y dit des douze maisons célestes. Voici ce qu'on y trouve.

« Depuis le dixième degré de la constellation Ouei jusqu'au onzième degré du Nan-teou, au Boisseau méridional, c'est la maison dite Si-mou. Les pays de Si-ho, de Chang-kiun, de Pe-ty, de Leao-si & de Leao-toung, sont sous l'aspect du dixième degré de Ouei, &c.

Dans l'explication qu'on donne des étoiles dont les noms sont rapportés dans l'*Eulh-ya*, on trouve que Si-mou est dans le *Pont céleste*, & que le Pont céleste est un des noms du fleuve de Lumière (Le fleuve de Lumière, ou le fleuve du

Éloge de la ville de Moukden

Ciel est la voie lactée). Il est dit dans un livre d'astronomie, fait sous les Tang, que *la partie du fleuve de Lumière qui est entre les koua, (ou symboles) Kouen & Kan, c'est-à-dire, entre le nord & le nord-ouest,*

« répondait alors à la lettre qui représentait la Terre. Nous remarquons avec beaucoup de respect, disent les commentateurs, que la position actuelle de Moukden, regardant directement le Nord, désigné par le koua Kan, on peut dire avec raison que cette heureuse ville reçoit toutes les influences de la demeure du ^{p.233} Tigre, du fleuve de Lumière, de toutes les étoiles qui occupent l'espace du Ciel depuis Ouei jusqu'au Nord.

Il est dit dans le Ly-siang-kao-tcheng, que

« l'étoile polaire est élevée à Pé-king de 39 degrés 55 minutes, & qu'à Moukden l'élévation de la même étoile est de 41 degrés 51 minutes ; d'où il résulte que l'étoile du Nord donne à Pé-king 386 ly moins qu'à Moukden.

On voit par ces derniers mots combien il faut de ly chinois pour faire un degré : car la somme de 386 ly est la différence qu'il y a entre la latitude de Moukden & celle de Pé-king.

(022) Avant que de bâtir une ville, un palais, une sépulture, une maison, ou telle autre chose que ce puisse être, les Chinois & les Mantchous d'aujourd'hui cherchent ce qu'ils appellent le foug-choui, c'est-à-dire, la position, ou l'aspect le plus favorable pour écarter les malheurs & pour attirer les prospérités. La manière la plus ordinaire pour trouver le foug-choui est celle dont je vais donner l'idée. Ils commencent par écrire les noms des huit koua qui sont Kan, Ken, Tchen, Sun, Ly, Kouen, Toui & Kien ; sous chacun de ces koua ils écrivent un des noms des huit rums de vent. Par exemple, sous Kan, le nord ; sous Ken le nord-est ; sous ^{p.234} Tchen, l'est ; sous Sun, le sud-est, sous Ly le sud ; sous Kouen, le sud-ouest ; sous Toui l'ouest ; & sous Kien, le nord-ouest. Ils prennent les lettres cycliques de l'année courante, celle de la lune, du jour, de l'heure même où se fait l'opération : ils cherchent dans le calendrier quel est l'esprit dominateur principal de l'année ; quelle est la partie du monde qu'il a choisie pour sa demeure favorite ; quels sont les esprits particuliers qui président pendant cette lunaison ; pendant le jour, pendant cette heure, quels sont les astres bienfaisants qui répandent alors leur bénignes influences ; s'ils désignent le sec ou l'humide, le haut ou le bas ; s'ils

Éloge de la ville de Moukden

sont opposés ou d'accord avec les astres qui ont présidé à la naissance de celui pour lequel on travaille, &c. Par les règles de leur astrologie, ils combinent toutes ces choses & dirigent la position de leurs bâtiments en conformité du résultat de leurs opérations. Si, malgré toutes ces précautions, ils viennent à essayer quelque disgrâce dans leur nouveau domicile, ils l'abandonnent & vont demeurer ailleurs, ou bien ils se contentent de changer la direction des postes ou de quelqu'autre partie de bâtiment. Il paraît que l'usage du fong-choui est très ancien chez les Chinois. Peut-être n'était-il dans les ^{p.235} commencements qu'une simple recherche pour s'assurer de la salubrité de l'air & de la bonté des eaux comme les mots fong-choui semblent l'indiquer, car fong signifie vent, & choui signifie eau. Ainsi s'assurer du bon fong-choui d'un endroit c'est s'assurer de la bonté de l'air & des eaux. L'esprit de superstition & la manie de l'astrologie judiciaire s'étant répandus peu à peu dans tout l'empire, infectèrent tous les états, & changèrent un usage très sage en lui-même & très simple dans son origine en un abus superstitieux & ridicule. Mais voyons ce que disent nos commentateurs de l'ancienne manière d'observer le fong-choui. Qu'on ne s'impatiente pas de trouver tant de commentaires dans un même ouvrage : j'ai eu beaucoup plus de peine à les débrouiller, qu'on en aura probablement à les lire. La seule espérance de contribuer à faire connaître les mœurs de la nation sur laquelle j'écris m'a soutenu dans mon travail ; un motif équivalent soutiendra la patience du lecteur qui veut s'instruire.

Dans l'article [Chao-kao du Chou-king](#) il est dit : le *tay-pao* (c'était alors un titre dont on décorait quelques grands mandarins de l'empire ; il signifie *grand défenseur, grand protecteur, &c.*, on le donne encore aujourd'hui comme un des plus honorables),

« le *tay-pao* étant arrivé de ^{p.236} grand matin au pays de Lo, examina avec soin quel serait l'endroit qu'il pourrait fixer pour être celui du séjour. Il trouva ce qu'il cherchait par moyen des combinaisons & du calcul, &c.

Il est dit dans le même article :

« Je me suis transporté au nord du Hoang-ho. J'ai examiné les lieux qu'arrose la rivière Ly-choui ; ceux qui sont à l'orient de la rivière Kien-choui, ainsi que ceux qui sont à l'occident de la rivière Tchen-choui, je n'ai rencontré que le pays de Lo. Par une nouvelle

Éloge de la ville de Moukden

opération, j'ai examiné les lieux qui sont à l'orient de la même rivière Tchen-choui, & c'est encore le pays de Lo qui m'est échu.

Koung-ngan-koue, dans un livre qu'il a intitulé *Tchouen*, dit que la première opération qu'on faisait lorsqu'il s'agissait de choisir un lieu pour y fixer sa demeure, consistait à tracer avec de l'encre une tortue sur quelque matière combustible, à laquelle on mettait le feu. Le côté de la tortue, sur lequel l'encre restait le plus longtemps, désignait la partie du monde ou le rhumb de vent qu'il fallait choisir, &c.

Dans un poème, fait en l'honneur de la cour Orientale, il est dit que toutes les fois que Chao-pe faisait ses opérations pour trouver le lieu le plus favorable, *il rencontrait le pays de Lo*.

Dans l'histoire particulière de Kao-tsou, p.237 fondateur de la dynastie des Han, qui monta sur le trône l'an 206 avant Jésus-Christ, il est rapporté qu'un des officiers généraux de ses troupes, nommé Leou-king, demanda très instamment la permission de pouvoir entretenir le prince un moment, ce qui lui fut accordé. Dès qu'il fut en sa présence :

— Seigneur, lui dit-il, la manière dont vous avez commencé à vous rendre maître de l'empire, n'est pas la même que celle qui l'a assuré aux fondateurs des Tcheou. Le pays de Lo était celui qui leur convenait pour y établir leur cour. Pour vous, prince, vous devez en chercher un dans lequel vous puissiez absorber toute la bonne fortune des Tsin sur les ruines desquels vous vous élevez ; laissez le pays de Lo, entrez dans celui de Kouan-tchoung, & vous serez à portée de lever tous les obstacles qui pourront s'opposer à l'accomplissement de vos grands desseins.

Le prince fit ses réflexions sur ce qu'on venait de lui dire, mais il ne voulut pas se déterminer qu'il n'eût auparavant interrogé Tchang-leang, (apparemment que ce Tchang-leang faisait auprès de lui la fonction d'astrologue). Quoi qu'il en soit, Tchang-leang fut consulté ; il ne fit pas attendre longtemps sa réponse, elle fut qu'on devait travailler à changer de demeure le plus promptement qu'il serait possible ; ce qui fut exécuté dans toute la rigueur p.238 des termes ; car,

« le jour même, ajoute l'historien, Kao-tsou, ses troupes & tout le bagage descendirent vers Tchang-ngan, & la cour y fut fixée. Leou king, pour avoir inspiré, le premier, un projet à l'exécution duquel le

Éloge de la ville de Moukden

fondateur des Han crut être redevable de sa plus brillante gloire, eut pour récompense le titre de *foung-tsun-kiun*,

titre qui, expliqué à la lettre, signifie *général qui a offert le printemps* ; mais qui pris allégoriquement fait allusion aux succès éclatants qui distinguèrent le règne de Kao-tsou, &c.

(023) Dans le *Choui-king* ou *Livre classique sur les eaux*, il est parlé de deux rivières qui portent le nom de Leao. La première s'appelle *Ta-leao-choui*, *grande rivière* de Leao, & l'autre *Siao-leao-choui*, *petite rivière* de Leao. La grande Leao vient d'au-delà des frontières d'une montagne qu'on appelle Pe-pang-chan. Elle a son cours vers le sud-est... La petite Leao vient d'une montagne près de Kao-kiu-ly-hien, qu'on appelle Leao-chan ; elle coule vers le sud-ouest, jusqu'à la ville de Leao-choui-hien, où elle se joint à la grande Leao.

Dans la *Géographie de Moukden*, on parle un peu différemment de la rivière de Leao. Voici ce qu'on y dit : La rivière de Leao passe à la distance de cent ly à l'ouest de la ville de Tcheng-tê-hien. p.239 C'est la même qu'on appelle Kiu-ly-ho ou Keou-ly-ho ; elle est formée par les eaux de deux rivières qui viennent d'au-delà des frontières. La première de ces deux rivières vient du nord-ouest, elle a sa source dans un pays très éloigné ; nous n'avons jusqu'à présent aucun indice qui puisse nous aider à la trouver.

La seconde vient du côté de l'orient, & est formée par les différents amas d'eau qui sont au nord-ouest de Tchang-pe-chan. Ces eaux se réunissent en plusieurs endroits, & forment plusieurs rivières dont Hersou est une des principales ; Hersou prend d'abord son cours vers le nord, vient par le nord-ouest jusqu'au village de Teng tsee-tsoun, tourne au sud-ouest, reçoit toutes les petites rivières qui viennent du nord-ouest, continue son cours vers le sud-ouest, passe au nord de la ville de Tié-ling-hien, vient se joindre à la partie orientale de la rivière verte que les Chinois appellent Tsing-choui, entre par le sud-ouest, dans les gorges de Chouang-hia-keou se partage en deux branches, dont l'une prend le nom de *Leao-ouai* & l'autre, celui de *Leao-nei*, c'est-à-dire, *rivière en dehors*, & *rivière en dedans du Leao*. Ces deux petites rivières coulent séparément pendant quelque temps, tournent au p.240 sud-ouest de Tié-ling-hien où elles se rejoignent.

Cette nouvelle rivière coule jusqu'à Kai-tcheng, où elle prend le nom de Tchouro-houtchou ; les Chinois l'appellent Ku-lieou-ho, ce qui signifie *grande rivière, dont le cours est très rapide*. Elle va passer à l'ouest de Hai-tcheng-hien,

Éloge de la ville de Moukden

se joint à la rivière du Tigre que les Chinois appellent Tai-tsee-ho, & prend le nom de San-tcha-ho ou de rivière à trois branches. De là elle va se jeter dans la mer. Telles sont les différentes métamorphoses de la rivière de Leao, c'est d'elle que le pays qu'elle traverse prend son nom, la partie qu'elle a à sa gauche en descendant vers le midi s'appelle le Leao-toung ou le Leao-oriental, & la partie qui est à sa droite s'appelle le Leao-si, ou le Leao-occidental.

(024) Voici ce qu'on lit dans celui des monuments de pierre, élevés dans la sépulture fortunée, sur lequel on a gravé les hauts faits du prince mantchou :

« La dixième année de la Providence du Ciel (en 1625), du côté de l'orient, il poussa ses conquêtes jusqu'à la mer, du côté de l'occident jusqu'aux extrémités du district de Leao-yang ; après cela, il alla s'appuyer sur cette partie du royaume de Corée qui regarde le sud-ouest, & s'étendit, du ^{p.241} côté du nord, jusqu'aux rivières de Non & de Sahalien-oula ; enfin il n'est pas jusqu'aux Noro, & aux peuples mêmes qui savent *si bien employer les chiens*, qui ne le reconnussent comme le grand prince auxquels ils devaient obéir.

Voilà tout ce que j'ai pu trouver jusqu'à présent sur *la nation qui sait si bien employer les chiens*. Je soupçonne que c'est une petite horde de Tartares à laquelle les Chinois auront donné ce nom, après l'avoir chassée de quelque-une de leurs possessions qu'elle vouloir peut-être envahir ; car les Chinois sont prodigues d'épithètes humiliantes, quand ils parlent des peuples étrangers, & surtout des Tartares leur voisins. Quoi qu'il en soit, comme le texte ne dit rien de précis, j'ai cru devoir l'interpréter dans le bon sens. Le texte chinois dit seulement *Che-kuen-pou*, & le texte mantchou *Intahoun takourara kolo*, ce qui signifie à la lettre *pays ou province où l'on emploie les chiens*.

(025) Ces régions sont appelées *fortunées* à cause de l'avantage qu'elles ont eu de posséder, pendant l'espace de 18 ans, un illustre Chinois dont la fermeté, le courage, l'attachement à son souverain, la patience dans l'adversité, & les autres vertus sont encore aujourd'hui le sujet des plus sublimes éloges. Ce trait est trop ^{p.242} beau pour que je ne le rapporte pas en entier ; le voici :

Ou-ty, sixième empereur de la dynastie des Han, envoya des ambassadeurs à Tchan-yu qui venait de monter sur le trône des Tartares Hioung-nou. L'objet de l'ambassade était d'engager ce roi à se tenir en paix

Éloge de la ville de Moukden

chez lui, à ne plus venir infester les frontières de la Chine, à renvoyer dans leur patrie tous les Chinois qui avaient été pris en guerre, ou qui avaient été enlevés de force, &c. Les ambassadeurs étaient Sou-ou, Tchang-cheng & Tchang-houi. L'empereur, après leur avoir donné ses instructions, les fit partir la première année dite Tien han, c'est-à-dire, l'an 101 avant l'ère chrétienne. Sou-ou & ses compagnons arrivèrent chez les Hioung-nou, où ils trouvèrent plus de difficultés qu'ils ne s'étaient imaginé ; ils employèrent toute leur éloquence pour persuader le roi barbare, lequel, au lieu de renvoyer les Chinois qui étaient établis dans son royaume, & dont il se servait avec avantage, voulut débaucher ceux-ci, & en particulier Sou-ou, leur chef, dont le mérite l'avait charmé. Il se servit, pour mieux cacher son dessein, des ruses d'un autre Chinois qu'il s'était déjà attaché sans retour, en le comblant d'honneurs & de richesses. Ce ^{p.243} Chinois s'appelait Ouei-liu. Le roi l'envoya à Sou-ou, chef de l'ambassade chinoise, avec ordre de le sonder & de lui faire les offres les plus avantageuses & les plus capables de le séduire, sans toutefois lui dire que c'était par ses ordres qu'il lui parlait ; mais en lui insinuant seulement que la réussite de cette affaire était infaillible, parce que la politique des rois tartares Hioung-nou a toujours été d'avoir auprès de leurs personnes quelques Chinois de mérite pour les aider dans le gouvernement. Ouei-liu s'acquitta de sa commission, fit à Sou-ou un grand étalage de tous les bienfaits dont le roi des Hioung-nou l'avait comblé, & lui dit en finissant :

— Si vous adhérez aujourd'hui à ce que je vous propose, demain vous serez comme moi. J'ai sous mes ordres plusieurs milliers d'hommes qui m'obéissent comme à leur souverain, j'ai des haras bien fournis, des troupeaux nombreux, de gras pâturages, de fertiles campagnes, en un mot j'abonde en toutes sortes de richesses : croyez-moi, fixez ici votre séjour. Si vous refusez les offres que je vous fais d'employer mon crédit auprès du roi, afin qu'il vous accorde un établissement semblable à celui dont je jouis, vous êtes le plus imbécile des hommes, vous ne méritez pas qu'on s'intéresse pour vous ; je vous abandonne à votre sort, j'éviterai désormais de vous parler & ^{p.244} même de vous voir.

— Eh ! que m'importe, répondit Sou-ou, qu'un traître ne veuille pas s'intéresser pour moi, qu'il ne veuille ni me parler, ni me voir ? J'éviterai moi-même ta présence, autant qu'il me sera possible ; mais auparavant je te représenterai ton devoir. Tu étais revêtu d'un

Éloge de la ville de Moukden

emploi considérable dans ta patrie lorsque tu l'abandonnas lâchement ; ton légitime souverain s'était déchargé sur toi d'une portion de son autorité, lorsque tu vins basement te soumettre à un roi barbare, dont tu ne rougis pas de porter encore le joug ; ton crime ne pourrait s'expier que par les plus cruels supplices. Cependant tu peux le réparer, en quelque sorte, en abandonnant les Tartares. Crois-moi, profite de mon retour, pour venir à ma suite, te jeter aux pieds de ton véritable maître, lui avouer ta faute, & mourir après du regret de l'avoir commise.

Ouei-liu comprit qu'il n'y avait rien à espérer d'un tel homme ; il le quitta brusquement, & alla aussitôt l'accuser auprès du roi, d'avoir parlé avec insolence de sa personne, de son gouvernement & de tous ses sujets, &c. Le roi le crut & condamna Sou-ou à être jeté dans une fosse où on devait le laisser mourir de faim. Ce cruel arrêt fut exécuté. L'intrépide Sou-ou descend courageusement dans le lieu où il devait perdre la vie, ou plutôt dans le lieu où on croyait qu'il devait la perdre, p.245 n'emportant pour vêtements que quelques méchants haillons de laine, & pour toute marque de sa dignité qu'un simple bâton au bout duquel étaient quelques flocons de poils de vache qu'on lui donna par dérision.

Le sage sait tirer parti de tout. Sou-ou, dans sa fosse, se servit de ses haillons & des poils de vache qu'il avait pour tacher de prolonger une vie qu'il espérait pouvoir employer encore au service de son maître. Il les mit par petites parcelles, & avec la neige qui tombait en abondance, & dont il entraîna une assez grande quantité dans la fosse, pour lui fournir de quoi faire sa petite provision, il se fit un mets au moyen duquel il se soutint pendant un grand nombre de jours. Ceux qui allaient de temps en temps, pour épier le moment de sa mort, ennuyés de le trouver toujours en vie, & ne croyant pas la chose naturelle, en donnèrent avis au roi, en lui disant « que le Chinois, qu'il avait condamné à mourir de faim, n'était pas un homme de la nature des hommes ordinaires, qu'il était infailliblement ou un esprit, ou le favori de quelque esprit dont il recevait d'une manière invisible sa nourriture de chaque jour. »

— Eh bien ! répondit le roi, puisqu'il est un homme extraordinaire, il faut le mettre dans le cas de faire des choses extraordinaires. Qu'on le tire du lieu où il est qu'on le conduise p.246 jusques sur les bords de la mer du Nord. Là on lui donnera des moutons à garder, sans mélange d'aucune brebis, & on lui promettra, de ma part,

Éloge de la ville de Moukden

qu'aussitôt que ces moutons auront mis bas des petits, & auront du lait pour les nourrir, il sera renvoyé dans sa patrie, avec toutes sortes d'honneurs.

L'ordre du roi fut exécuté de point en point, & Sou-ou partit pour le lieu de son exil. Il s'y occupa pendant 18 ans à garder les troupeaux sans qu'il lui échappât jamais un seul mot qui put faire espérer aux Hioung-nou qu'ils pourraient, par quelque voie, l'attacher enfin au service de leur roi.

L'empereur de la Chine n'avait laissé échapper aucune occasion sans redemander ses gens, & en particulier, Sou-ou. Toutes ses démarches avaient été inutiles. On avait même dit aux derniers ambassadeurs qu'il avait envoyés à cet effet, qu'il y avait déjà bien des années que Sou-ou était mort. Les ambassadeurs l'avaient cru, ou avaient fait semblant de le croire, & étaient sur le point de s'en retourner, lorsqu'un Chinois, qui avait fixé son séjour chez les Hioung-nou, trouva occasion de leur parler. Il leur découvrit tout le mystère, leur nomma le lieu de l'exil de Sou-ou, & leur suggéra un artifice au moyen duquel ils pourraient obtenir qu'on le leur livrât.

— Dites au roi que l'empereur, quelques ^{p.247} jours avant votre départ, s'amusant dans un de ses jardins, à tirer des hirondelles, en tua une qui avait un billet attaché à son pied, que ce billet était écrit de la main de Sou-ou & contenait en peu de mots son histoire. Ainsi, ajouterez-vous, l'empereur sait tout ; mais il veut bien tout oublier pourvu que vous lui rendiez enfin Sou-ou.

Les ambassadeurs approuvèrent l'expédient, ils s'en servirent & il leur réussit. Ils attendirent l'arrivée de l'illustre exilé, pour l'emmener en triomphe dans les lieux où on le désirait depuis si longtemps. L'empereur le reçut avec tous les témoignages d'estime & d'affection capables de le dédommager en quelque sorte de tout ce qu'il avait souffert. Il fut pendant quelque temps le digne sujet de tous les éloges, & son nom, ainsi que la fidélité inviolable qu'il garda à son souverain, passeront probablement jusqu'à la postérité la plus reculée. Voilà ce qui a rendu célèbres quelques landes des environs de la mer du Nord.

(026) Les montagnes dont on parle ici ont des noms significatifs dont les Chinois sont les inventeurs. La *montagne de fer*, appelée en chinois Tié-ling, est, suivant la *Géographie de Moukden*, à 160 ly au midi de la ville de Leo- yang-tcheou. La *montagne brodée* (Sieou-ling) est à la distance de onze ly au sud-est de la ville ^{p.248} de Hai-tcheng-hien. Au-dessus de cette montagne, il y

Éloge de la ville de Moukden

a trois sources d'eaux très pures, très douces & très agréables à voir & à boire. La *montagne au sommet uni* (Ping-ting-chan) est au sud-ouest de Hai-tcheng-hien, à la distance de 10 ly. Il y a des eaux sur son sommet qui forment une espèce de lac qui ne coule jamais, & qui est toujours plein à peu près au même degré, sans diminuer ni augmenter, c'est pour cette raison que ceux du pays lui donnent le nom de *bassin à se laver*, & à toute la montagne, celui de *montagne du bassin*. Ce fut sur le haut de cette montagne que Tay-tsong, second empereur des Tang, fit camper son armée, ce qui a donné lieu aux noms de Kiu-kia-chan & de Tang-ouang-chan qu'on lui donne indifféremment, comme si on disait : *montagne propre à servir de demeure aux Tang*. La *montagne du dragon qui se rend* (Hiang-loung-chan) est au sud-ouest de la ville de Hai-tcheng-hien, à la distance de 35 ly. La *montagne au pic boisé* (Mout-cha) est à l'est de Hai-tcheng-hien, dont elle est éloignée de 25 ly. La *montagne porte de pierre* est à 70 ly à l'est de Kai-ping-hien. Du temps des Ming, on y avait bâti quelques forteresses, elles ne subsistent plus aujourd'hui. La *montagne mère des eaux orientales* (Toung-choui-tsiuen) est à l'est de Hai-tcheng-hien, p.249 à la distance de 10 ly. Les *montagnes couple du Midi* (Nanchouang-chan) sont à l'est de la même ville, à 4 ly seulement de distance. Je me dispense de rapporter ici tous les éloges qui ont été donnés à ces différentes montagnes ; je n'en ai déjà que trop dit.

(027) Il est dit dans le *Chou-ouen*, que

« le tigre est le chef des animaux qui ont leurs demeures dans les montagnes,

& dans la *Géographie de Moukden*, qu'

« il n'est aucune montagne où il n'y ait quelques tigres. Au-delà de nos frontières, dit le même livre, il y a une espèce de tigre dont la peau est d'un fort beau blanc, sur lequel il y a, par intervalles, des taches noires. Ces espèces de tigres sont plus méchants & plus féroces que les autres ; ils sont appelés *hou* par les Chinois, & *tasha* par les Mantchous.

(028) Ce que j'appelle ici léopard, est appelé par les Chinois *pao* & *ki-pao* & par les Mantchous, *yarha*. Dans l'explication des noms qui se trouvent dans le *Pen-tsao*, il est dit qu'on a donné à cet animal le nom de *ki-pao*, à cause de la promptitude avec laquelle il s'irrite. Dans la *Géographie de Moukden*, on le définit ainsi : le *yarha* a quelque ressemblance avec le tigre, mais il est plus

Éloge de la ville de Moukden

petit, & a la tête ronde. p.250 Il y en a de blancs & de noirs, il en a qui ont la peau couverte de taches exactement rondes & d'autres qui n'ont que des taches irrégulières.

(029) Il est dit dans le *Chouen-ouen*, que le lefou (on prononce levou) est semblable au cochon, qu'il se tient caché dans les montagnes pendant tout l'hiver, & qu'il ne sort qu'au printemps pour aller chercher sa nourriture. Il est dit dans l'Eulh-ya que le nasin est semblable au lefou :

« Il est plus gros, sa tête est longue, ses jambes sont hautes ; il est très fort & très féroce ; il peut se faire jour à travers les bois les plus épais en brisant les arbres qui se trouvent sur son chemin.

Il est dit dans la *Géographie de Moukden* que les ours de la petite espèce sont appelés lefou, & ceux de la grosse espèce, nasin.

(030) Le cheval & le mulet sauvage, tahi & tchihetei. Dans l'Eulh-ya, il est dit :

« le tahi ressemble au cheval, mais il est plus petit. Le lieu propre de son origine est au-delà de nos frontières.

Il est dit dans le *Mou-tien-tsee-tchouen* que

« le tahi fait dans un seul jour jusqu'à 500 ly de chemin,

ce qui fait 50 de nos lieues ordinaires de France. Le tchihetei est semblable au mulet, les Chinois lui donnent le nom de *yé-lo*, qui signifie *mulet sauvage*, comme ils donnent au tahi, p.251 celui de *yé-ma*, qui veut dire *cheval sauvage*. Ces deux sortes d'animaux se trouvent en grande quantité au-delà des frontières : on les apprivoise très difficilement, lors même qu'ils ont été pris fort jeunes.

(031) Le daim que les Mantchous appellent *sirha*, est appelé par les Chinois *tchang*, à cause de son extrême timidité, dit le livre intitulé *Pi-ya*. Il est dit dans la *Géographie de Moukden*, que, quoique le *sirha* ait des dents, il ne saurait en faire usage pour mordre. On trouve dans le même livre, que le *kio*, auquel je n'ai pas osé donner un nom français, est une espèce de *sirha* plus grand que le *sirha* ordinaire. Les Mantchous lui donnent le nom de *kouran*.

La civette ou myahoutou est aussi mise dans la classe des *sirha* des daims. Le mot *myahoutou* est nouveau ; il a été substitué à celui de *kipouhou*. Eu

Éloge de la ville de Moukden

égard à l'étymologie de myahoutou, qui a été formé de muyahou qui signifie *civette*, le kipouhou serait une espèce de civette. La *Géographie de Moukden* dit que le kipouhou est dans la classe des sirha, qu'il a le poil long & les jambes semblables à celles du chien, elle ajoute qu'on peut se servir de sa peau pour faire des souliers & des bottes.

(032) Le *Chou-ouen* parle ainsi du niohe :

« Le niohe ressemble au chien : le sommet p.252 de sa tête, qui est élevé, se termine en pointe : il a les joues blanches, le train de devant haut, & celui de derrière large. La *Géographie de Moukden* distingue deux espèces de niohe, celle des niohe *qui sont d'une couleur entre le jaune & le blanc*, & celle des niohe *dont la couleur est d'un gris foncé*. Je crois que le niohe est le loup ordinaire.

Voici ce que je trouve sur le tcharhou :

« Le tcharhou, dit le *Pi-ya*, a les jambes faites comme celles du chien. Vers la fin de la lune où a commencé l'automne, on prend de ces animaux ; on les dispose sur une table, & on offre celui qui a été le premier pris.

Cette cérémonie s'appelle le sacrifice du tcharhou. Il est dit dans la *Géographie de Moukden* que le tcharhou se trouve dans toutes les montagnes, qu'il a le corps fin & bien proportionné mais qu'il est très ferme.

(033) L'espèce de chameau dont il est ici question, est le chameau à une seule bosse, ou le dromadaire. Il était déjà connu à la Chine du temps des Han ; puisque dans un livre, fait sous cette dynastie, intitulé *Han-chou*, chapitre des différents royaumes, article Ta-yué-tché-koue, on trouve ce qui suit :

« Dans le royaume de Ta-yué-tché, il y a une espèce de chameau sur le dos duquel il croît une bosse de chair qui est faite comme un monceau de terre arrondi. p.253

La *Géographie de Moukden* ne parle que du chameau en général. Elle dit que « le chameau a le cou long, les jambes hautes, qu'il a sur son dos une selle naturelle ; cet animal, que les Chinois appellent, tantôt du nom de to-to, & tantôt de celui de lo-to, marche fort vite, mange très peu, & peut porter les plus pesants fardeaux. Il est d'un très grand usage dans les armées.

Éloge de la ville de Moukden

(034) Les quatre espèces d'animaux dont on fait ici mention, à en juger parce qu'on trouve dans les dictionnaires, sont dans la classe des renards. Je n'oserais l'affirmer ; mais je vais rapporter ce qui est dit dans le commentaire de chacun en particulier. Le premier que j'ai appelé renard est appelé par les Mantchous *topi*. Suivant l'*Eulh-ya*, *le topi a le pied fendu, ses vestiges paraissent multiples de ce qu'ils sont en effet*. Je ne sais trop en quel sens on prend ici le pied fendu. J'ai lu une explication de ces paroles du *Eulh-ya*, que la défiance du renard lui fait multiplier ses pas en différents sens, comme s'il était incertain de la route qu'il doit tenir ; & c'est justement cette précaution qui le fait découvrir. Il est dit dans l'explication des noms qui se trouvent dans le *Pen-tsao* que le caractère qui désigne le renard, signifie

« qui va toujours tout seul, parce que cet animal, le plus défiant de tous, ne va ^{p.254} pas même de compagnie avec ceux de son espèce auxquels il ne se fie pas plus qu'aux autres animaux.

Le malahi, suivant l'*Eulh-ya*, est un animal qui se tient toujours aux environs des villages, c'est ce qui est exprimé par le caractère *ly*, dont les Chinois se servent pour le désigner. La *Géographie de Moukden* dit que le malahi est de sa nature très dormeur ; que sa peau est couverte d'un poil très fourni, & qu'on s'en sert à faire d'excellentes fourrures pour l'hiver.

Le manguisou, à en croire le commentaire du *Eulh-ya*, est semblable au cochon. La *Géographie de Moukden* dit simplement qu'on se sert de la peau du manguisou pour faire des coussins & des matelas de lit.

L'elpihé est une espèce de manguisou. Il est dit dans un des *Koue-foung* du *Ché-king*, un seul temps de la journée est propre à la chasse de l'elpihé. La *Géographie de Moukden* dit que

« quoique le manguisou & l'elpihé logent dans une même tanière, ils sont néanmoins dans des trous séparés. Ils sortent au lever du soleil pour aller chercher leur nourriture. Le manguisou fuit l'elpihé.

(035) Le lièvre ou l'alaktaha. Il paraît que par ce mot on entend ici le lièvre ou le lapin. Le *Pi-ya* dit que du côté du nord il y a une espèce ^{p.255} de bête fauve

« qui a les épaules jointes : on lui a donné, ajoute-t-il, le nom d'alaktaha : ses pieds de devant ressemblent à ceux du rat ; ses pieds de derrière sont semblables à ceux du lièvre.

Éloge de la ville de Moukden

Il est dit dans la *Géographie de Moukden*, que l'alaktaha est un animal qui ressemble au lièvre, & qu'il est très rusé. On en trouve en très grande quantité au nord de Kouang-ning & de Y-tcheou.

(036) Il est dit dans le commentaire du *Eulh-ya* que le rat (nommé en mantchou tchorho singueri) *marche dans le sein de la terre* ; & dans la *Géographie de Moukden* que

« cette espèce de rat ne diffère du rat ordinaire que par sa grosseur, & par sa manière de vivre dans la terre où il se creuse des sentiers de côté & d'autre.

Il est dit dans le *Ly-ki* que

« le rat de terre est le même que celui qu'on appelle rat sauvage.

(037) La *Géographie de Moukden* dit que l'aktchamboulou (c'est le nom mantchou de ce rat volant) a la figure d'un rat, mais qu'il est beaucoup plus gros. Elle ajoute que son séjour ordinaire est dans les lieux qui abondent en grains parce qu'il y trouve facilement une nourriture dont il est très friand. C'est en partie pour cette raison que les Chinois l'appellent communément teou-chou, ce qui signifie, à la lettre, rat des pois (*pisorum mus*).

(038) p.256 Je crois que par kourené il faut entendre ou la marte, ou la belette, ou la fouine. La *Géographie de Moukden* dit :

« le kourené est dans la classe des rats ; mais il est leur ennemi, & les prend avec beaucoup d'adresse.

« La zibeline, dit le *Chou-ouen*, est dans la classe des rats ; mais elle est beaucoup plus grande que le rat. Sa couleur est d'un roux tirant sur le noir. Ces animaux sont très communs dans le pays de Fou-yu.

La *Géographie de Moukden* dit : la zibeline, qui est appelée par les Mantchous séké, porte plusieurs noms. Les Chinois l'appellent tantôt du nom de ly-keou, & tantôt de celui de soung-keou. Ly-keou signifie *chien des châtaigniers* ; & soung-keou signifie *chien des pins*. Le même livre ajoute que ces deux noms ont été donnés au séké parce qu'il est très friand des châtaignes & des pignons. Je croirais plutôt que c'est à cause de la couleur de leur poil, qui est la même que celle des châtaignes & des pignons dans leurs différents degrés de maturité, c'est-à-dire, ou plus claire ou plus obscure. Du reste, ly-keou & soung-keou sont des noms purement chinois : or les Chinois n'ayant point de

Éloge de la ville de Moukden

zibelines dans leur pays, ne doivent pas être trop au fait de ce que mangent ces animaux, auxquels ils ont donné aussi le nom de tiao-chou. Le nom de zibeline p.257 qu'on leur a donné en France me paraît un nom défiguré : je crois qu'on devrait dire marte sibérine ou de Sibérie, parce que la Sibérie est le pays qui en produit le plus. Il est probable que c'est ainsi qu'on les appelait dans les commencements. *Les montagnes de Oula sont pleines de zibelines la peau de ces animaux est très chaude & très belle à voir.*

(039) Le faisan que les Mantchous appellent oulhouma est appelé par les Chinois yé-ki, où coq sauvage. On lit dans la *Géographie de Moukden*, qu'à la septième lune, c'est-à-dire, au commencement de l'automne on se contente de chasser quelques jeunes faisans, *pour être offerts en sacrifice* ; mais qu'au commencement de l'hiver on fait la grande chasse des faisans, *pour être offerts en tribut.*

Le noutourou est dans la classe des faisans. Il est dit dans l'*Eulh-ya* que le noutourou est de la grosseur d'un pigeon, & que sa femelle ressemble au faisan. Cet oiseau a les pieds comme ceux du rat ; il n'est point ergoté, il se trouve surtout dans les déserts sablonneux qui sont du côté du nord (par rapport à la Chine). C'est apparemment pour cette raison qu'on lui donne aussi le nom de cha-ki, ou de coq des sables ; Il est dit p.258 dans la *Géographie de Moukden* :

« le noutourou ressemble au coq des bois ; mais il est plus petit & a les pieds velus. Aujourd'hui ces oiseaux ont abandonné les déserts sablonneux du nord, & sont venus peupler dans nos forêts, où ils sont en très grande quantité. On en fait une chasse particulière dans le goût de la grande chasse des faisans & on en fait un hommage semblable à celui qu'on fait des faisans.

(040) Les oies, ou les niongniaha, c'est un nom général sous lequel sont compris huit espèces d'oiseaux qui peuvent être rangés dans la classe des oies.

(041) Canards. Le mot niéhé est encore un nom général sous lequel sont compris dix-huit espèces de canards, ou d'oiseaux approchant du canard. La *Géographie de Moukden* dit qu'on en fait une chasse particulière, & que c'est un des tributs que les vassaux offrent à leurs seigneurs.

Éloge de la ville de Moukden

(042) Le héron. Je crois que le kouasihien est une espèce de héron. La *Géographie de Moukden* dit qu'il ressemble au koutan (Je parlerai tout à l'heure du koutan). On l'appelait aussi sin-tien-yuen.

(043) Le oueitchoun ressemble à la cigogne ; mais il n'a point de marque rouge sur la tête. Il a le bec rouge, les ailes & la queue de p.259 couleur d'ardoise, & tout le reste du corps blanc. Il y en a qui sont gris. Il est dit dans la *Géographie de Moukden* que *les plumes de leurs ailes sont des tributs que les vassaux offrent à leurs seigneurs*. Ces plumes servent pour les flèches.

(044) Le pouléhen a le corps blanc, la queue & les ailes de couleur d'ardoise, le cou long & les jambes hautes. Il a une tache rouge sur la tête. La *Géographie de Moukden* dit qu'il y a deux espèces de pouléhen, le blanc & le gris ou couleur d'ardoise. Elle ajoute que les plumes de leurs ailes ont le même usage pour les flèches que celles du oueitchoun, & que ces plumes sont un des hommages que les vassaux rendent chaque année à leurs seigneurs. On appelle aussi le pouléhen, *esprit-oiseau*. C'est apparemment à cause qu'il vit très longtemps qu'on lui a donné ce nom.

(045) Le tigre d'eau est le plus vorace & le plus gros des oiseaux aquatiques : c'est peut-être pour cela qu'on lui a donné le nom qu'il porte. Suivant ce qu'en dit la *Géographie de Moukden*, il a le jabot fort large, le cou très long & très gros, & les yeux rouges. Les plumes de ses ailes servent aussi pour les flèches, il ressemble au yatana. Le yatana, à ce que dit le dictionnaire mantchou, est une espèce de cigogne ou de p.260 cygne qui peut vivre jusqu'à l'âge de mille ans.

(046) Le koutan est un oiseau qui se plaît dans les lieux marécageux, & aux bords des rivières. Quand il veut prendre les poissons, dont il se nourrit, il se poste dans les endroits de la rivière où l'eau a le moins de profondeur, & de là il allonge son cou pour saisir les poissons qui suivent le courant de l'eau. Cet oiseau, suivant la *Géographie de Moukden*, ressemble au karou ou à l'oie sauvage. Il est de couleur cendrée, il a le bec large, le jabot fort gros & le cou très long.

(047) Le ouakan, dit la *Géographie de Moukden*,

Éloge de la ville de Moukden

« est de couleur cendrée. Sa figure est semblable à celle du oueitchoun (Voyez la note 43). Il a les ailes fort grandes & les jambes très hautes. Il replie son cou lorsqu'il vole.

(048) La tourterelle. Le toutou est, à ce que je crois, une espèce de tourterelle. On dit qu'il est semblable au pigeon sauvage. La *Géographie de Moukden* se contente de dire qu'il y a plusieurs espèces de toutou, dont les uns sont grands & les autres petits. Ainsi toutou est un nom général sous lequel sont compris les pigeons sauvages de toutes les espèces, &c.

(049) Le tchipin est placé dans la classe des hirondelles. Son plumage est de couleur p.₂₆₁ d'ardoise tirant sur le noir, ses jambes sont plus courtes que celles de l'hirondelle ordinaire, mais ses ailes sont plus longues & sa queue plus fourchue. Les gens du pays en distinguent de deux espèces. Celles qui font leur nid proprement & avec art sont appelées koultarhan ; celles qui sont leur nid grossièrement sont appelées tchipin.

(050) Pivert. Le fiorhon est une espèce de pivert, dont le plumage est de différentes couleurs. Il est appelé dans l'*Eulh-ya* du nom de fiorhon, & de celui de yoloktod-fiorhon, & on le décrit ainsi :

« il a le bec en forme de tarière, son plus grand côté a quelques pouces de longueur. On lui a donné le nom qu'il porte, à cause qu'il perce les arbres avec son bec pour aller chercher les insectes qui y sont cachés.

Il est dit dans la *Géographie de Moukden* :

« il y a plusieurs espèces de fiorhon qui diffèrent entre eux par la taille & par la couleur. Les uns & les autres ont le bout de la langue fort dur, & le reste jusqu'à la racine d'une très grande flexibilité, de telle sorte qu'ils peuvent l'allonger autant qu'ils veulent. Les insectes qui sont cachés dans les plus petits trous, tant du tronc que des branches des arbres, ne sont pas à couvert des poursuites de cet oiseau. Il va les chercher partout où ils se trouvent.'

(051) p.₂₆₂ Cette espèce de cigogne est connue sous plusieurs noms. La *Géographie de Moukden* dit qu'elle ressemble au pouléhen (Voyez la note 44).

Éloge de la ville de Moukden

Elle a le cou long, les jambes hautes & les joues fort grandes & d'un beau rouge.

(052) L'épervier. Kiahoun est le nom des éperviers de la grosse espèce. La *Géographie de Moukden* dit que près de la mer du pays de Leao il y a une espèce de kiahoun plus adroit & plus fort que les autres. Ces oiseaux se trouvent aussi en très grande quantité dans les montagnes & aux environs de Ningouta.

(053) Le silmen est un épervier de la petite espèce. Il y a plusieurs oiseaux de proie auxquels on donne le nom de silmen, mais on ajoute une épithète pour les distinguer. Je crois que le silmen proprement dit ne diffère guère de notre faucon.

(054) Le tamin, suivant la *Géographie de Moukden*, est dans la classe des éperviers, mais il est beaucoup plus gros. Aujourd'hui il y en a en très grand nombre du côté de Ningouta. On en distingue de plusieurs espèces. Il y a des tamin qui sont d'une couleur tirant sur le noir, & qui s'appellent en manchou aien-tashari, ceux qui sont marquetés s'appellent kouri-tamin ; & ceux qui sont mêlés de ^{p.263} blanc & de noir s'appellent saksaha-tamin : c'est comme si on disait tamin-tigré, tamin-marqueté & tamin-pie. Ceux qui sont attachés à la maison de l'empereur, non comme empereur de la Chine, mais comme à celui dont ils étaient autrefois les esclaves, & avec lesquels, pour cette raison, les Mantchous n'ont pas voulu être confondus ; ceux-là, dis-je, entretiennent des chasseurs dont l'unique emploi est de chasser les Tamin. Les plumes des ailes de ces oiseaux sont les plus estimées de toutes celles qu'on peut employer pour mettre au bout des flèches ; & c'est pour en fournir l'empereur qu'ils font la chasse dont je viens de parler. Les plus gros tamin peuvent prendre des daims & même des cerfs.

(055) Il y a de deux sortes d'itoulhen. Les itoulhen proprement dits sont de la grosse espèce. Ceux de la petite espèce sont appelés natchin. Les uns & les autres chassent le lièvre, l'oie, le canard, &c.

(056) Le hoohan, ou haohan, comme on le prononce, a, suivant la *Géographie de Moukden*, le dos blanc, & les ailes couleur de cendre. Les plumes de ses ailes servent pour les flèches. C'est un oiseau de proie.

Éloge de la ville de Moukden

(057) Le koulin est connu sous plusieurs noms. Ceux de Yeou-tcheou l'appellent hoang-yng ; p.264 quelques autres l'appellent chang-keng, & plusieurs lui donnent le nom de tsang-keng. Le mâle & la femelle vont toujours de compagnie. C'est une espèce d'épervier ou d'oiseau de proie, dont le plumage est d'une couleur tirant sur le jaune, de là lui vient le nom de hoang-yng, qui signifie épervier jaune.

(058) Dans l'article *Yue-ling* du *Ly-ki*, il est dit : *Sur la fin de la lune où commence le printemps, les rats des déserts se changent en oiseaux appelés jou*. On trouve dans le commentaire du *Eulh-ya* que le jou n'est autre chose que le mouchou ou la caille. Je ne sais pourquoi on donne à la caille l'épithète de jaune. Il faut qu'il y ait une espèce de caille différente de la caille ordinaire, qui ait le plumage jaune ou tirant sur le jaune. Du reste, par jaune on entend aussi roux châtain, & telles autres couleurs semblables.

(059) Le niongniaha blanc ressemble au canard sauvage, mais il est plus petit. Il a une force & une adresse extraordinaires. Son plumage est aussi blanc que celui du cygne. Il donne la chasse aux poissons. Les Chinois l'appellent pe-hai : ceux du Ho-pe lui donnent le nom d'avant-coureur de la gelée blanche, parce qu'il n'arrive que vers la fin de l'automne, temps auquel il tombe beaucoup de gelée blanche. Voici ce qu'en p.265 dit la *Géographie de Moukden* :

« Près du Sahalien-oula, (que les Chinois appellent He-loung-kiang, ce qui signifie *fleuve du dragon noir*), il y a un grand lac : c'est là qu'au commencement du printemps les canards sauvages & les niongniaha blancs, que la chaleur des climats du Midi oblige à chercher des endroits frais, viennent pondre leurs œufs. En automne ils abandonnent le lac & vont ailleurs.

(060) Le chonkon, que les Chinois appellent hai-tsing, vient du Sahalien-oula, aux environs duquel il se tient une grande partie de l'année. Il a le bec & les serres comme les oiseaux de proie : il a le corps petit, mais il est d'une force extraordinaire. Il fait la guerre aux oies, aux cygnes, aux lièvres, & à quantité d'autres animaux beaucoup plus gros que lui. Il est dit dans l'histoire des Song, que

« la première année de Kao-tsou [c'est-à-dire l'an 960 de l'ère chrétienne], ceux du royaume de Niu-tché envoyèrent des ambassadeurs pour apporter un chonkon qui était fameux,

Éloge de la ville de Moukden

apparemment par son adresse à la chasse. Le chonkon, dit la *Géographie de Moukden*, est de tous les tamin celui qui a le plus de force & d'adresse pour la guerre. Quoique son corps soit petit, il est d'une force prodigieuse, il prend des oiseaux beaucoup plus gros que lui. Ses serres & son ^{p.266} bec sont très pointus & très forts. Cette espèce d'oiseau se tient aux environs des fleuves Sahalien-oula, Ousouri-oula, & autres.

(061) Le bec de cuivre n'est guère plus gros qu'un moineau. Son plumage est de couleur de cendre ; sa tête, sa queue & ses ailes sont de couleur d'ardoise tirant sur le noir : son bec est gros & de la couleur du cuivre jaune, ce qui lui a fait donner par les Chinois le nom de toung-tsoui, qui signifie *bec de cuivre*. Les Mantchous l'appellent touri-tchetchike.

(062) Le trompeur des roseaux est ainsi appelé parce qu'il semble se cacher exprès parmi les roseaux pour surprendre tout à coup les petits oiseaux dont il fait sa nourriture. Les Mantchous lui donnent aussi le nom de karka, & les Chinois celui de tao-tchoung. Il est aussi connu sous les noms de tsiao-leao & de tsiao-niu. (tsiao-niu signifie *belle femme, femme bien parée*, &c. Apparemment qu'on a ainsi appelé cet oiseau, parce que son plumage est marqué de plusieurs taches de différentes couleurs, & qu'il est toujours propre). Il a le bec long, & quoiqu'il ait le corps plus petit que celui du serin, il fait la guerre à la plupart des petits oiseaux.

(063) Le mal-peigné est dans la classe des ^{p.267} canards. Les Mantchous l'appellent itchisoun niéhé. Itchisoun signifie peigne, & niéhé, canard. Les Chinois lui donnent le nom de yuen-yang, & nomment ainsi le mâle & la femelle pour donner à entendre que ces oiseaux se gardent une fidélité inviolable ; en effet, dès que l'un des deux est mort, l'autre meurt aussi, & ne se cherche point une autre compagne, si c'est le mâle qui reste, ou un autre compagnon, si c'est la femelle qui survit. Cet oiseau est aquatique ; il a la tête d'un rouge tirant sur le noir, les sourcils blancs & une crête de plumes ; la queue est noire & le reste de son plumage jaune ; les petites plumes qui sont sur ses ailes, c'est-à-dire les plumes du second rang, paraissent toujours hérissées, parce qu'elles sont disposées en sens contraire, ou à rebours, ce qui est cause peut être que cet oiseau a le vol mal assuré. Il se tient dans les lieux marécageux.

Éloge de la ville de Moukden

(064) La plante à laquelle je donne ici le nom d'auronne, est appelée en mantchou, hamkia, & en chinois, hao-tsee ; mais, comme il y a plusieurs plantes qui portent le même nom, je ne sais trop si c'est véritablement l'auronne qu'on a en vue. je n'ai pas été peu embarrassé, lorsqu'il m'a fallut parler des animaux ; je prévois que je vais l'être encore davantage en parlant p.268 des plantes. Je ne suis point botaniste ; ainsi je me garderai bien de donner des noms sur les seuls indices chinois ou tartares : je laisserai ce soin au lecteur plus habile que moi ; je me contenterai de rapporter ce que disent les commentateurs & les dictionnaires, & je donnerai aux plantes les noms qu'elles portent dans la langue originale, à moins que je ne sache très sûrement leurs noms en français.

Voilà ce que je trouve sur hamkia que j'ai appelé auronne. Le hamkia, dit l'Eulh-ya, porte aussi le nom de selbété, mais on lui donne alors l'épithète de vert. Ainsi, le vert selbété & le vert hamkia sont une même plante. *Le selbété*, ajoute l'Eulh-ya, *a une fort bonne odeur, & peut se manger*. L'auronne croît ici presque partout ; c'est une des plantes sauvages qui se multiplie le plus.

(065) La caustique armoise. Son nom mantchou est souiha, & son nom chinois ngai-tsee ; mais le nom tant mantchou que chinois est un nom général, sous lequel sont comprises bien des plantes. Dans l'explication de l'Eulh-ya, on met le souiha dans la classe des hamkia & des ping-hou ; on l'applique en caustique à peu près comme nous appliquons les ventouses.

(066) L'oktchiha est une plante aquatique de l'espèce de celles qui ont la racine blanche, les p.269 feuilles longues & minces ; elle est outre cela odorante & de fort bon goût. C'est peut-être le *calamus aromaticus aquatilis*. Il est dit dans la *Géographie de Moukden*, que l'oktchiha est d'un goût faiblement sucré, & qu'on la mange comme on mange les rejetons de bambous, lorsqu'ils sont encore tendres. L'Eulh-ya dit que ceux de l'Occident donnent à l'oktchiha le nom de fou-ly & de kouan-oktchiha. La queue de cette plante est médicinale, & porte un nom particulier qui est celui de pou-houang.

(067) Oulhou. C'est une espèce de roseau qui croît dans les lieux marécageux ; il vient fort haut, & il n'a que fort peu de nœuds. On s'en sert pour faire des abat-jour, des nattes & d'autres ouvrages semblables. Il est dit dans l'Eulh-ya que l'oulhou & le tarhoua sont une même plante sous différents noms.

Éloge de la ville de Moukden

(068). Le tarhoua est une espèce de roseau aquatique de la même classe que le précédent. Il y en a de rouges & de blancs.

(069) Les deux espèces de flûtes sont le fitchakou & le tarhoua-orho. Ce sont encore des espèces de roseaux qui croissent sur les collines ; ils sont dans la même classe, & ne diffèrent peut-être entre eux que du grand au petit. Il pourrait se faire que ce fût cette espèce de roseau qui croît p.270 dans nos îles, auquel les Hollandais ont donné le nom de fatac.

(070) Elben. C'est une espèce de jonc ou de roseau qui croît dans les lieux bas & humides ; il est d'une couleur fort blanche & sert à quantité d'usages domestiques. On en couvre surtout les maisons, parce qu'il est fort léger, & qu'il garantit davantage de la pluie & des vents. On s'en sert aussi pour couvrir les plantes qu'on veut conserver pendant l'hiver.

(071) Le nono, suivant la *Géographie de Moukden*, est une espèce d'oignon qui vient dans l'eau. Sa tige est plus haute que celle de l'oignon ordinaire, on s'en sert pour faire des nattes & d'autres ouvrages semblables.

(072) Le tchi, suivant la *Géographie de Moukden* est semblable à la plante qu'on appelle houng-hoa, avec laquelle on la confond souvent en lui donnant le même nom : on la confond aussi quelquefois avec la lan-hoa. Toutes ces plantes servent pour la teinture. L'usage de la plante tchi est plus étendu que celui des autres, elle sert pour la teinture, pour la médecine, & pour faire des pinceaux à écrire.

(073) Voici tout ce que je trouve sur le poulha. L'*Eulh-ya* dit :

« Le poulha est une petite plante dont les épis, qui viennent comme des p.271 houppes ou des flocons, sont marqués de différentes couleurs.

Le nom chinois de cette plante est *ni* ; les Mantchous l'appelaient anciennement du même nom ; mais aujourd'hui ils lui ont donné celui de poulha orho, qui signifie *herbe* ou *plante chamarrée, marquetée*, &c.

(074) Le mailan est une plante odorante, qui vient par touffes ; elle ressemble au kieou-tsai, (le kieou-tsai est une espèce d'ail) ; le mailan est appelé par les Chinois ma-lin ; ses fleurs sont bleues, ses feuilles sont longues

Éloge de la ville de Moukden

& minces. Je ne trouve pas la raison pourquoi il est dit que *le mailan sait le jour*, &c.

(075) Le moukin, que les Mantchous appellent aujourd'hui moïn-ilha, est un arbrisseau à fleurs, qui ressemble au prunier ; les fleurs sont éphémères. Le matin elles commencent à s'ouvrir, & vont jusqu'à midi en s'épanouissant par degrés. Depuis midi jusqu'au coucher du soleil, elles vont en se flétrissant, & tombent le soir. C'est pour cette raison qu'on l'appelle aussi *gé-ki*, comme qui dirait *la fleur du jour* ou *la fleur du soleil*.

(076) La plante qui n'a point de nom propre est celle que les Chinois appellent *jencheng* ou *jinseng*, & les Mantchous *orhota* ; orhota signifie *plante principale, reine des* p.272 *plantes*, &c. Voici ce qu'on trouve dans le *Tchun-tsieou-teou-yu-chou* :

« Les influences de l'étoile Yao kouang-hing, en se réunissant dans un même endroit, forment la merveilleuse plante du jen-cheng.

L'étoile que le Chinois appellent Yao-kouang-hing, ce qui signifie *étoile dont les rayons sont toujours agités*, ou bien *agitation de la lumière*, est la troisième de la queue de la Grande ourse. Le *Pen-tsaou* dit que *le jen-cheng vient sous l'arbre appelé toan-mou, que les rameaux viennent de trois en trois, & ses feuilles de cinq en cinq, qu'elle tourne le dos au midi, & regarde directement le nord*.

Je ne sais ce que c'est que l'arbre toan-mou ; les Mantchous l'appellent nounguélé : mais voici la description qu'ils en font dans leur Dictionnaire :

« Le nounguélé est un arbre qui a l'écorce noire, les feuilles grandes, le bois tendre & d'une teneur fine. Il est propre à tous les ouvrages de sculpture.

On lit dans la *Géographie de Moukden* :

Tao-houng-king dit que l'orhota ou le jen-cheng du pays de Chang-tang a la tige longue d'un jaune faible, qu'il porte beaucoup de graines qui sont dures, douces & blanches ; que le jen-cheng du Leao-toung a la tige plus grosse & plus tendre, & qu'aujourd'hui on néglige le jen-cheng du pays de Chang-tang, parce qu'on n'en veut plus en tribut.

Éloge de la ville de Moukden

Le pays de Chang-tang est ce qu'on appelle p.273 aujourd'hui Lou-ngan-fou du Chansi. Lou-ngan-fou est par la latitude de 36° 7' 12", elle est 3° 18' 30" plus occidentale que Pé-king. La *Géographie de Moukden* ajoute que,

« depuis Leao-yang en haut, en tirant vers l'est il n'y a aucune montagne ni aucune forêt où il n'y ait du jen-cheng ; mais que ce jen-cheng est tout différent pour le goût, pour la beauté & pour les vertus de celui qui a été décrit par Tao-houng-king. On peut croire que tout ce qu'il y a de plus précieux dans la terre se rassemble pour fournir & nourrir cette plante.

(077) Le *fiéléso* est appelé dans l'*Eulh-ya* du nom de *tchou-tang*, de celui de *ma-ouei*, qui signifie *queue de cheval*, & de celui de *chang-lou*. Je trouve dans un dictionnaire que *chang-lou* est la plante appelée *phitolaca*. Je l'ai cherchée dans les botanistes qui me sont tombés sous la main sous le mot *phitolaca*, je ne l'ai trouvée dans aucun. Dans le *Pen-tsao*, cette plante est appelée simplement *tang* ; & il y est dit qu'on ne lui donne pas d'autre nom dans le Kouang-si ; mais que ceux qui demeurent à l'est du Kiang l'appellent *tang-lou*. C'est une plante dont on fait un grand usage dans la médecine.

(078) Le niantchiri, suivant le *Pen-tsao*, est dans la classe des absinthes. Son nom chinois p.274 est *yn-chen*.

« Cette plante, y est-il dit, ne meurt point pendant l'hiver. Lorsque la belle saison est venue, on coupe ce qui était resté de l'année d'auparavant, & on voit de nouveaux rejetons repousser de la racine.

Dans des vers faits par Tou-fou, on trouve les mots suivants :

« Au printemps, l'*yn-tchen*, plante qui est une espèce d'absinthe, nous présente des fleurs qui ne sont pas moins agréables, ni moins belles à voir que les fleurs de nénuphar dont elles ont l'odeur suave.

(079) Le *pien-hiu*, que les Mantchous appellent aujourd'hui *pantahara*, est une plante médicinale dans la classe de celles qui rampent ; elle ressemble au tribule. Outre le nom de *pien-hiu*, on lui donne encore dans l'*Eulh-ya* celui de *tchou*, & on y dit qu'elle ressemble à l'herbe de chaux (*hoei-tsao*), dite autrement, la mauvaise herbe (*ngo-tsao*). Je ne trouve point dans nos dictionnaires ce que c'est que ce *ngo-tsao*, non plus que le *hoei-tsao*. Le

Éloge de la ville de Moukden

commentaire de l'*Eulh-ya* dit que le pien-hiu a la tige & les branches rouges, qu'il vient partout, mais en particulier sur les bords des grands chemins, qu'on peut le manger, & que c'est un remède souverain contre les vers qu'il fait mourir à coup sur. Tao-yn-kiu dit :

« cette plante vient partout, elle rampe à terre, ses branches sont distinguées par ^{p.275} des espèces de nœuds, ses feuilles sont vertes & minces, & ses fleurs sont blanches ; on lui donne aussi le nom de pien-tchou, comme qui dirait bambou plat.

(080) Le ting-ly est appelé aujourd'hui par les Mantchous apouna ; les Chinois lui donnent indifféremment le nom de tien, de ting-ly & de keou-tsi. Ses feuilles & les graines ressemblent à celles du kié-tsai qui est une espèce de moutarde & sa racine a quelque ressemblance avec le navet.

(081) Le li-ché n'est pas une plante, c'est seulement la semence de la plante dite mailan, telle qu'on la prépare pour être employée dans les remèdes. Lorsque les semences du mailan sont préparées pour servir dans la médecine, dit la *Géographie de Moukden*, elles portent le nom de li-ché.

La plante parasite dont il est ici question, est connue sous quatre noms différents. On l'appelle meng, tang, niu-lo & meng-tang. Il est dit dans le *Ché-king*, apparemment dans le commentaire, que cette plante est appelée *l'élevée*, « parce qu'elle ne touche jamais terre. Elle croît sur les autres plantes, dont elle suce la substance, en les enveloppant avec une infinité de ^{p.276} filaments de couleur jaune, qui paraissent comme autant de fils d'or.

Quand cette plante est préparée pour être employée dans la médecine, on l'appelle tou-see-tsee.

(083) Voici ce qu'on lit dans un livre intitulé *Koui-sin-tsee-tché* :

« Dans la plupart des pins, les feuilles croissent ordinairement paires, c'est-à-dire que deux feuilles sortent d'une même gaine. C'est pour cette raison que les feuilles des pins sont appelées du nom de tchaisê, & on dit tchaktan i tchaisê, ce qui signifie *fourches des pins*. Dans la Corée, les feuilles des pins viennent de trois en trois dans une même gaine, & cette espèce de pins est celle que

Éloge de la ville de Moukden

nous appelons holton. Aujourd'hui ces sortes de pins sont fort communs sur la montagne Houa-chan.

Il est dit dans la *Géographie de Moukden* :

« L'espèce des pins dont les feuilles sortent d'une même gaine de trois en trois, s'appelle du nom des holton, & celle dont les feuilles sortent d'une même gaine, de cinq en cinq, porte le nom de tchaktan.

Je trouve dans le Dictionnaire mantchou que le holton est l'espèce de pin qui porte des fruits ; apparemment que le tchaktan sera le pin ordinaire des bois.

(084) Il est dit que le mailasoun peut vivre jusqu'à 10.000 ans, cela veut dire que c'est ^{p.277} un arbre qui vit très longtemps. Il est dans la classe des cyprès ; les Chinois l'appellent pê-chou.

(085) L'acacia, dont on parle ici, est un arbre qui s'élève assez haut ; il a les feuilles dures & d'un vert foncé, apparemment qu'elles ressemblent aux oreilles des rats, puisque le nouveau nom mantchou qui désigne cette espèce d'acacia est *singueri chan-mo*, ce qui signifie *arbre aux oreilles de rat* ; ses fruits viennent dans des gousses comme les haricots dont ils ont à peu près la figure & la grosseur, ils sont utiles en médecine ; ses fleurs servent pour la teinture en jaune.

(086) Le saule dont on parle ici est de l'espèce de ceux qui s'élèvent fort haut. Les Chinois l'appellent kiu-lieou, & les Mantchous aien-fotoho, ce qui signifie en l'une & l'autre langue, grand saule, ou saule de la grande espèce. Il est dit dans le commentaire de l'*Eulh-ya*, qu'on fait une boisson assez bonne en faisant bouillir l'écorce de cet arbre. Suivant la *Géographie de Moukden*, il y a tel de ces saules dont plusieurs hommes ensemble pourraient à peine embrasser le tronc.

(087) L'arbre que j'appelle frêne est appelé par les Mantchous tchalhasou, & par les ^{p.278} Chinois, tchoun. C'est un arbre, à les en croire, qui vit très longtemps, & qui, pour cette raison, est appelé *le roi des arbres*. Il est dit dans le *Tchouen-tsee-chou* :

« Tchoun, ce grand arbre qui est immortel après avoir vécu 10.000 années, n'est encore que dans son printemps.

Éloge de la ville de Moukden

On lit dans la *Géographie de Moukden* :

« Le tchoun n'est pas seulement un arbre de la grande espèce il est aussi d'un très longue vie.

(088) Le mousiha est appelé par les Chinois ly-mou. Tout est inutile dans cet arbre ; *c'est pourquoi, disent-ils, on ne fait aucune attention à lui, & on le laisse vivre à son aise.*

(089) Kouiléhé. C'est l'abricotier, & le toro est le pêcher. Puisqu'il s'agit ici des arbres qui peuplent les forêts, il est à présumer qu'on entend les pêchers & les abricotiers sauvages.

(090) Le hangki est appelé par les Chinois sou-mou. Le sou-mou a le bois très dur, c'est pourquoi on l'emploie pour faire les roues des charrettes.

(091) Le korkin est une espèce de sou-mou. Son bois est d'un très grand usage pour la menuiserie, &c. Il est dit dans l'*Eulh-ya* que le sou-mou est dans la classe des ly-mou. L'espèce dont le bois est rouge s'appelle ly-mou ; l'espèce dont le bois est d'un blanc tirant sur le jaune p.279 s'appelle sou-mou. Il est dit ailleurs que les feuilles du sou-mou sont rondes & finement découpées & que, dans leur contour, elles ont de petites pointes. Cet arbre est d'une très belle venue.

(092) L'enirhen vient sur les montagnes ; il a quelque ressemblance avec le sureau. Il est dit dans la *Géographie de Moukden*, que les gens du pays s'en servent pour faire des manches de fouet.

(093) Nimalan en général, désigne le mûrier. Celui dont on parle ici est appelé amita nimalan, amita est le nom du peuplier blanc, ainsi l'espèce de mûrier dont il s'agit tient quelque chose du peuplier blanc. Les Chinois l'appellent ki-sang. Suivant ce que dit le *Pen-tsao*, le ki-sang a les feuilles minces & bien dessinées.

(094) Le moutchouhou des Mantchous est le ly-yu des Chinois ; or le ly-yu est la carpe ou une espèce de carpe. Les Mantchous lui donnent aussi le nom de hartakou, & ils disent dans leur dictionnaire que le moutchouhou

Éloge de la ville de Moukden

« qui est le même poisson que le hartakou est de la longueur d'environ trois pieds, qu'il a des écailles dorées aux côtés de son ventre, au nombre de 36, disposées par ordre.

On lit dans un des Koue-foung du p.280 *Ché-king* : s'il s'agit des poissons à manger, qu'on n'oublie point le moutchouhou de rivière.

(095) Lou-ki, dans son explication du *Ché-king*, dit que,
« dans une rivière du Leao-toung, qu'on appelle Leang-choui-ho, il y a des haihoua d'un goût exquis, quoiqu'ils soient très gras. Ils l'emportent de beaucoup sur les haihoua de la Chine. C'est apparemment ce qui a donné lieu au proverbe qui a cours chez ceux du pays, lequel dit : quand on demeure, il faut demander des grains ; quand on est sur les eaux, il faut demander des haihoua de la rivière de Leang-choui.

(096) Le tchêlou dit encore Lou-ki, est semblable au fioléhé ; mais il a les écailles plus fines & les yeux rouges. Suivant le Dictionnaire mantchou, le tchêlou a le ventre blanc, les écailles fines, le dos & les flancs parsemés de différentes taches noires & rouges, la bouche garnie de dents. Il ajoute que ce poisson *vient dans les eaux vives*, & qu'il est d'un goût exquis ; il s'appelle tchelbé quand il est petit. Les Chinois l'appellent tsoun-yu. Je trouve dans un dictionnaire chinois, que *le tsoun est un poisson mince par le corps qui se cache dans la vase*. Ce qui est contraire à ce que je viens de citer du Dictionnaire Mantchou. Il faut tout dire : le p.281 dictionnaire chinois, dont je parle, a été fait par des Européens ; ils peuvent s'être trompés ou avoir mal interprété le dictionnaire chinois qu'ils ont eu sous les yeux.

(097) Il est dit dans la *Géographie de Moukden* que l'anvouan a le corps mince & plat, le ventre large, la bouche grande, les écailles fines & tachées de différentes couleurs. Les couleurs distinguent le mâle d'avec la femelle ; celles du mâle sont brillantes ; celles de la femelle sont mates & ont quelque chose de sombre. Le *Toung-ya* dit que l'anvouan est le même poisson que celui qu'on appelle ché-koui-yu.

(098) Le sarhantchi, suivant le *Toung-ya*, est appelé ché-cheou, ce qui signifie *tête de pierre*. Il est dit ailleurs que c'est un poisson de passage, qui a la bouche longue et mince.

Éloge de la ville de Moukden

(099) L'ongochon est connu sous plusieurs noms. Le poisson qu'on appelle fou, dit le *Kouang-ya*, est le même que le tchi ou tsi, & le tchi est le même que l'ongochon. Il est dit dans la *Géographie de Moukden* que, lorsqu'on veut faire l'éloge de la rivière de Mei-to-ho, on dit :

« c'est la rivière des ongochon. L'ongochon se trouve dans plusieurs autres rivières. On en prend aujourd'hui une très grande quantité dans les tranquilles p.282 eaux de Lieou-ma-ting, près de Kin-tcheou, & on en offre en tribut. Ce poisson ne se prend qu'en certain temps déterminé ; celui qui vient dans le fleuve Hountoung ne le cède point aux autres en bonté.

(100) Le *Toung-ya* dit que, quoique le takou & le tafaha soient dans la classe des kiata, on peut les reconnaître aux différences suivantes : le kiata, dit-il, ressemble au haihoua, mais il est plus petit : ceux des kiata qui sont gras & qui ont de grosses écailles s'appellent tafaha, ceux qui la tête plus grosse que celle des autres sont appelés takou. Suivant la *Géographie de Moukden*, il y a des takou qui pèsent jusqu'à cent livres. Je trouve dans le Dictionnaire manchou que le tafaha est un poisson de la longueur à peu près de trois pieds, qui a la tête, ou pour employer les propres termes, la bouche bien proportionnée, & que sa peau sert à faire des habits & des porte-manteaux.

(101) Nisiha est le nom général donné à tous les poissons de la petite espèce. Celui dont il s'agit ici, est appelé chanien-nisiha ou poisson blanc, mengoun-nisiha ou poisson d'argent. C'est un poisson fort délicat ; il nage presque toujours sur la surface des eaux, ce qui lui a fait p.283 donner le nom de piao-tsee ou de surnageur, sa longueur est celle de la main ouverte, il a le corps mince & les écailles très fines, dit la *Géographie de Moukden*.

(102) L'ootcha, suivant la *Géographie de Moukden*,

« ressemble au niomochon ; mais sa tête & sa queue n'ont rien qui relève & sont sur une même ligne, sa grosseur est à peu près d'un pouce, & sa longueur ne va pas à un pied. Les gens du pays lui donnent le nom de hoang-kou-tsee, ce qui signifie *fils d'un os jaune*. Apparemment que ce poisson est d'une couleur jaunâtre, & qu'il est tout d'une venue, ce qui le rend semblable à un os qui surnagerait.

Le Dictionnaire manchou le décrit ainsi :

« l'ootcha a le corps petit, les yeux rouges, la bouche grande.

Éloge de la ville de Moukden

(103) Le houara est désigné dans le *Toung-ya*, tel que je le décris d'après les commentateurs. Ce doit être un poisson tel que la murène, la lamproie, le rémora ou la torpille. Les dictionnaires ne s'accordent pas entre eux sur le houara.

(104) L'atchin, suivant le Dictionnaire mantchou,
« a la bouche longue & pointue, il n'a point d'écaillés. Il a sur les reins trois rangs d'os qui paraissent collés sur son épaisse peau ; dans tout le reste du corps il n'a ni os, ni arêtes. Il y p.284 a de ces poissons qui ont jusqu'à dix pieds de long.

(105) Le Dictionnaire mantchou décrit ainsi le laha ¹ :

« Le laha a la tête plate, la bouche grande, & tout le corps va en diminuant jusqu'à la queue qui se termine en pointe. Les gros laha ont plus de cinq pieds de long.

(106) L'ouyachan est un poisson sans écaillés qui est fort long & qui a la tête plate.

(107) Le touara est semblable au laha, mais il est plus petit ; les plus gros touara n'ont pas au-delà de deux pieds de long.

(108) Le meihetou ressemble au serpent ; il est d'une couleur tirant sur le jaune, & il n'a point d'écaillés. On en distingue de deux sortes, le blanc & le jaune. Il est dit dans le *Toung-ya* que,

« quoique tous les poissons sans écaillés qu'on vient de nommer, soient à peu près de la même espèce, il y a cependant de la différence entre eux. Ceux qui ont la tête & le ventre gros s'appellent houe, ceux qui ont le dos d'une couleur obscure, tirant sur le noir, & dont la bouche est angulaire,

s'appellent touara. Ceux qui ont le dos jaunâtre & le ventre blanc s'appellent taha, &c. Il est dit dans la *Géographie de Moukden*, que le taha & le touara viennent dans le Hountoung-kiang, & que les gens du pays se font des habits de la peau de ces poissons ainsi que de celle des ouyachan, p.285 & autres

¹ Dans les notes, l'auteur fait mention du *laha* & du *taha* ; je croirais que c'est le même poisson, & qu'il y aurait une faute dans le manuscrit ; mais j'ignore si on doit lire *laha* plutôt que *taha*. dans un endroit, *taha* est écrit par un grand *T*, & dans les autres par un simple *t*, qui peut ressembler à la lettre *l* ordinaire, lorsqu'on oublie d'y joindre le trait.

Éloge de la ville de Moukden

semblables. C'est à cause de cette sorte d'habillement que les Chinois les avaient appelés *les Tartares à peau de poisson*, *Yu-pi-ta-tsee*. Il y a des laha & des touara qui pèsent jusqu'à cent livres. Suivant l'*Eulh-ya*,

« l'ouyachan est semblable au serpent : il n'a point d'écailles ; mais son corps est toujours couvert d'une écume gluante, qui forme une infinité de petites bulles. En été il fait son nid dans des eaux peu profondes.

(109) Le calfini, suivant la définition qu'en fait le Dictionnaire mantchou, est un poisson plat, dont la figure est semblable à une semelle de soulier. Il a des écailles d'un côté du dos seulement. Ce poisson ne saurait nager seul, il se colle contre sa compagne, & alors ces deux poissons n'en paraissent faire qu'un seul. Les Chinois l'appellent pi-mou-yu. Il est dit dans l'*Eulh-ya* du côté de l'Orient,

« il y a un poisson singulier qu'on appelle Calfini ; s'il n'est joint à sa compagne ou à quelqu'autre poisson de son espèce, il ne saurait nager. On lui donne aussi le nom de tié-yu.

Le commentaire ajoute :

« La figure de ce poisson est comme la rate du bœuf, ses écailles sont fines, sa couleur est noirâtre, & il n'a qu'un œil ; pour nager, il faut qu'ils soient deux ensemble collés l'un contre l'autre. Ces poissons se trouvent ^{p.286} aujourd'hui partout. Les peuples qui demeurent à l'est du Kiang lui donnent le nom de ouang-yu.

(110) Le toubéhé, suivant la *Géographie de Moukden*, est semblable au moutchouhou (le moutchouhou est une espèce de carpe), il a les yeux gros, la bouche épaisse, le corps rond & les écailles grandes. Sa couleur est entre le jaune & le rouge. Il y en a dans toutes les rivières du Leao-toung.

(111) Le toulan, dit le Dictionnaire mantchou, est un poisson de mer de la grandeur d'environ une palme, il n'a point d'écailles, il a le corps plat, la peau épaisse & rude. On s'en sert à préparer les ouvrages en bois, lorsqu'on veut leur donner le poli. Suivant le *Pen-tsao*, le toulan a des arêtes au-dessous du ventre, près de l'endroit par où il jette ses excréments. Sa peau est extrêmement rude & couverte de grains qui en font une espèce de lime : on

Éloge de la ville de Moukden

s'en sert pour dégrossir les manches des couteaux, les poignées des sabres, & les bois des flèches.

(112) Le niomochon, dit le Dictionnaire mantchou, est un poisson blanc de la longueur d'environ deux pieds, qui a peu d'arêtes, sa peau est marquée. Suivant la *Géographie de Moukden*, le niomochon a le corps rond p.287 & les écailles fines. Les meilleurs sont ceux de la rivière du Tigre. Aujourd'hui, ajoute le même livre, les mandarins qui sont préposés pour le cérémonial des sépultures, & de la salle des ancêtres, doivent embrocher les niomochon avec du bois de saule, & les faire ainsi rôtir, avant de les présenter aux ancêtres.

(113) Le *Pen-tsao* dit que l'ihan, qu'on appelle autrement ihan-nirnaha, ce qui signifie *bœuf poisson*, vient dans la mer Orientale ; qu'il a la tête comme celle du bœuf : & la *Géographie de Moukden* ajoute qu'il y a des ihan ou des bœufs marins dans le fleuve Hountoung, (voyez sur la carte la position de ce fleuve), qu'ils n'ont ni arêtes, ni écailles, que leur chair est partout mêlée de graisse, qu'il y en a dont la longueur est de plus de dix pieds, & le poids d'environ trois cents livres.

(114) Le kialtou, suivant la *Géographie de Moukden*, est un poisson qui ressemble à une longue ceinture. Son nom chinois est *pê-tai-yu*, ce qui signifie *poisson à ceinture blanche*. Il vient dans la mer orientale. Il y en a aussi à Kintcheou.

(115) Le nioméré, dit le Dictionnaire mantchou, est un poisson de mer que les Chinois appellent *ming-fou-yu*, ce qui signifie à la lettre, p.288 *poisson au ventre clair*. Il a la tête ronde, & la bouche comme le bec d'un faucon ; sa tête n'a point d'os, il n'a ni arêtes ni écailles, il a huit jambes autour de sa tête, il est sans queue. La *Géographie de Moukden* ajoute qu'il a deux touffes de barbe, ce sont ses termes, qui ressemblent à deux paquets de corde. Lorsqu'il y a quelque tempête, & que les vagues sont trop fortes ou trop agitées, il étend sa barbe & s'en sert comme de cordes pour s'attacher au fond de la mer, ou contre les rochers. Le nom qu'il porte est dérivé de celui de *barque amarrée*.

(116) Le hataha, c'est-à-dire le clou, est un poisson, dit le Dictionnaire mantchou, de l'espèce des nisiha ; il se trouve dans la mer Orientale, il est rond, & a la figure d'un clou ; les Chinois l'appellent *choui-ting*, c'est-à-dire *clou de mer*, & *tchouen-ting*, c'est-à-dire *clou de barque*. Le *Pen-tsao* dit que

Éloge de la ville de Moukden

ce poisson a la bouche en forme de crochet ou d'ancre de navire, & que lorsqu'il entend quelque bruit, ou qu'il voit quelqu'un, il s'accroche au fond de l'eau, comme une barque qui est à l'ancre, & se tient immobile. Sa longueur est de deux ou trois pouces seulement.

(117) Le sangoutchi, autrement dit le hai-tche, est, suivant la *Géographie de Moukden*, p.289 un poisson qui vient dans la mer Orientale. Les Chinois lui donnent le nom de *choui-mou*, & de *ché-king*. *Choui-mou* signifie *œil de mer*, & *che-king*, *miroir de pierre* ; voilà tout ce que je trouve sur ce poisson.

(118) Le cheval marin, que les Mantchous appellent *malta*, à la tête faite comme celle du cheval, & le corps comme celui de l'écrevisse ; il fréquente les bords de la mer. Suivant le Dictionnaire mantchou,

« il est blanc, il a la peau fort épaisse & la tête d'un cheval, la bouche garnie de dents, les narines évasées ; il nage avec sa queue, dont les nageoires sont en travers. Il est de la longueur d'environ 15 pieds ; sa hauteur est telle que si un homme montait dessus, comme on monte à cheval, ses pieds ne toucheraient pas à terre ; sa chair & ses os ont beaucoup de ressemblance avec la chair & les os de l'ours.

(119) Je ne trouve rien sur l'âne de mer. Le commentaire dit seulement que
« son poil ne se mouille pas dans l'eau. Le keouchen que les Chinois appellent *hai-keou* ou *chien de mer*, est un animal qui n'est ni chien ni poisson ; ses pieds de devant sont comme ceux des quadrupèdes, le reste de son corps ressemble au corps du poisson. Cet animal est d'un grand usage dans la médecine.

(120) p.290 Je donne le nom de Marsouin à ce que les Chinois & les Tartares appellent *cochon de mer*. Voici tout ce qu'en dit le commentaire :

« le cochon de mer a un nez au-dessus de sa tête ; il se plaît à paraître sur l'eau, lorsqu'il fait grand vent, alors il paraît & disparaît, il sort de l'eau, & s'y replonge ; il a quelque ressemblance avec le castor de mer, mais il est plus grand.

Éloge de la ville de Moukden

(121) Le lekerhi est un animal aquatique, dont la peau blanche & noire ressemble à une très belle étoffe. Les gens d'honneur en font couvrir la selle de leurs chevaux ; le poil en est très fin ; c'est tout ce que j'ai pu trouver sur cet animal. Les Chinois l'appellent *hai-lai*, à cause qu'il ressemble au castor.

(122) Le houetchi est appelé par les Chinois léopard marin ; il a les deux pieds de devant extrêmement courts. On trouve de ces léopards marins dans les mers de Kin-tcheou & de Ningouta.

Après le houetchi, le texte nomme encore une espèce de renard de mer ; il lui donne le nom de torhon. Or le torhon est un animal qui aime fort à dormir. Ne serait-ce pas la marmotte ? Le torhon serait alors la marmotte de mer. La figure de cet animal, disent les Chinois, tient un milieu entre celle du renard & celle du chien ; sa ^{p.291} peau est d'un très bon usage pour faire des bonnets d'hiver, & autres fourrures.

(123) Le dragon vert est, je pense, un animal fabuleux, ou tout au moins un animal mystérieux ; je ne trouve que son nom dans la citation que fait le commentaire de quelque vers chinois.

(124) Le rouge mahoulou est aussi appelé du nom de dragon. Je crois qu'il en est de lui comme du précédent ; je n'en trouve point la description dans les livres que j'ai sous la main.

(125) Il serait inutile de décrire ici la *nacre de perle*. La *Géographie de Moukden* dit qu'on la pêche dans le fleuve Hountoung, & dans presque toutes les rivières des environs ou du district de Ningouta.

« La pêche des perles commence à la quatrième lune, c'est-à-dire, vers la fin de mars ou au commencement d'avril, & finit à la huitième lune. On en offre le tribut au commencement de l'année.

(126) Hai-tcheng est le nom d'une ville du troisième ordre, qui s'appelait, sous les Tang, Nan-hai-fou, du royaume de Po-hai-koue. Plus anciennement, elle était ville frontière du royaume de Ou-kiu-koue. Kai-ping-hien était appelée, sous les Tang, du nom de ^{p.292} Kai-tcheou. Originellement elle appartenait aux Coréens qui lui avaient donné le nom de Kai-meou-tcheng.

Éloge de la ville de Moukden

Leao-yang est une ville du second ordre qui s'appelait du temps des Tang, *la ville des Coréens dans le Leao-toung*. Du temps des Tcheou, les États de Corée s'étendaient jusque là.

Comme c'est une ville très importante, dit la *Géographie de Moukden*, nous y entretenons bonne garnison.

Siuen-tcheng est le nom d'une ville qui est à 170 ly au sud-est de Foung-hoang-tcheng. Voyez la carte.

(127) La rivière de Kounéhé, dit la *Géographie de Moukden*, est à 11 ly au sud de Tcheng-te-hien ; elle tire sa source des différents amas d'eau qui sont autour de Tchang-pê-chan ; elle prend d'abord son cours vers le nord-ouest, elle entre dans les frontières de Yengue, passe au pays d'Inden, va au sud-ouest de Moukden, tourne vers le sud-est des villages Ouang-ta, Jin-toun & autres, se joint à la rivière du Tigre, coule vers l'ouest, se joint à la rivière de Leao, se partage en trois branches, & se jette dans la mer.

(128) Le pays d'Inden, dit encore la *Géographie de Moukden*, est le même qui s'appelait Sou-chen-ché, du temps des Tcheou. Les Ming lui ^{p.293} donnèrent tantôt le nom de tcheou, tantôt celui de Ouei ; mais parce qu'il a été le lieu fortuné où a commencé la grandeur de notre illustre Tay-tsou, premier empereur de la dynastie des Tay-tsing, nous l'avons appelé le *pays d'Inden*, qui signifie *pays du bonheur*.

(129) Il m'eût été impossible d'exprimer la manière de mesurer à laquelle le texte fait allusion. Voici ce que je trouve dans le commentaire :

« Il est dit dans l'article [Ta-see-tou du Tcheou-ly](#) : En employant le kouï (j'expliquerai bientôt ce que c'est que ce kouï), on peut connaître la profondeur de la terre, déterminer la longueur de l'ombre d'un corps exposé au soleil, & trouver le milieu du monde ;

& dans l'article [Kao-koung-ki](#) : dans la fondation d'un royaume, on élève une colonne, du haut de laquelle on fait descendre une corde, dont l'ombre sera la mesure de comparaison. Au moment où le soleil se lève, on prend exactement la position & la longueur de l'ombre, on en fait de même au moment où le soleil se couche.

L'explication de cet article ajoute :

Éloge de la ville de Moukden

« les instruments tché & nié étaient en usage dans la plus haute antiquité. Ils étaient mobiles, & on les tournait comme on voulait.

J'ai promis d'expliquer ce que c'était que le kouï ; voici de ce que je trouve dans le Dictionnaire chinois :

« Le kouï était une ^{p.294} tablette de pierre ronde à son bout supérieur, & carrée du côté de sa base, &c.

Quelques vers faits par Lou-kiu disent :

« on prit le kouï, & après l'avoir disposé, on plaça le nié, on observa les étoiles, & on calcula la terre, &c.

Tout cela signifie qu'

« on observa, pour avoir la latitude du lieu, & qu'on calcula pour avoir la longitude,

disent les commentateurs, Il est dit dans le *Che-king* : *on jette le cheng, & tout est redressé*. On explique ainsi ces paroles du *Che-king* :

Le cheng est un instrument au moyen duquel le long, le large, les angles & toute la figure sont réduits à des lignes droites.

Dans un livre fait sous les Han, il est dit que

« le cheng n'est autre chose qu'une mesure qui désigne les lignes, les pouces, les pieds, la toise, la perche,

& dans un livre intitulé *Hoa-chou*, il est dit qu'

« on ne saurait dire quelle était la figure de l'instrument qu'on appelait cheng.

Il est dit dans l'article *Y-tsi du Chou-king* :

« on creusa des canaux & on les dirigea vers les rivières,

& dans l'*Eulh-ya* :

« dans leur course, ces canaux formèrent jusqu'à 1.700 rivières dont on réunit les eaux pour n'en faire plus qu'une.

(130) Il est dit dans l'*Y-toung-tché*, que la ville de Moukden n'était sous les Ming, qu'une ville du titre de ouei, & s'appelait Chen-yang-ouei ; mais Taytsou, ayant quitté la ville ^{p.295} où il faisait son séjour ordinaire, & que, pour cette raison, il appelait *la cour Orientale*, vint se fixer à Moukden, la dixième année de la Providence du Ciel, c'est-à-dire en 1625. Le mot Moukden est dérivé de *Mouktembi*, qui signifie *croître, s'élever, augmenter en biens & en*

Éloge de la ville de Moukden

honneurs ; il se dit surtout du soleil, quand il est élevé sur l'horizon, des arbres qui ont déjà une partie de leur crue. On voit par là en quel sens les Mantchous ont donné le nom de Moukden à la ville de Chen-yang. Il est probable que ce nom ne lui fut donné que la sixième année du règne de Tay-tsong, c'est-à-dire, en 1631, parce que c'est alors que la ville fut rebâtie & considérablement agrandie, comme on le verra bientôt.

(131) Je l'ai déjà dit, *Ynden* signifie *lieu fortuné, lieu de bonheur*. Il vient d'*Yndembi*, qui signifie *prosperer, abonder, profiter dans ses études, avancer à grand pas, & s'appliquer d'affection pour avancer davantage, &c.* On voit par là que le nom d'*Ynden* que les Mantchous donnèrent à la ville, où ils tenaient leur cour, désignait qu'ils voulaient aller plus loin, &c.

(132) Il est dit dans l'*Y-toung-tché*, qu'à la cinquième année de Tien-tsong, l'empereur Tay-tsong renversa les murailles de la ^{p.296} ville de Chen-yang & en fit construire de nouvelles dans le même lieu, mais dans une enceinte plus grande que n'était la première. Tay-tsong donna à son règne le nom de Tien-tsong, qui signifie *clarté du Ciel, manifestation claire de la volonté du Ciel*. Je crois l'avoir déjà dit : les empereurs de cette dynastie croient qu'ils ont été appelés par le Ciel pour régner sur la Chine. C'est pourquoi ils se sont toujours comparés aux empereurs de la dynastie des Tcheou.

(133) Dans l'histoire particulière des grands hommes de la dynastie des Tay-tsing, il est dit : Fiongton était de la famille des Kouai-kia (c'est une des plus nobles de cette nation), il vint avec son père à la tête de 500 hommes qui étaient ses vassaux, se présenter à Kao-hoang-ty, & le reconnaître pour son souverain. Kao-hoang-ty le reçut avec distinction, & le fit grand du premier ordre. Il lui donna en mariage une des filles de son fils aîné. Fiongton se distingua contre tous les ennemis de son prince, il gagna quantité de batailles, prit plusieurs villes, & donna tant de preuves de valeur que Tay-tsou disait de lui qu'*il équivalait à mille hommes*. Il fut plus de 30 ans à la tête des troupes, & soutint plus d'une fois le trône chancelant. Il était outre cela prudent, sage, expérimenté dans les affaires & ^{p.297} d'un très bon conseil. C'est en reconnaissance des grands services qu'il a rendus, qu'après l'avoir comblé d'honneurs, on l'a fait entrer après sa mort, dans le *tay-miao*, c'est-à-dire, qu'il est regardé comme un des ancêtres de l'empereur.

Éloge de la ville de Moukden

(134) Il est dit dans la même Histoire que je viens de citer : Eitou, un des braves de la bannière jaune bordée, était de la famille des Niohourou, laquelle avait toujours demeuré sur la montagne de Tchang-pê-chan. Encore enfant, il fut opprimé ainsi que son père & sa mère par un ennemi de sa famille ; mais dès qu'il eût atteint l'âge de 13 ans, il vint à bout de venger toute sa race en tuant son ennemi. Il se cacha chez une de ses tantes, & y demeura jusqu'à ce que Tay-tsou le prît à son service. Ce prince passant près de l'endroit où était Eitou, celui-ci alla au-devant de lui & le reconnut pour son souverain. Dès l'âge de 19 ans, il fit la guerre & toujours avec succès ; il était toujours le premier dans les actions les plus périlleuses ; aussi le nombre des blessures qu'il reçut est hors de toute croyance ; il en avait dans toutes les parties de son corps. Quand il avait fait quelque belle action, il en partageait la gloire & les récompenses avec les moindres de ses soldats. Outre les honneurs dont il fut comblé de p.298 son vivant, on lui a donné après sa mort une place dans le tay-miao, & Chun-tché lui fit ensuite élever un monument de pierre, sur lequel il fit graver son éloge qui est conçu à peu près en ces termes :

« Il a pris Hala Oula & Yéhé, il a combattu Touloun, il a détruit Sékétchi, il s'est rendu maître de tous les peuples de ces pays & des environs. Rien n'a résisté à la force de son bras. Soit qu'il prît des villes, ou qu'il livrât des batailles, il était toujours au plus fort du danger. Percé de flèches, qu'il lui était impossible de retirer, il les coupa avec son sabre, pour pouvoir combattre encore, & entra ainsi dans la ville qu'il venait de conquérir. Il réduisit sous l'obéissance de son souverain les hordes de Hésihé, de Hourha, de Yaran & plusieurs autres. En un mot, c'était un brave du premier ordre dont les mérites sont au-dessus de tout éloge.

(135) Dans l'*Histoire particulière des grands hommes de la dynastie*, il est dit : le docteur Hifé était de la famille des Hechéri, sous la bannière jaune simple. Il vint de Hata pour se soumettre à l'obéissance de Tay-tsou, la quatrième année de la Providence du Ciel (en 1619), il entendait parfaitement les langues mantchou, p.299 mongou & chinoise, il était versé dans la lecture des livres de ces trois nations. L'empereur Tay-tsou lui donna la commission d'aller porter ses ordres chez les différents princes de la Tartarie, & de les engager à se soumettre à son empire. Hi-fé exécuta sa commission avec beaucoup d'exactitude & de succès. Il fut si infatigable dans le travail, qu'on peut dire de lui qu'il ne s'est pas reposé un seul jour. Il fut obligé de se battre

Éloge de la ville de Moukden

plus d'une fois contre les ennemis, & quand il se battit, l'avantage fut toujours de son côté. Il vint enfin à la cour la première année de Chun-tché, il fut fait grand du premier ordre, & mis à la tête de plusieurs tribunaux. Il changea les usages qu'on observait auparavant dans l'élection des mandarins, il fit de nouveaux règlements, il travailla avec Fang Ouen-tcheng & quelques autres, à traduire en mantchou l'histoire particulière des Tay-leao, des Kin & celle des Mongou, sous le nom de Yuen. On lui donna le titre de *tay-pao*.

(136) Il est dit dans le *Livre des usages particuliers de l'empereur Tay-tsoung*, que ce prince fit travailler à la traduction des livres chinois, & à faire un code de lois pour servir de règle à tous ceux qui étaient soumis aux Tartares-Mantchous. L'ordre en fut donné la huitième année de Tien-tsoung, c'est-à-dire en 1634. p.300 Quelques années après, l'empereur ordonna à Tahai de travailler sur les caractères de sa nation. La sixième année de Tsoung-tê, c'est-à dire, en 1641, Tahai ajouta des points aux lettres des Tartares-Mantchous, qui avaient été jusqu'alors pleine de confusion.

Dans l'*Histoire particulière des grands hommes de la dynastie*, il est dit : l'empereur Tay-tsou-kao-hoang-ty se servit de Tahai pour composer & pour écrire tous les décrets, ordres, instructions, &c. qu'il envoya à la Chine, en Corée, au pays des Mongous & autres... Il lui ordonna de se joindre à Erteni, à Paksi & aux autres qu'il avait nommés pour faire des lettres à l'imitation de celles des Mongous. Tahai trouva le moyen de pouvoir exprimer tous les sons, par l'addition des points & des ronds, & par le redoublement d'une même lettre. On peut dire qu'il a donné aux lettres des Mantchous, un degré de perfection dont on n'aurait pas cru qu'elles fussent susceptibles. Ce grand homme, dès l'âge de 9 ans, avait déjà lu tout ce qu'il y avait d'essentiel dans les livres chinois & mongous. Il était Mantchou de la bannière bleue simple. On peut conclure, de ce qui vient d'être rapporté, que les Mantchous, avant l'empereur Tay-tsou, n'avaient point d'écriture particulière. Les plus p.301 habiles d'entre eux apprenaient le chinois ou le mongou, & le commun savait à peine écrire son nom. Depuis Tay-tsou jusqu'à l'empereur actuellement régnant, la langue & l'écriture des Mantchous n'ont cessé de se perfectionner. On travaille encore aujourd'hui pour donner des noms à tout ce qui n'en avait point ci-devant. Cet ouvrage est déjà fort avancé, & quand il sera fini, l'empereur le fera imprimer, & nous aurons comme une nouvelle langue, aussi parfaite que nos langues d'Europe.

Éloge de la ville de Moukden

(137) Les noms de tous ceux qui se sont le plus distingués sous les premiers empereurs de cette dynastie, & en particulier sous Tay-tsou & Tay-tsoung, sont écrits dans les *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire des Mantchous*, & dans le *Nobiliaire de la nation*, ouvrage estimable, qui servirait seul pour faire connaître la nation...

On sait qu'au premier son, que la trompette faisait entendre, &c. Les trompettes des Mantchous ne sont autre chose que des coquilles de la grosse espèce, dont ils tirent des sons aussi mélodieux & beaucoup plus doux que ceux de la trompette. Tout ce qui est dit ici a trait à des poésies faites sous les Soui & sous les Tang.

(138) Che-tsou n'avait guère que p.302 6 ans quand il fut mis à la tête de l'empire chinois. Il est certain qu'il n'avait pas encore la force de pouvoir lancer un trait. Voici ce qu'on lit dans un livre intitulé *Véritables usages de Ché-tsou* : la première année de Chun-tché (Chun-tché signifie *gouvernement favorable, heureux, &c.* ; c'est le nom que Che-tsou donna aux années de son règne),

« la première année de Chun-tché, le vingt-unième jour Ki-mao de la quatrième lune, l'armée des Mantchous entra dans la Chine par les gorges de Chan-hai-kouan (Voyez Chan-hai-kouan sur la carte), battit Ly-tsee-tcheng, & l'obligea de prendre la fuite. Le second jour Ki-tcheou de la cinquième lune, l'armée des Mantchous arriva devant Pé-king ; le vingtième jour Y-hai de la huitième lune, le prince quitta Moukden, pour venir tenir sa cour à Pé-king. Le dix-neuvième jour Kia-tchen de la neuvième lune, le prince entra par la porte de Tcheng-yang-men, & se rendit au palais. Le premier jour Y-mao de la dixième lune, le prince déclara qu'il donnait le commencement à une nouvelle dynastie, en avertit le Ciel & la terre par un sacrifice solennel & tint le même jour son premier lit de justice, comme empereur légitime de la Chine.

Pour la satisfaction du lecteur, je vais réduire toutes ces époques à des dénominations connues.

La première année de Chun-tché répond à p.303 l'an 1644 de l'ère chrétienne, le jour Ki-mao qui est le 21e de la quatrième lune de cette même année, répond au 26 Mai 1644. C'est le jour où les Chinois laissèrent entrer ou, pour mieux dire, introduisirent les Mantchous dans la Chine par les gorges de Chan-hai-kouan. Le jour Ki-tcheou, second de la cinquième lune, c'est-à-

Éloge de la ville de Moukden

dire, le 6 juin, l'armée des Mantchous arriva devant Pé-king... Le jour Y-hai, vingtième de la huitième lune, c'est-à-dire, le 20 de septembre, le jeune prince partit de Moukden pour venir prendre possession de l'empire chinois... Le jour Kia-tchen, dix-neuvième de la neuvième lune, c'est-à-dire le 19 octobre, le prince entra par la porte de Tchen-yang-men, (porte qui regarde directement le midi ou le soleil) & se rendit au palais... Le jour Y-mao, premier de la dixième lune, c'est-à-dire, le 30 octobre 1644, le prince, &c.

(139) J'ai ouï dire par des gens instruits que Chun-tché n'était pas celui qui devait naturellement succéder à Tay-tsong ; mais que le légitime successeur de ce grand prince céda tous ses droits à ce jeune enfant, apparemment parce qu'il ne voulut pas venir s'enfermer à Pé-king. Une raison de politique l'y engagea peut-être. Les Chinois voyant un enfant à la tête de leur empire, p.304 pouvaient se flatter de le former à leurs mœurs & à leurs manières ; ainsi, un tel empereur devait être plus de leur goût que tout autre prince étranger, & les Mantchous pouvaient mieux veiller à sa conservation, en se tenant toujours armés dans leur pays, d'où au moindre avis qu'ils auraient reçu, en cas de révolte, ils seraient venu prendre la Chine en conquérants... Chun tché sur le trône chinois gouverna l'empire, non pas suivant les lois des Mantchous, mais suivant celles du pays sur lequel il régnait... Anciennement, c'est-à-dire, avant le temps du grand Yu, on fit la cérémonie dont il est parlé, c'est-à-dire qu'on envoyait à celui qui devait monter sur le trône, 1° une lettre par laquelle on le suppliait de l'accepter ; 2° des grands pour l'engager à se rendre aux instances de tous les ordres de l'État ; 3° le char sur lequel il devait monter pour venir à la cour, &c. La même cérémonie s'est pratiquée encore dans plusieurs occasions.

Lorsque Tcheng-tang monta sur le trône, il y fut invité par les sujets du dernier empereur des Hia. Tcheng-tang était souverain d'un petit pays nommé Chang, qui était dans ce qu'on appelle aujourd'hui la province du Ho-nan ; c'était un prince dont la réputation était des plus brillantes. Il joignait aux qualités personnelles de bonté, de p.305 clémence, d'équité & d'amour pour les peuples, l'art de bien gouverner, & celui de bien combattre. Il remporta plusieurs victoires signalées sur les troupes de Tcheou-ouang. L'article [Tay-ché du Chou-king](#) met dans la bouche de ce sage prince les paroles suivantes :

— Ma victoire est certaine, l'éclat de ma gloire va frapper tous les yeux, &c.

Éloge de la ville de Moukden

(140) On a établi à Moukden les mêmes tribunaux & les mêmes officiers qui sont à Pé-king. L'officier général qui est à la tête des troupes a le titre de tsiang-kiun ; qui signifie général d'armée. Ce titre répond a celui de nos maréchaux de France. Les cinq grands tribunaux sont le tribunal des Rites, celui des Ouvrages Publics, celui de Crimes, celui de la Guerre & celui des Finances. À Pé-king, il y a, outre cela, le tribunal des Mandarins, qu'on n'a pas cru devoir doubler comme les autres, parce que la nature de ses fonctions l'attache nécessairement au lieu où le monarque fait sa résidence.

(141) Il est dit dans l'*Y-toung-tché*, qu'à la dixième année de Chun-tché, on érigea dans le pays de Leao-yang deux villes du titre de hien ; la première s'appelait Leao-yang-hien, & la seconde, Hai-tcheng-hien, dépendantes d'une troisième Leao-yang-fou. Ainsi p.306 Leao-yang était composé de trois villes, dont la première avait le titre de Fou, & les deux autres celui de Hien. Il est inutile que je rapporte ici toutes les autres érections, je me fatiguerais & je fatiguerais le lecteur. Il suffit de dire que tous les endroits qui avaient joui autrefois de quelques privilèges accordés aux villes du premier, second & troisième ordre, furent rétablis dans ces mêmes privilèges en faveur des peuples qui les habitaient ; & tous ces endroits furent adjugés au district de Foug-tien-fou.

Il est dit dans la *Géographie de Moukden* que dans l'établissement de l'empire des Tay-tsing, les gens de guerre ne payaient d'autre tribut que celui qui était imposé sur les herbes potagères ; pour ce qui est de leurs terres, elles étaient exemptes de tout impôt, mais, dans la suite, comme leurs possessions se multipliaient, on les obligea de payer en grains & autres denrées une partie de ce que payaient ceux qui n'étaient pas inscrits dans les bannières. On assigna aux gens de guerre, des villages entiers, dans lesquels ils s'exerçaient à toutes les évolutions militaires, en pleine liberté & avec l'avantage d'avoir du bon fourrage pour leurs chevaux ; car les troupes mantchous n'étaient composées que de cavalerie.

(142) Le village de Pe-choui & le p.307 palais de King-chan sont fameux ; le premier, parce que Kao-heou-jin voulut que la ville de Nan-yang portât le nom de village de Pe-choui, soit que ce prince fût né dans un village nommé Pe-choui, soit, comme le disent quelques interprètes, qu'il voulût désigner le lieu de son origine, par les mots de Pe-choui ; car Pe-choui, ajoutent-ils, est le même que Tsiuen & Tsiuen signifie *source*, &c. Le palais de King-chan est

Éloge de la ville de Moukden

célèbre par les pièces de poésie que les grands de la suite de Tay-tsong des Tang, firent en son honneur.

« La sixième année de Tcheng-koan, l'empereur Tay-tsong s'étant rendu dans son palais de King-chan, tous les grands de sa cour firent des vers à cette occasion.

La sixième année de Tcheng-koan répond à l'an 632 de l'ère chrétienne.

(143) Dans un livre intitulé *Che-ki-foung-tchan*, il est dit :

« L'empereur Hoang-ty prit du cuivre de la montagne Cheou-chan, il le fit fondre au pied de la montagne King-chan, & en fit un vase auquel on a donné le nom de ting. Dès que le ting eût été achevé, le dragon dirigea les poils de sa barbe vers la terre, & descendit au-devant de Hoang-ty qui, en présence du peuple ravi d'admiration, monta au Ciel. C'est pour cette raison qu'on a donné à ce lieu le nom de Ting-hou.

La montagne Cheou-chan est à Siang-tcheng-hien, p.308 dans le district de Kai-fong-fou, & la montagne King-chan est à Ouen-hiang-hien, du district de Ho-nan-fou.

Suivant ce qu'on vient de voir du *Che-ki-foung-tchan*, Hoang-ty serait monté au Ciel tout vivant ; mais il faut faire attention que ce livre a été fait sous les Han, & qu'il est plein d'allégories. L'histoire authentique, en parlant des dernières heures de Hoang-ty, dit :

« Le 16 de la huitième lune, les trois ting (que Hoang-ty fit fondre au pied de la montagne King-chan, du côté qui regarde le midi) étant achevés, Hoang-ty mourut. Il régna 100 ans, &c. Ou-foung-hou-ché dit à cette occasion : la vertu coula du Ciel sur la terre, en faveur de ce prince. Il vécut vertueux, & mourut de même. Ce qui a donné occasion à la tradition populaire que Hoang-ty, changé en esprit, monta au Ciel sur un dragon, &c.

(144) Suivant la *Géographie de Moukden*, la montagne Houi-chan, que les Mantchous appellent aujourd'hui Kehoungue alin, est à 40 ly au nord-est de la ville de Tcheng-tê-hien. Il y a là un amas de montagnes qui semblent s'élever par étages les unes au dessus des autres. Houi-chan est la plus haute de

Éloge de la ville de Moukden

toutes. La même *Géographie de Moukden* ajoute que la montagne dite *la colonne du Ciel*, est à 20 ty à l'est de la p.309 même ville,

« c'est sur cette montagne que se trouve la sépulture fortunée, au midi de laquelle coule la rivière de Kounehe ; elle est appuyée sur les montagnes Houi-chan & Hing-loung-ling, qu'elle a au nord.

(145) La *Géographie de Moukden* dit qu'

« au midi des murailles (apparemment de la sépulture), il coule une petite rivière qu'on appelle Chen-choui (c'est le Simia), on l'appelle aussi Ou-ly-ho, & quelquefois Ouan-tsiuen-ho. Ouan-tsiuen-ho signifie rivière des dix mille sources. Voyez ma première remarque sur Simia, p. 112.

(146) Yuen signifie source, origine, principe, ce qui est à la tête ou au commencement de quelque chose, comme la première année du cycle, la première lunaison d'une année, &c.

Miao signifie le lieu où l'on honore les esprits, la salle dans laquelle on rend dommage aux ancêtres, &c. Il est dit dans le *Chou-soun-toung-tchouen* du *Ché-ki* :

« au nord de la rivière Ouei-choui, il bâtit un miao, dans lequel il allait chaque mois mettre de nouvelles coiffures & de nouveaux habits, & retirer ceux qui y étaient auparavant.

(147) Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du règne de Ouen-ty*, quatrième empereur de la dynastie des Han, qui monta sur le trône 179 ans avant Jésus-Christ, il est dit p.310 que ce prince fit bâtir la sépulture de Pa-ling ; & dans un livre fait sous les Han postérieurs, à l'article qui regarde l'impératrice Kouang-lié-yn, il est dit que Ming-ty, second empereur des Han postérieurs, qui monta sur le trône l'an 57 de l'ère chrétienne,

« voulant aller faire les cérémonies à la sépulture de Tching-yuen-ling, s'y rendit à la première lune de la dix-septième année de son règne. La nuit du jour qu'il devait faire les cérémonies il rêva que les anciens empereurs & impératrices étaient occupés à prendre le divertissement de la nouvelle année, comme lorsqu'ils vivaient. Le lendemain, lorsqu'il alla dans l'endroit où étaient les tombeaux, il vit les arbres couverts d'une rosée aussi douce que le miel. Assis sur

Éloge de la ville de Moukden

son trône, il vit les couvertures, les chevets & toutes les autres choses qui avaient servi à l'impératrice sa mère, disposés comme si elle voulait s'en servir encore. Il les fit enlever, & en fit mettre de nouvelles, qu'on avait soin de changer de temps en temps, &c.

(148) On vient de parler de la planète du Feu, & de la constellation du Cœur ; en voici l'explication : la planète du Feu, c'est Mars. Suivant l'astronomie chinoise, Mars devait avoir pour constellation correspondante la *queue* & non pas le *cœur* ; c'est-à-dire qu'au lieu de se trouver en correspondance avec l'étoile qui précède ^{p.311} le cœur du Scorpion, elle se trouva parmi celles qui en forment la queue. La constellation du Cœur est la cinquième de celles que les astronomes chinois placent entre le Midi & l'Orient. C'est une des constellations du zodiaque, elle répond à celle que nous appelons le *Scorpion* ; mais elle ne contient que trois étoiles, savoir celle qui précède le cœur, le cœur & celle qui vient après.

Je répéterai ici ce que j'ai dit dans une autre occasion, & ce qu'on peut trouver dans les pères Noël, Gaubil & dans tant d'autres qui ont écrit sur la Chine, qu'on peut consulter.

Les Chinois divisent tout le zodiaque en 28 constellations inégales, & par leurs grandeurs, de par le nombre des étoiles dont elles sont composées, de telle sorte que les unes occupent un plus grand, & les autres un plus petit nombre de degrés. Ces 28 constellations sont ainsi partagées : sept sont entre le Midi & l'Orient, sept entre l'Orient & le Septentrion, sept entre le Septentrion & l'Occident, & sept entre l'Occident & le Midi. Les Chinois trouvent que cette méthode de partager les étoiles est la plus naturelle & la plus facile de toutes. Au moyen de quelques noms, ils ont tout le Ciel dans la tête. Ils savent du moins dans ^{p.312} quel endroit il faut chercher telle ou telle étoile, &c. Noël, *Observationes mathematicæ*, page 62.

(149) J'ai rendu le mot chinois *koung* par celui de *palais*. Koung est la dénomination de tous les appartements où l'empereur peut prendre son repos, soit à la ville, soit à la campagne, soit pendant ses voyages le long de la route.

Je ne sais pourquoi le lieu où il est dit qu'on avait placé la statue de Fo n'est pas appelé du nom de *miao* ou de *temple*, nom cependant qu'il aurait dû porter, puisqu'il n'avait été construit que pour contenir cette statue. Sur cela, je fais la réflexion suivante. Quantité de missionnaires respectables ont cru, sur des

Éloge de la ville de Moukden

preuves qui leur paraissaient bien fondées, que la religion chrétienne avait été prêchée à la Chine du temps que la dynastie des Tang était sur le trône, c'est-à-dire, entre l'an 618 & l'an 905 de l'ère chrétienne. Ne pourrait-il pas se faire que la mère de Ly-hiun eût été chrétienne, & qu'elle eût engagé son fils à bâtir un temple en l'honneur de quelque saint que les Chinois ont travestis ensuite en Fo ? Si les lettres inconnues jusqu'au temps de la dynastie des Tang, qu'on avait gravées sur les épaules de cette statue, pouvaient parvenir jusqu'à moi, je p.313 ferais tous mes efforts pour tâcher d'en pénétrer le sens. En attendant, je suspends mon jugement, & je ne propose cette réflexion que comme une très faible conjecture. Les savants d'Europe pourront confronter ces caractères pi-lo-tchouen avec les hiéroglyphes des Égyptiens, &c.

@

Notice des pays de la Tartarie, d'où sont sortis les Tartares-Mantchous

@

p.314 Le père Amiot a joint à la fin de sa traduction une notice des pays dans lesquels les Tartares-Mantchous ont jeté les premiers fondements de leur puissance ; cette notice est accompagnée de six petites cartes calquées sur celles des Chinois qui se trouvent dans un Dictionnaire géographique intitulé *Y-toung-tché*, fait sous l'empereur actuellement régnant : comme ces cartes sont mal faites, ainsi que toutes celles des Chinois, je les ai supprimées & je me contente de donner ici la notice qui les accompagne, d'après laquelle on peut avoir recours aux [cartes du père du Halde](#).

Les cinq départements qui sont dans le pays des Mantchous, & qui dépendent du gouvernement général de Moukden, sont 1° le département de Sing-king sur les frontières de la Corée ; 2° le département particulier de Moukden ; 3° Le département de Kin-tcheou fou ; 4° celui de Ningouta ; 5° celui du Sahalien-oula.

— 1° Pays de Sing-king.

C'est dans ce petit pays que les p.315 Tartares-Mantchous, qui sont maîtres aujourd'hui de la Chine, ont commencé à régner : Voyez ce que j'en dis dans mes notes sur le poème de l'empereur.

Sing-king est à 270 ly au sud-est de Cheng-king. Voyez les notes, page 205. Sa situation le rend un des postes les plus importants de la Tartarie Orientale. Il y a toujours une bonne garnison, à la tête de laquelle sont des officiers généraux qui s'estiment heureux d'être dans un lieu qu'ils regardent comme favorisé spécialement du Ciel ; d'ailleurs l'air qu'on y respire est fort bon, la nourriture excellente, & on n'y est pas obligé à des dépenses qu'on ne peut éviter dans les autres postes. L'officier qui commande à le titre de tcheng-cheou-yu ; celui qui vient après, a le titre de fang-yu ; il y en a quatre de ce même titre ; après les fang-yu, viennent les hiao-ki-siao qui sont quatre également.

Bourgs & villages :

Tang-chan-tcheng, Sa-eulh-hou-tcheng, Yng-pan-tcheng, Tcha-sei-tcheng, Foug-hoang-tcheng, Che-teou-tcheng, Kieou-pien-tcheng,
p.316 Toung-ngo-tcheng.

Éloge de la ville de Moukden

Montagnes :

Young-ling : c'est le lieu où est la sépulture du chef de la famille auquel ils ont donné le titre de tchao-tsou, de sing-tsou, de king-tsou, de sien-tsou, en un mot, des quatre premiers princes de la race des Kioro. Yong-ling signifie *sépulture dont le nom ne doit jamais périr*.

Foung-hoang-chan, c'est-à-dire, montagne du phénix.

Tchang-pê-chan.

Fleuves & rivières : Toung-kia-kiang, Yalou-kiang, Che-li-ho, Tay-tsee-ho.

— 2° [Gouvernement particulier de Moukden](#), autrement dit Cheng-king, Foung-tien-fou ou Chen-yang, &c.

Foung-tien-fou ou Moukden est une ville du premier ordre, dont le département particulier s'étend nord & sud l'espace de 990 & quelques ly ; est & ouest l'espace de 200 ly. Ce département est borné à l'est par celui de Sing-king, à p.317 l'ouest par celui de Kouang-ning-hien, au sud par la mer, & au nord par le district de Kai-yuen-hien ; il y a à Moukden un officier général du titre de tsiang-kiun, qui répond à peu près à notre grade de maréchal de France, un fou-tou-toung, qui répond à peu près à celui de lieutenant-général & autre officiers.

Pour le gouvernement, il y a un fou-yn ou vice-roi & d'autre officiers, comme dans les villes du premier ordre de la Chine. Voyez ce que j'ai dit de Moukden dans mes notes sur le poème de l'empereur.

Villes du second ordre :

Lao-yang-tcheou, Fou-tcheou, Young-ki-tcheou.

Villes du troisième ordre :

Tchang-ning-hien, Kay-yuen-hien, Tié-ling-hien, Hai-tcheng-hien, Kai-ping-hien, Ning-hai-hien.

Bourgs & villages :

Hioung-yo-tcheng, p.318 Young-ning-kien-tcheng, Mou-tchang-tcheng, Lu-choun-tcheng, Kieou-lu-choun-tcheng, Louan-kou-tcheng, Sieou-yen-tcheng, Yo-tcheou-tcheng, Nieou-tchoang-tcheng, Si-kao-ly-tcheng, Toung-kao-ly-tcheng, Toung-king-tcheng, ou ville de la cour orientale, Lao-pien-tchan, Fou-choun-tcheng ou

Éloge de la ville de Moukden

Soufi, Ha-ta-tcheng, Pang-se, Ye-he-tcheng, Houi-fa-tcheng, Tchouen-tchang, lieu où l'on passe la rivière Houn-toung-kiang en bateau & où on en construit.

Fleuves & rivières :

Ne-ni-kiang, Houn-toung-kiang, Hou-ting-ho, ^{p.319} Idoun-ho, Houi-fa-ho, Houha-ho, Tsing-ho, Yang-cheng-mou, Pou-ho, Che-ly-ho, Tai-tsee-ho, Ku-lieou-ho.

Montagnes :

montagne où est le tombeau de Tay-tsou, & la sépulture dite *Fou-ling*, c'est-à-dire *sépulture fortunée*.

montagne où est le tombeau de Tay-tsoung & la sépulture dite Tchao-ling, c'est-à-dire *sépulture rayonnante de gloire*.

Tie-chan, ou montagne de fer.

3° Gouvernement de Kin-tcheou-fou.

Kin-tcheou-fou est une ville du premier ordre qui est à l'ouest de Foug-tien-fou, dont elle est éloignée de 490 ly, l'étendue de son département d'est à l'ouest est de 530 ly, & du nord au sud de 180 ly, elle a à l'est les extrémités du département de Leao-yang-tcheou, dont elle est éloignée de 240 ly, à l'ouest les extrémités du ^{p.320} département de Chan-hai-kouan, dont elle est éloignée de 290 ly, au Midi la mer dont elle est éloignée de 40 ly & au nord les extrémités du district de Y-tcheou, dont elle est éloignée de 140 ly ; de Kin-tcheou à Pé-king, on compte 1.000 ly. Il y a à Kin-tcheou-fou un magistrat du titre de tché-fou, un autre du titre de tché-hien, & tous les autres qui sont dans les villes de la Chine, qui ont le titre de fou. Outre cela, il y a un officier général du titre de fou-tou-toung, un tcheng-cheou-yu, & d'autres officiers qui composent l'état-major.

Villes du second ordre :

Ning-yuen-tcheou, Y-tcheou.

Villes du troisième ordre :

Chouang-chou-pou-tcheng, Lien-chun-pou-tcheng, Kao-tsiao-tcheng-y, Che-san-tchan-tcheng, Tchoung-heou-souo-tcheng, Cha-

Éloge de la ville de Moukden

ho-souo-tcheng, ^{p.321} Tsien-ouei-tcheng, Leang-choui-ho-y, Kao-eulh-ho-tcheng, Ping-chan-yng, Tchoung-tchien-souo-tcheng.

Rivières :

Yang-cheng-mo-ho, Yang-tchang-ho, Tsing-ho, Kiu-lieou-ho.

Montagnes :

Y-ou-lu-chan, Houng-lei-chan.

Passage de Chan-hai-kouan : ce passage est un des plus importants de l'empire ; c'est par là que les Mantchous furent introduits dans la Chine par le général chinois Ou-san-kouei : à ce passage est une partie de la Grande muraille.

4° Gouvernement de Ningouta, une des principales forteresses du pays des Mantchous.

Ce pays s'appelait, du temps des Han, le royaume de Sou-chen (Sou-chen-koue) ; après les Han, & du temps des Tsin, il porta le nom de royaume de Y-leou (Y-leou-koue) ; du temps ^{p.322} des Ouei postérieurs jusqu'après les Ou-tai ou les cinq petites dynasties, il fut appelé Ou-ki-keou ; sous les Soui, on l'appela Mo-kié-koue ; du temps des Leao, il portait le nom de Niu-tché-koue, lequel fut changé en celui de Kin ; c'est par là que les Mantchous prétendent descendre des Kin.

Ningouta est au nord-est de Chen-king, donc il est éloigné de 1.350 ly, son district d'est à ouest a d'étendue 3.250 ly, & du nord au sud 1.200 ly, il s'étend du côté du midi jusqu'au fleuve Toumen-kiang, & jusqu'aux frontières de la Corée ; du côté du nord jusqu'au He-loung-kiang, & au Houn-toung-kiang, du côté de l'est jusqu'à la mer, & du côté de l'ouest jusqu'au district de Kirin-oula, dit autrement Oula-tcheng ; la position de Ningouta est sur les bords septentrionaux de la rivière Houlhako, les murailles qui l'entourent sont faites de bois, ce sont de simples pieux fichés en terre qui se touchent les uns les autres, & qui sont de la hauteur d'environ 20 pieds. Outre ces murailles qui sont les murailles intérieures, dont la circonférence n'est que de deux ly & demi, il y a encore une enceinte extérieure dont le tour est de 10 ly ; cette enceinte est aussi faite de pieux ; elle a quatre portes qui regardent chacune une partie du monde ; l'enceinte intérieure n'a que trois portes qui sont à l'est, à l'ouest & au midi.

^{p.323} Ly-toung-tché ajoute qu'à la distance de 120 ly à l'ouest de Ningouta il y a un lac souterrain, dont les eaux paraissent sans fond, sa largeur est de

Éloge de la ville de Moukden

10 ly, sa longueur n'a pas été mesurée, la substance qui le couvre est pierreuse, & semble ne faire qu'une seule masse : elle ne laisse pas d'avoir quelques fentes, desquelles il sort de temps en temps des poissons : quand les chevaux & les hommes mêmes marchent dessus, on entend un bruit sourd qui s'étend assez au loin.

Les peuples qui habitaient ce pays s'appelaient anciennement Sou-chen-koue-jin.

Bourgs et villages :

Tsi-tcha-ha-eulh-tcheng, Sahalien-oula-tcheng, Ou-la-ngai-houn-tcheng, Sa-ha-tcheng, Merguen-tcheng, Tcha-ha-fou-tcheng, Tche-he-te-tcheng, Erteni-tcheng, Mo-lo-ken-tcheng, Pou-koui, Artchoukou-tcheng, Tchouo-eulh-tcheng, Kai-yng-tcheng, ^{p.324} Siao-eulh-nga-tou-tcheng, Ngai-tan-tcheng.

Fleuves & rivières :

Ha-loung-kiang, Ou-sou-ly-kiang, Soung-hoa-kiang, Tou-men-kiang, Pei-toun-ho, Po-toun-ho, Artchoukou-ho, Houlha-ho, Ya-eulh-ho, Kou-ting-ho.

Montagnes :

Ko-ning-ngan-chan.

Lacs :

Ya-eulh-hou, Sing-kai-hou. La position de ces deux lacs est sur les cartes chinoises de l'*Y-toung-tché*, différente de ce qu'on la voit sur celle qui ont été gravées en Europe. Voyez dans le père du Halde, la carte qui est intitulée ^{p.325} *seconde feuille particulière de la Tartarie Chinoise, contenant les environs de Ningouta*. Il y a certainement erreur ; mais je n'ose assurer de quel côté elle se trouve. Si les missionnaires géographes avaient été eux-mêmes jusqu'à Ningouta, je croirais, sans hésiter, que c'est la carte chinoise qui se trompe ; j'ai ouï dire qu'ils n'ont travaillé cette partie que sur des Mémoires particuliers.

5° Gouvernement de He-loung-kiang, autrement Sahalien-oula.

Le district de He-loung-kiang est un des plus importants du pays des Mantchous, son étendue d'est à ouest est de 3.100 ly, & du nord au sud de 4.000 ly. Celui qui commande est toujours un officier général du titre de

Éloge de la ville de Moukden

tsiang-kiun. Il fait son séjour à Tchitchihar. Tchitchihar est le nom d'un village qui était près du fleuve Ne-ni-kiang, lorsque Kang-hi fit élever une forteresse pour tenir en respect tous les Tartares des environs. Cette forteresse est au midi du Ne-ni-kiang, elle a 50.000 pieds de circuit, ses murailles sont faites de simples pieux ; elle est environnée d'un fossé de 15 pieds de largeur. Elle fut construite la trente-unième année du règne de Kang-hi, c'est-à-dire, en 1692, & fut appelée Tchitchihar. La p.326 trente-huitième année de Kang-hi (en 1699), le tsiang-kiun, qui était de résidence à Ou-la-ngai-houn-tching, fut transféré à Tchitchihar.

J'ai trouvé dans l'*Y-toung-tché* que deux hordes de Tartares, dont l'une avait le nom de Solon & l'autre de Tahour, faisaient leur séjour aux environs de la rivière d'Ergoné & du King-si-ly-kiang. Ces deux hordes se donnèrent à Tay-tsoung-ouen-hoang-ty & vécurent tranquilles sous sa protection. Quelques années après, les Lo-cha, sujets des Oros ou Russes, bâtirent une ville dans un lieu nommé Yaksa, d'où ils incommodaient fort les Solon & les Tahour. Ces Tartares, fatigués de toutes les guerres qu'ils étaient obligés de soutenir contre les Lo-cha, abandonnèrent ce lieu, & vinrent s'établir aux environs du Ne-ni-kiang, en 1639. La vingt-deuxième année de Kang-hi, en 1683, on construisit une place-forte près du He-loung-kiang, dans laquelle on mit un tsiang-kiun, un lieutenant-général, &c. La vingt-cinquième année de Kang-hi, en 1686, on envoya des troupes contre les Oros, pour s'emparer de leur ville de Yaksa. La vingt-huitième année de Kang-hi (en 1689), on envoya des grands pour élever sur les bords de la rivière de Korbitchi, une pierre pour servir de terme entre p.327 les limites des Oros & des Tartares ; alors les Tartares Solon & Tahour revinrent dans leur ancienne demeure.

Bourgs et villages :

Nin-gouta, Ka-yng-tcheng, Kieou-la-tcheng, Sa-eulh-hou-tcheng, Han-tou-tcheng,

Tchitcha-ha-ly-tcheng : ce bourg est le même que Tchitchihar, lieu où réside le tsiang-kiun.

Tchouo-eulh-tcheng, Siao-eulh-nga-tcheng, Lou-ning-tcheng, Nadan-fere-tcheng,

Otoli-tcheng, c'est dans ce lieu que les Tartares donnèrent à leur royaume le nom de royaume des Mantchous.

Éloge de la ville de Moukden

Ngai-tan-tcheng. Pou-koui, Artchou-kou-tcheng, Mo-lo-ken-tcheng. Erdeni-tcheng, Tche-he-te-tcheng, Tcha-ha-eulh-tcheng, Sa-ha-tcheng, p.328 Ou-la-ngai-houn-tcheng, Merguen-tcheng

Ilan-hala, c'est là que les trois prétendants à la souveraineté, reconnurent solennellement le chef de la race des Kioro pour leur roi.

Comme ce département est sous les ordres de celui qui commande à Ningouta, on trouve sur les cartes particulières de l'un ou de l'autre de ces départements plusieurs lieux qui sont attribués, par exemple, à celui de Ningouta pendant qu'ils sont de celui de He-long-kiang.

@

Éloge de la ville de Moukden

Vers sur le thé

@

p.329 Ces vers faits par l'empereur Kien-long, ont été écrits par ses ordres, sur des tasses d'une porcelaine particulière, dont il a établi une manufacture, dans laquelle on ne travaille que pour lui. Ce prince les a composés dans le lieu où il prend le plaisir de la chasse, au-delà de la Grande muraille. C'est là que, pendant l'automne & l'espace d'environ une quinzaine de jours, il mène la vie d'un véritable chef de horde tartare, & rappelle ainsi à l'esprit de ses sujets naturels le souvenir de leur ancienne origine. Tous les chasseurs, au nombre de plus de dix mille hommes, & l'empereur lui-même, sont sous des tentes, meublées à la tartare, c'est-à-dire, avec les ustensiles d'un ménage, quelques dépouilles de bêtes qu'on a tuées, & quelques arbrisseaux à fleurs.

Le sujet de ces vers est représenté au fond de la tasse ; on y voit trois espèces d'arbres qu'on ne laisse guère croître qu'en p.330 arbrisseaux, dans des vases de médiocre grandeur, afin qu'ils n'embarrassent pas dans une chambre. Le premier est appelé mei-hoa-chou ; je ne vois que l'abricotier sauvage auquel on puisse le comparer ; le second est appelé soun-g-chou ; c'est une espèce de pin ; le troisième est appelé fo-cheou-chou, ou arbre qui porte la main de Fo ; les Français ont donné le nom de monstre au fruit de cet arbre. Il faudrait posséder parfaitement la langue des Chinois & être bien au fait de leur poésie, pour comprendre & pouvoir exprimer en notre langue toutes les finesses des expressions que l'empereur a employées dans ses vers. Un habile lettré m'a assuré que ces vers étaient très bons, & d'une délicatesse beaucoup au-dessus des vers ordinaires. On pourra juger, par l'explication non de ce qu'ils valent, mais de ce qu'ils expriment en gros. Je ne la donne que comme une copie du tableau d'un grand maître ; car l'empereur est un des premiers lettrés de son empire.

Éloge de la ville de Moukden

Vers chinois

Mei-hoa chē pou yao
Fo-cheou hiang tsie kié,
Soung-che ouei fang ny ;
San pin tchou tsing kûé.
Pong y tché kio tang,
Ou tché tcheng koang hiué
Houo heou pien yu hié
Ting yen y cheng mié.
Yué Ngueou po sien jou,
Tan lou ty tchan yué,
Ou yun king tai pan
Ko ou, pou ko choué.
Fou fou teou lo ty
Ho ho yun kiang tché
Ou-tsuen y ko tsan
Lin-fou chang ché pié.
Lan ku *Tchao-tcheou* ngan
Po siao *Yu-tchouan* kiu
Han siao ting sing leon
Kou yué kan hiuen tsué.
Joan pao tchen ki yu
Tsiao king sing ou kié,
Kien-long ping-yn
Siao tchun yu Ty.

Éloge de la ville de Moukden

Traduction

@

p.333 La couleur de la fleur mei-hoa n'est pas brillante, mais elle est gracieuse. La bonne odeur & la propreté distinguent surtout le fo-cheou. Le fruit du pin est aromatique & d'une odeur attrayante. Rien n'est au-dessus de ces trois choses pour flatter agréablement la vue, l'odorat & le goût. En même temps mettre sur un feu modéré un vase à trois pieds dont la couleur & la forme indiquent de longs services, le remplir d'une eau limpide de neige fondue, faire chauffer cette eau jusqu'au degré qui suffit pour blanchir le poisson, ou rougir le crabe, la verser aussitôt dans une tasse faite de terre de Yué, sur de tendres feuilles d'un thé choisi, l'y laisser en repos, jusqu'à ce que les vapeurs qui s'élèvent d'abord en abondance, forment des nuages épais, puis viennent à s'affaiblir peu à peu, & ne sont plus enfin que quelques légers p.334 brouillards sur la superficie ; alors humer sans précipitation cette liqueur délicieuse : c'est travailler efficacement à écarter les cinq sujets d'inquiétudes qui viennent ordinairement nous assaillir. On peut goûter, on peut sentir ; mais on ne saurait exprimer cette douce tranquillité, dont on est redevable à une boisson ainsi préparée.

Soustrait pour quelque temps au tumulte des affaires, je me trouve enfin seul dans ma tente, en état d'y jouir de moi-même en liberté. D'une main je prends un fo-cheou ¹ que j'approche ou que j'éloigne à mon gré ; de l'autre, je tiens la tasse au-dessus de laquelle se forment encore quelques légères vapeurs agréablement nuancées ; je goûte, par intervalles, quelques traits de la liqueur qu'elle contient ; je jette de temps en temps des regards sur le mei-hoa ², je donne un léger essor p.335 à mon esprit, & mes pensées se tournent sans effort vers les sages de l'antiquité. Je me représente le fameux Ou-tsuen ne se nourrissant que du fruit que porte le pin, il jouissait en paix de lui-même dans le sein de cette austère frugalité ! Je lui porte envie & je voudrais l'imiter. Je mets quelques pignons dans ma bouche, je les trouve délicieux. Tantôt je crois voir le vertueux Lin-fou façonner de ses propres mains les branches du mei-hoa-chou. C'est ainsi, dis-je en moi-même, qu'il donnait quelque relâche à son esprit, déjà fatigué par de profondes méditations sur les objets les plus intéressants. Je regarde alors mon arbrisseau, & il me semble qu'avec Lin-fou

¹ Le fruit de l'arbre fo-cheou.

² Espèce d'abricotier sauvage.

Éloge de la ville de Moukden

j'en arrange les branches pour leur donner une nouvelle forme. Je passe de chez Lin-fou chez Tchao-tcheou ou chez Yu-tchouan. Je vois le premier entouré d'un grand nombre de petit vases dans lesquels sont toutes les espèces de thé, en prendre, p.336 tantôt de l'une & tantôt de l'autre, & varier ainsi sans cesse sa boisson. Je vois le second boire avec une profonde indifférence le thé le plus exquis, & le distinguer à peine de la plus vile boisson. Leur goût n'est pas le mien, comment voudrais-je les imiter ¹ ?

Mais j'entends qu'on bat déjà les veilles, la nuit augmente sa fraîcheur, déjà les rayons de la lune pénètrent à travers les fentes de ma tente, & frappent de leur éclat le petit nombre de meubles qui la décorent. Je me trouve sans inquiétude & sans fatigue, mon estomac est dégagé, & je puis sans crainte me livrer au repos. C'est ainsi que, suivant ma petite capacité ², j'ai fait ces vers au petit printemps de la dixième lune de l'année Ping-yn ³, de mon règne Kien-long.

Ces vers sont terminés par deux cachets, l'un grand & l'autre petit : ce dernier contient simplement le nom de Kien-long, Le grand renferme six caractères qui signifient *une des années de Kien-long, de la dynastie des Taisien*.

@

¹ Il veut dire qu'il blâme la trop grande délicatesse de l'un, & le peu de goût de l'autre.

² Expressions qui désignent la modestie & l'humilité des Chinois, lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes.

³ Le père Amiot n'a point indiqué la date de la composition de cette pièce, les deux caractères ping-yn du cycle chinois répondent à l'année 1746.